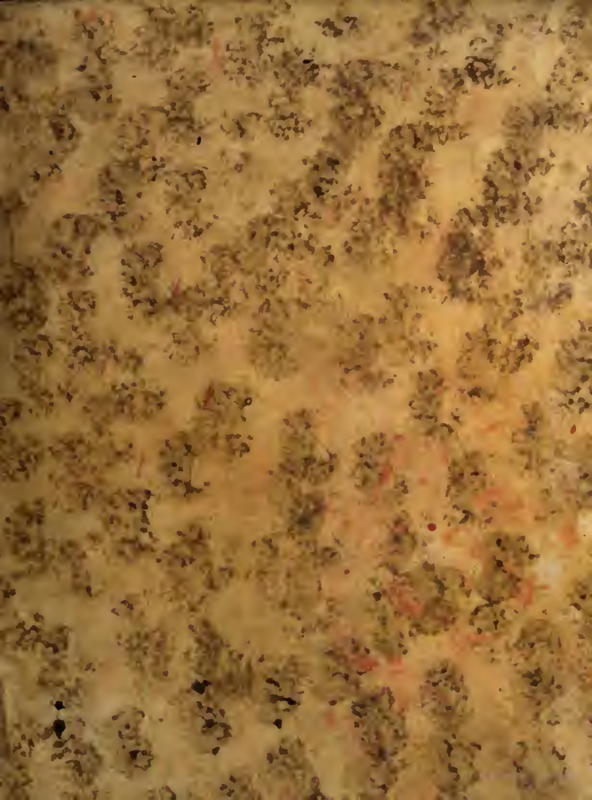
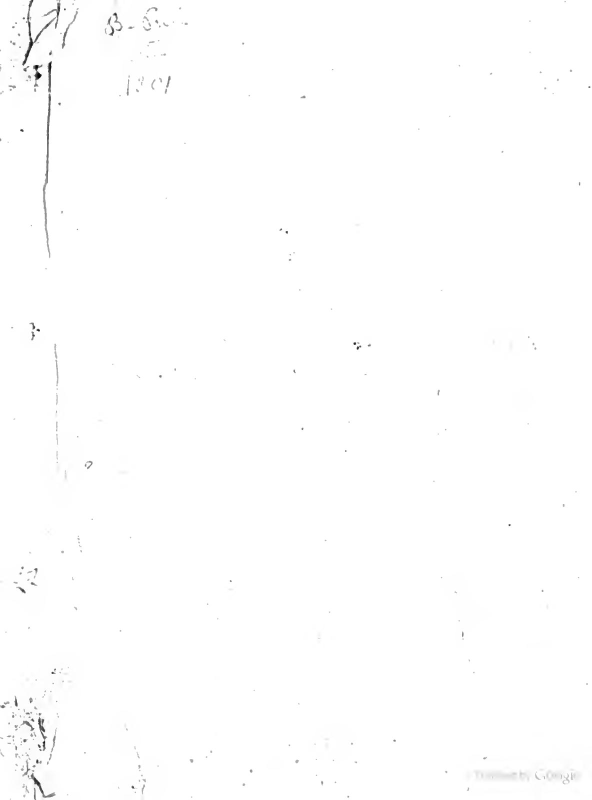




LA FORTIFICATION

PERPENDICULAIRE.

TOME QUATRIEME.



LA FORTIFICATION
PERPENDICULAIRE,
OU
ESSAI

Sur plusieurs manières de fortifier la ligne droite, le triangle, le quarré, & tous les polygônes, de quelqu'étendue qu'en soient les côtés, en donnant à leur défense une direction perpendiculaire.

Où l'on trouve des méthodes d'améliorer les Places déja construites, & de les rendre beaucoup plus fortes. On y trouve aussi des Redoutes, des Forts & des Retranchemens de campagne, d'une construction nouvelle.

Ouvrage enrichi d'un grand nombre de Planches, exécutées par les plus habiles Graveurs.

PAR M. le Marquis *DE MONTALEMBERT,* Maréchal des Camps & Armées du Roi, Lieutenant général des Provinces de Saintonge & Angoumois, de l'Académie Royale des Sciences, & de l'Académie Impériale de Pétersbourg.

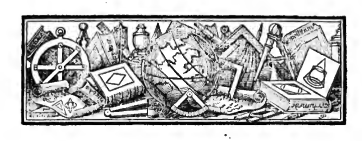
TOME QUATRIEME.





A PARIS,
Chez PHILIPPE-DENYS PIERRES, Imprimeur du Grand Conseil du Roi, & du Collége Royal de France, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXVIII.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.





LA FORTIFICATION

PERPENDICULAIRE.

QUATRIÈME PARTIE.

Des Retranchemens de Campagne & des Lignes en général.

CHAPITRE PREMIER.

Des Retranchemens de Campagne.



NOUS avons vu dans les précédens Volumes, combien l'attaque des Places, ſuivant les méthodes uſitées, avoit de ſupériorité ſur la dé-

fenſe; nous avons vu de même que celle des vaiſſeaux, ſur une côte, en avoit une encore plus décidée, par l'inſuffiſance des moyens qu'on eſt dans l'uſage de lui oppoſer; mais nous allons trouver, en traitant des retranchemens de campagne & des lignes, que leur attaque a encore plus d'avantages que les deux précédentes, par la très-grande foibleſſe de la nature de ces ſortes de retranchemens, ainſi que par les mauvaiſes diſpoſitions des troupes deſtinées à les défendre.

On doit ſe retrancher quand on eſt foible, & l'on peut être foible de deux manières; ou par le nombre d'hommes, ou par l'étendue du terrein à occuper. Dix mille hommes ſont foibles contre cinquante mille, & doivent ſe retrancher, pour leur réſiſter. Cinquante mille hommes ſont foibles contre dix, s'ils doivent occuper une grande étendue de terrein. Les lignes, ainſi que les retranchemens, doivent égaliſer les forces, & même donner l'avantage au plus foible; l'objet eſt manqué ſi ces conditions ne ſont pas remplies. Il faut donc de bons retranchemens ou point; c'eſt-à-dire, des retranchemens qui ne puiſſent être emportés l'épée à la main. Nous ne craignons

pas d'avancer que tous ceux qui ne ſont pas de cette eſpèce, ſont nuiſibles, bien loin d'être avantageux; mais comme cette condition eſſentielle eſt impoſſible à remplir, dans une grande étendue de lignes, il ſuit qu'il faut ſe borner à des points d'appui, placés à des diſtances convenables, & rendus ſuſceptibles d'être ſoutenus avec avantage. Ce ſont les ſeuls moyens qu'une défenſive éclairée doive admettre. Ces points d'appui ſeront proportionnés à l'importance de l'objet: au tems qu'on aura pour les établir, & à la dépenſe qu'on aura à y faire; mais le principe ſera le même dans tous les cas.

Rien n'implique autant contradiction que de s'étendre pour réſiſter; en voulant être par-tout également fort, on eſt par-tout également foible. Des lignes de circonvallation qui ne peuvent être d'aucun uſage, dès qu'elles ſont percées dans un ſeul point, ſont garnies ſur toute leur étendue; dans la chimérique eſpérance de s'oppoſer partout à un aſſaillant vingt fois plus fort dans le point ſur lequel il ſe dirige; c'eſt entreprendre l'impoſſible. Auſſi le proverbe, dit-il: « *Toute* » *ligne attaquée, toute ligne forcée* »; & quand le

fait ne l'auroit pas prouvé, le raiſonnement le plus ſimple ſuffiroit, pour démontrer que cela ne peut être autrement.

Mais on ne doit point ſe borner à parler d'après ſoi, quand on ſe trouve avoir une opinion conforme à celle de quelque Maître de l'art. M. le Maréchal de Saxe condamne les méthodes employées pour les retranchemens & les lignes; il condamne également les diſpoſitions adoptées pour s'y défendre; il ne donne point de nouveaux moyens de faire ni les uns ni les autres, mais il donne en détail, ſa manière de les défendre. Voici comment il s'exprime dans ſon Chapitre IX, qui a pour titre: *Des Retranchemens & des Lignes:* « Je ne ſuis ni pour l'un ni pour l'autre de » ces Ouvrages. Je crois toujours entendre par- » ler des murailles de la Chine, quand j'entends » parler des lignes. Les bonnes ſont les bonnes » diſpoſitions & les braves troupes.

» Si l'on eſt inférieur en nombre, l'on ne tien- » dra pas derrière des retranchemens, où l'en- » nemi porte toutes ſes forces en deux ou trois » endroits. Si l'on eſt égal, on n'y tiendra pas » non plus; pourquoi donc ſe donner la peine

» d'en faire ? Cela n'eſt bon que pour les » circonvallations [1], & pour empêcher que l'en- » nemi ne jette du ſecours dans une Place » aſſiégée.

» Lorſque l'on eſt obligé de défendre des » retranchemens, il faut bien ſe garder de » mettre les bataillons tout contre le parapet; » parce que, ſi l'ennemi met une fois le pied » deſſus, ce qui ſe trouve derrière ſe ſauve. » Cela vient de ce que la tête tourne toujours » aux hommes, quand il leur arrive quelque » choſe à quoi ils ne ſe ſont point attendus.

» Quand donc, vous mettez vos troupes » derrière un parapet, elles eſpèrent par leur » feu, empêcher que l'ennemi paſſe le foſſé & » y monte : ſi cela arrive malgré ce feu, les » voilà perdus, la tête leur tourne, & ils fuient. » Il vaudroit mieux y mettre un ſeul rang de » gens armés avec des armes de longueur, parce » que ces hommes ſe propoſeroient de repouſſer à » coups de pique ou de pertuiſanes, ceux qui

[1] Il ſe trouve ici une eſpèce de contradiction : ſi les retranchemens ſont bons pour les circonvallations, il faut donc ſe donner la peine d'en faire.

» grimpent le retranchement, & veulent monter » ſur le parapet. Si avec cela vous mettez des » troupes d'infanterie, formées par centuries à » ma méthode, à trente pas du retranchement, » ces troupes verront qu'elles ſont placées ainſi » pour charger l'ennemi à meſure qu'il entre » & qu'il veut ſe former; elles ne feront point » étonnées de le voir entrer, parce qu'elles s'y » attendent, & elles le chargeront vigoureuſe- » ment; au lieu que ſi elles avoient été placées » tout contre le retranchement, elles ſe feroient » enfuies.

» A cela, il faut ajouter la misère de notre » manière de nous former pour défendre les » retranchemens. Nous mettons un bataillon à » quatre de hauteur, que nous plaçons contre » les retranchemens. Ainſi il n'y a que le pre- » mier rang qui peut tirer avec quelque ſuccès, » parçe qu'il eſt ſur la banquette. Si l'on fait » monter les autres rangs à meſure que le pre- » mier aura tiré, les coups ne porteront pas, » parce que les ſoldats ſe preſſeront, & que » leur vue n'aura été fixée ſur aucun objet. » Outre cela, cette manœuvre met les batail-

» lons en confuſion, & l'ennemi vous trouve
» dans cette confuſion, lorſqu'il arrive ſur le
» parapet ; & ſi vous ne faites point monter
» ces rangs ſur les banquettes, ils vous ſeront
» totalement inutiles.

» Si vous pouvez pratiquer des paſſages dans
» votre retranchement, & que vous faſſiez ſortir
» à propos, une troupe ou deux, c'eſt-à-dire,
» dans le moment que la tête de quelqu'une
» de ces colonnes ſoit arrivée ſur le bord du
» foſſé, elle s'arrêtera infailliblement, quand
» même elle auroit forcé le retranchement, &
» qu'il y en auroit déja une partie d'entrée,
» parce que cette colonne n'a pas compté là
» deſſus. Elle craindra pour ſes flancs, pour ſes
» derrières, & il y a apparence même qu'elle
» s'enfuira, ſans ſçavoir pourquoi ».

Nous avons rapporté ce paſſage de M. le Maréchal de Saxe, afin de faire connoître ſon opinion ſur les retranchemens & les lignes qu'on eſt dans l'uſage de faire ; mais ſur-tout pour prouver combien il trouvoit la façon de les défendre défectueuſe.

La diſpoſition qu'il donne dans cet article,

pour la défenſe des lignes à redens, eſt ſans doute meilleure, que celle communément en uſage ; mais elle ne remédie pas à la foibleſſe de la méthode de ces ſortes de lignes. Quelque vigoureuſement que les troupes, en bataille à trente pas du retranchement, puiſſent charger l'ennemi, lorſqu'il aura franchi le parapet, elles n'auront à oppoſer que quatre hommes de hauteur, contre une colonne de dix & douze bataillons de profondeur, capable de renverſer en un inſtant, par ſon propre poids, cette foible ligne. Qu'on ſe repréſente un peuple en foule, ſans armes, forçant une barrière, pour ſatisfaire ſeulement un pur objet de curioſité : ſera-ce par quelques coups de fuſils & de bayonnettes qui renverſeront les premiers rangs, qu'on l'arrêtera ? Bientôt les tueurs ſeront eux-mêmes renverſés, & la foule paſſera par-deſſus leurs cadavres écraſés, ſans même s'en appercevoir. Il en ſera toujours de même d'une colonne profonde contre une ſimple ligne. Ainſi la diſpoſition de M. le Maréchal paroît tout-à-fait inſuffiſante ; elle n'eſt d'ailleurs applicable qu'à des retranchemens renfermant de petits eſpaces, S'il s'agiſſoit de lignes étendues,

dues, il faudroit néceſſairement que la plus grande partie en reſtât dégarnie. C'eſt d'où naît la grande foibleſſe des lignes continues, & le ſeul remède eſt d'en changer la forme.

Il exiſte dans les différentes parties de l'art de la guerre, des principes certains, tirés de la nature de la choſe même, qu'il faut ſuivre, ou bien l'on s'égare. Nous nous flattons d'en avoir établis de la dernière évidence, ſur la compoſition des remparts des Villes de guerre, & de nous y être conformés. Nous allons ſuivre ici la même méthode, perſuadés qu'il n'y a rien de bon, qui ne ſoit établi ſur des principes vrais.

Principes généraux sur les Retranchemens.

Le feu du canon & de la mouſqueterie des retranchemens, ne peut détruire que par *ſa quantité* & par *ſa durée*.

La quantité dépend du nombre de troupes qui peuvent l'exercer ſur la même étendue de terrein.

La durée dépend, ou de la grandeur des obſtacles que l'attaquant aura à franchir, ou de la

longueur de l'eſpace qu'il aura à parcourir ſous ſa direction.

Toute la théorie des retranchemens eſt fondée ſur ce peu de principes.

Ainſi oppoſer des grands obſtacles dans des points, donner de longs eſpaces à parcourir dans d'autres ; c'eſt à quoi l'on doit tendre dans toute conſtruction de retranchement.

Pour remplir le premier de ces objets importants, nous avons imaginé des redoutes capables de la plus grande réſiſtance, que nous avons appellées *redoutes à flèche.* Nous commencerons par en faire connoître les détails ; nous en fixerons enſuite les poſitions dans les retranchemens dont elles doivent faire partie, & nous y joindrons la diſpoſition propre à leur défenſe.

Des Redoutes à Flèche.

Ces ſortes de redoutes compoſées d'un couvre-face, d'une flèche & d'une redoute proprement dite, ne ſont point faites pour être iſolées & employées ſeules à la défenſe d'un poſte ; elles ſont particulièrement deſtinées aux camps retran-

chés & aux lignes de circonvallation, où elles ſe préſentent, dans l'un & l'autre cas par l'angle flanqué de leur couvre-face, de manière qu'elles ne peuvent être attaquées que par cet angle, en même tems que la flèche & la redoute prennent des revers de droite & de gauche, ſur les lignes dont elles font partie.

L'on voit, Planche 1ère, figure 1ère, que ces redoutes offrent à l'ennemi un couvre-face entièrement hors des lignes, dont la partie de l'angle flanqué *a* eſt ſéparé de ſes deux flancs *d* & *e* par un parapet & un foſſé. Que l'ennemi, parvenu dans la partie *a*, ſe trouve expoſé aux feux collatéraux *d* & *e* & au feu de face de la flèche *b*, où il ne pourroit pénétrer ſans eſſuyer le feu du parapet *f* de la redoute, qui eſt un troiſième obſtacle qu'il n'eſt pas poſſible de ſurmonter, étant ſoutenu comme on verra bientôt qu'il doit l'être. Planche 1re

Ce ſont ces mêmes redoutes que nous avons fait conſtruire nous-mêmes en 1761, au camp retranché de la Vezouſière, dans l'Iſle d'Oleron, où nous avions l'honneur de commander. L'expérience des travaux que nous fîmes exécuter

alors, démontre que cinq cent ſoldats outillés, peuvent élever une ſemblable redoute en trois jours. Celles du camp de Maëſtricht l'ont été en deux fois vingt-quatre heures, par des atteliers de ſoldats relevés toutes les ſix heures.

Nos redoutes à flèche, telles qu'elles étoient à Oleron, lorſque M. de la Sauvagère, Ingénieur en chef en fit le toiſé le 9 Septembre 1761, ne contenoient chacune que cinq cent trente-ſept toiſes cubes de terre [1]. Les foſſés ayant reçu depuis quelqu'augmentation, leur toiſé monta à ſix cent quarante-une toiſes cubes. C'eſt ainſi que nous l'avons fixé au Chapitre II du ſecond Volume de cet Ouvrage, page 137; & l'on peut vérifier par les profils que nous avons déterminés pour celles

Planches I & II. que nous donnons, Planches I & II de ce volume, qu'elles contiennent dans cette proportion, ſix cent quatre-vingt-ſeize toiſes cubes; d'où il ſuit qu'on peut, en très-peu de tems, employer ce moyen de défenſe, en obſervant que les lignes deſtinées à lier ces redoutes entr'elles, ne ſont qu'un acceſſoire, dont elles pourroient ſe paſſer,

[1] Voyez la lettre à M. le Maréchal de Senecterre, du 12 Septembre 1761, à la fin du troiſième Volume.

ſi le travail n'avoit pu s'exécuter en même tems: ce qu'on ne doit pas ſuppoſer; les foſſés de cette eſpèce s'étendent en longueur, & forment peu d'angles; ils n'ont aucune ſujétion, & permettent d'y placer à la fois, un grand nombre de travailleurs: ainſi l'enſemble de toute cette conſtruction ne peut être ni embarraſſant, ni long à exécuter; & nous ferons connoître, par le détail où nous entrerons bientôt, de l'application que nous en avons faite dans l'Iſle d'Oleron, tous les avantages qui en doivent réſulter.

La *figure* 2 fait voir comment la partie *b* de la redoute que nous nommons la flèche, peut être diſpoſée pour opérer une plus grande réſiſtance. Le retranchement *g* en maçonnerie eſt caſematé. Il ſe voit ici moitié en fondation & moitié en vue d'oiſeau. Planche 1re.

La *figure* 3, même planche, eſt un Fort fait pour être iſolé, compoſé de quatre redoutes à flèche qui fourniroient beaucoup de reſſources pour une vigoureuſe défenſe; & ſi l'on y plaçoit au centre, une petite tour angulaire de ſix à ſept toiſes de diamètre, telle à peu-près que celle exprimée Planche VIII du premier Vol. *figure* 7,

8, 9, 10, 11 & 12, ou plutôt telle qu'elle eſt en plan, Planche II de ce Volume, *figure* 3 : que l'on diſposât les quatre flèches de la même manière que celle de la *figure* 2 : alors ce Fort ne pourroit être réduit que par un ſiège en règle ; & des redoutes à flèche, avec tours angulaires au centre, dans un camp retranché, fait pour être toujours ſubſiſtant, auroient le même avantage.

Mais ce que nous avons fait connoître de la compoſition des redoutes à flèche, étant ſuffiſant pour juger de l'utilité dont elles peuvent être, pour la défenſe des camps retranchés, nous allons paſſer au détail de celui de la Vezouſière dans l'Iſle d'Oleron, que nous nous ſommes propoſé de donner pour exemple.

Camp retranché de la Vezouſière, dans l'Iſle d'Oleron, exécuté en 1761.

Planche III. L'on voit Planche III, la carte topographique du local où ce camp étoit aſſis : la droite & la gauche appuyées à des marais ſalans, communiquans à la mer, & rendus totalement imprati-

cables, par des moyens qu'on fera bientôt connoître. On doit avoir d'autant plus de confiance au local du terrein contenu dans cette planche, qu'il fait partie de la carte topographique des environs de la citadelle, que nous avons fait lever, comme on le verra plus bas.

Si l'on se rappelle les principes relatifs aux camps retranchés que nous avons ci-dessus établis, on sentira tout d'un coup les motifs qui ont déterminé la forme donnée à celui-ci. *Le feu ne peut détruire que par sa quantité & par sa durée.* Il faut donc multiplier les lignes de feu & les obstacles. On voit ici trois redoutes à flèche, N° 1, 2 & 3, liées entr'elles, quoiqu'avec divers intervalles, de manière que toutes les parties des redoutes, ou des retranchemens, sont défendues, autant en dedans qu'en dehors, par des feux croisés des plus meurtriers ; on ne peut arriver sur aucun point, sans y avoir été exposé pendant long-tems, & on y sera exposé encore plus vivement, si l'on parvient à franchir un premier parapet, & encore plus vivement si l'on parvient à en franchir un second. Cependant on n'auroit encore eu affaire qu'à des pelotons dis-

pofés de façon à occuper fucceffivement ces différens poftes ; & ce n'eft qu'après avoir tout franchi, après avoir effuyé les pertes les plus confidérables, que l'ennemi auroit à fe défendre contre les corps mêmes. C'eft ce qu'on entendra mieux, par les détails dans lefquels nous entrerons fur la difpofition des troupes, après avoir donné quelques explications relatives au tracé de ce camp.

N° 1. Redoute à flèche de la Vezoufière, devant une cenfe de ce nom. Le colombier de cette cenfe avoit été placé au milieu de la redoute, pour tenir lieu de tour angulaire. Il étoit crenelé, ainfi que tous les murs de cette maifon; ce qui formoit un point d'appui pour la redoute, & un pofte très-avantageux à défendre. Nous avions également choifi le Moulin Caillot, pour le placer au milieu de la redoute de ce nom, N° 2. On ne peut trop s'attacher à profiter des bâtimens, qui peuvent contribuer à une bonne défenfe. La redoute de la Gombodière, N° 3, n'avoit pas cet avantage ; mais elle étoit bien moins importante, en ce qu'elle étoit couverte d'un bras du marais qui en rendoit l'accès difficile.

Celle

Celle N° 4, placée au centre, n'étoit destinée qu'à prendre des revers sur la ligne, & à défendre les angles 11 & 12, de même que la lunette avancée 10 devoit défendre une des faces, des angles N° 8 & 9, tandis que leurs autres faces l'étoient en dehors & en dedans par les redoutes N° 2 & 3, au moyen de la suppression des parapets des retranchemens 14 & 15. On voit que ces mêmes angles 8 & 9 défendoient les grandes faces des redens 5 & 6. Enfin, les redens 16 & 18, défendoient à la gauche les bords du marais, & fermoient, de ce côté, la partie tenante à la redoute N° 3, ainsi que les redens 17 & 19 défendoient les bords du marais à la droite, & flanquoient en même tems, tout le chemin par lequel on pouvoit diriger une attaque sur la redoute du Moulin-Caillot. De manière que, suivant cette disposition des retranchemens, il se trouvoit dans cette partie un rentrant considérable entre la redoute N° 1, le retranchement N° 6, & le redent N° 17, dans lequel l'ennemi ne pouvoit s'engager, sans y essuyer des feux croisés très-meurtriers; ce qui doit faire présumer que dans une pareille circonstance, il n'auroit pu se dispenser de diriger son

attaque ſur la redoute N° 1, & s'attacher, par une néceſſité indiſpenſable, à cette partie la plus avancée & la plus forte du retranchement, ne pouvant abſolument laiſſer une pareille redoute derrière lui; parce qu'enfin, ſi tous ſes efforts pour s'emparer de cette première redoute, n'avoient pu l'en rendre maître, ſa perte ſe fût trouvée beaucoup moins grande, que s'il eût tenté de percer ces différens retranchemens, où il n'eût jamais pu ſe maintenir, ſans être maître d'aucune redoute. Il faut remarquer que les feux des redoutes font d'autant plus d'effet, qu'au moyen des ouvertures 14 & 15, pratiquées dans les parapets, ils prennent des revers ſur toutes les parties des retranchemens, & que toutes ces pièces, quoique ſéparées pour la plupart, ſe prêtent un mutuel appui, laiſſant des intervalles libres de tous côtés, pour faciliter la ſortie & la rentrée des troupes, ſuivant les différentes manœuvres qu'elles peuvent avoir à faire. C'eſt donc un enſemble composé de morceaux détachés, capable d'oppoſer la plus grande réſiſtance à l'ennemi, comme on n'en pourra douter, lorſqu'on aura rendu compte de la diſpoſition des troupes chargées de cette défenſe.

Difpofition pour la défenfe du Camp retranché de la Vezoufière, dans l'Ifle d'Oleron.

Les troupes que nous avions fous nos ordres dans cette Ifle, étoient compofées de deux bataillons du régiment de la Ferre, de deux bataillons du régiment de Bourgogne, d'un bataillon de Milice de Figeac, & de deux bataillons de Gardes-côtes très-complets & très-bien exercés; en total fept bataillons ayant chacun fous les armes fix cent trente, à fix cent quarante foldats, faifant quatre mille, quatre à cinq cent hommes, & de plus un efcadron de dragons du Colonel-Général, de cent foixante dragons. Nous avions encore raffemblé fix cent fauniers habitant les marais fallans de l'Ifle, qui en connoiffent tous les fentiers, & font très-propres à défendre ces efpèces de dédales, d'eux-mêmes impraticables pour tout autre que ceux qui y paffent leur vie.

L'on fent, d'après ce que nous en avons déja dit, que des retranchemens difpofés pour avoir des points d'une réfiftance très-grande, ne doivent point être défendus fuivant la méthode des lignes

continues, bordant les parapets à quatre de hauteur; nous sçavons d'ailleurs, & par nos propres obſervations, & par le ſentiment de M. le Maréchal de Saxe, rapporté ci-deſſus, combien cette méthode eſt défectueuſe.

De façon que, pour en adopter une autre plus conforme à nos principes, nous avions détaché de chaque bataillon, la compagnie de grenadiers, & cinq piquets de quarante hommes chacun, faiſant deux cent quarante hommes. Le bataillon ſuppoſé ſeulement à ſix cent vingt-quatre hommes ſous les armes (& nous avons vu ci-deſſus, qu'ils étoient de ſix cent trente à ſix cent quarante hommes.) Il reſtoit trois cent quatre-vingt-quatre hommes avec les drapeaux, dont nous formions deux demi-bataillons de cent quatre-vingt-douze hommes chacun. Ces demi-bataillons diviſés en deux ſections de quatre-vingt-ſeize hommes chacune. Nous avions donc à diſpoſer, outre le corps de nos bataillons, de trente-cinq piquets & ſept compagnies de grenadiers, montant à ſeize cent quatre-vingt hommes, avec cent ſoixante dragons.

Ces piquets & grenadiers devoient être placés de la façon qui ſuit:

1°. Aux redoutes de la Vezoufière N°.1, du Moulin-Caillot N° 2, & de la Gombodière N° 3, trois piquets dans chacune ; 2°. Pour garnir & défendre les parties des parapets attenants ces redoutes, marquées des N° 20, 21 à 22, deux piquets chacun; 3°. Pour la redoute du centre, N° 4, deux piquets; 4°. Pour les retranchemens, N° 5 & 6, à chacun une compagnie de grenadiers & trois piquets; 5°. Pour les redens 8 & 9, une compagnie de grenadiers & un piquet; 6°. Pour les retranchemens 16 & 18, trois piquets; 7°. Pour les retranchemens 17 & 19, une compagnie de grenadiers & cinq piquets; 8°. Pour les parties des retranchemens 14 & 15, deux piquets; 9°. Pour la maifon 7, un détachement de l'efcadron de dragons & une compagnie de grenadiers; 10°. Placé en réferve dans la pièce N° 10, une compagnie de grenadiers. Total des piquets & grenadiers, quarante-deux troupes.

Chaque piquet étant à fon pofte, excepté ceux placés dans les redoutes, devoit former deux pelotons de douze hommes chacun, pour aller en avant s'éparpiller & faire le coup de fufil, pour fe retirer fucceflivement devant l'ennemi,

& se réunir aux seize hommes du piquet resté à son poste.

Nos bataillons devoient être placés en colonne: sçavoir, un de gardes-côtes derrière la maison 7; un idem derrière la redoute N° 3; deux du régiment de Bourgogne, derrière la redoute du centre N° 4, & deux de la Ferre, derrière la redoute N° 2, ayant destiné le bataillon de Milice, pour la garde de la Citadelle, & pour les postes le long de la mer.

Dans cette disposition, il ne peut survenir aucune confusion. Les corps sont placés en réserve, prêts à tout, suivant les progrès de l'ennemi: les piquets & grenadiers, fournissent en avant un feu très-vif, qui se dirige suivant la disposition des attaques, & ces troupes avancées se portent par-tout où il est nécessaire, pour augmenter le feu, dégarnissant les parties non menacées, pour augmenter la force des autres. Il n'est pas possible de supposer, ainsi que nous l'avons déja observé, que l'ennemi entreprenne de s'engager entre les redoutes; s'il prenoit ce mauvais parti, les détachemens se replieroient, le laissant avancer toujours sous leur feu & sous

celui des redoutes, jufqu'à ce que parvenu en dedans de la dernière ligne (fi toutefois il perfiftoit à avancer autant) les bataillons placés en colonne puffent le charger; alors ce feroit avec l'avantage que doivent avoir des troupes fraîches en bon ordre, fecondées par le feu des redoutes, fur des troupes néceffairement en grand défordre par des pertes confidérables qu'elles ne ceffent de faire à chaque inftant; car tous les détachemens s'étant jettés dans les redoutes, il fe trouveroit dans chacune plus de cinq à fix cent hommes. On ne peut refter fous un pareil feu, & le parti de la retraite feroit évidemment le feul à prendre dans le cas où cette mauvaife manœuvre eût été entreprife.

Il n'y a donc que l'attaque des redoutes qu'on puiffe tenter, en commençant par celle de la Vezoufière N° 1, par toutes les confidérations qui viennent d'être expofées, & parce que la perte, en cas de non-fuccès, feroit infiniment moindre. Mais qu'on examine de quelle réfiftance une pareille pièce eft fufceptible, foutenue par deux, quatre, fix bataillons, s'il eft néceffaire. Il eft vifiblement de toute impoffibilité de

les prendre l'épée à la main; ç'a été le ſentiment de M. le Maréchal de Senećterre, Commandant alors à la Rochelle, ainſi que celui du Direćteur des Fortifications & des Officiers Généraux, qui l'ont accompagné dans cette Iſle. C'eſt ainſi que ce Maréchal s'en eſt expliqué dans ſa lettre à M. le Duc de Choiſeul, du 16 Oćtobre 1761, rapportée à la fin de l'Avant-Propos du troiſième Volume de cet Ouvrage. Peut-on eſpérer par des lignes continues, & par les diſpoſitions qui y ſont relatives, une réſiſtance comparable à celle-ci? Il eſt poſſible cependant, dans ce ſyſtême, de multiplier encore les obſtacles, ſans exiger de nouveaux points d'appui, ni plus de troupes pour les ſoutenir. Le camp retranché dans l'Iſle d'Oleron, dont nous venons de donner la deſcription, n'eſt pas tel qu'il devoit être, ſuivant le projet que nous en avions formé. Nous allons donc développer ici ce projet en entier, afin de donner d'une part la manière dont les marais ſallans étoient rendus totalement impraticables, & de l'autre, afin qu'on puiſſe acquérir par cet exemple, une connoiſſance plus étendue de cette méthode.

Notre

Notre premier ſoin en arrivant dans l'Iſle d'Oleron, au mois de Juin 1761, fut de faire lever, à la Planchette, par un Ingénieur-Géographe, attaché à nous depuis nombre d'années, un Plan Topographique de toute la partie qu'il nous importoit de bien connoître, pour y établir notre ſyſtême de défenſe. Voyez Planche IV. Cet eſpace de trois mille toiſes de longueur, ſur deux mille de largeur, compris en dedans de la ligne ponctuée qui ſe trouve tracée ſur la petite Carte, Planche V, a été levé avec le même ſoin & le même détail qu'on peut faire lever le parc de ſa terre. La Planche IV comprend tout ce terrein ſur la même échelle de la Planche III. Cette Planche eſt deſtinée à faire connoître notre Camp retranché dans toute ſon étendue, ainſi que les ouvrages que nous avons fait exécuter à la Citadelle.

Planche IV.

Planche V.

Les augmentations projettées à ces retranchemens, qui ſe trouvent exprimées par des lignes point ombrées Planche IV, pour les diſtinguer des ouvrages exécutés Planche III, ont pour objet d'augmenter conſidérablement la perte de l'ennemi, dans le cas où il viendroit

tenter de pénétrer entre les redoutes. Il eſt ſenſible qu'il ne peut entreprendre de franchir de doubles & triples retranchemens, auſſi-bien défendus en dedans qu'en dehors, ſans qu'il lui en coûte beaucoup; tandis que du côté de la défenſe, le ſoldat n'y eſt pas plus expoſé. Ce ſont les mêmes hommes qui ſe placent également à couvert ſur les ouvrages plus avancés. Les compagnies de grenadiers & les piquets des angles 5 & 6, laiſſant quinze hommes & un ſergent à leur poſte, iront occuper les angles 23 & 23. Ceux placés aux angles 8 & 9, iront de même occuper les angles 25 & 25. Ceux des retranchemens 14 & 15, ſe porteront aux angles 24 & 24. Ceux des retranchemens 20 & 21, occuperont les angles 26 & 26, ainſi des autres. On ſent qu'il ne s'agit que d'atteindre l'ennemi de plus loin; de prolonger la durée du feu qu'il aura à eſſuyer; de l'amuſer ſous ce feu; de ſe retirer de retranchement en retranchement; de regagner ſucceſſivement les premiers poſtes, en continuant le feu le plus vif; & l'on ne peut mettre en doute que l'attaquant ne paye cher le peu de progrès qu'il aura pu faire. On ne force

point tant de retranchemens : on ne franchit point tous ces parapets, ſans être dans le plus grand déſordre. Ces nouveaux obſtacles ſeront donc de la plus grande utilité pour la défenſe. Ils ſont une application du principe de *prolonger la durée du feu* pour le rendre plus meurtrier, & le bon effet ſenſible de cette application en démontre la vérité.

Nous n'avons rien dit des parties de retranchement ajoutées N° 27, parce qu'elles ne ſont deſtinées qu'à fermer entièrement les droites & les gauches, par une dernière enceinte qui voit intérieurement tous les ouvrages avancés, & rend ces parties abſolument impénétrables à l'ennemi ; & nous allons faire voir que les marais ſalans auxquels elles appuient, offrent des obſtacles d'une eſpèce plus inſurmontables encore.

Les marais ſalans ſont par eux-mêmes impraticables pour tout autre que les ſauniers ; ils en connoiſſent les petits ſentiers ménagés le long des *chenaux* ou foſſés qui pénètrent en tous ſens dans les terreins, afin d'y introduire l'eau de mer. Pour peu qu'il ait plu, ces terres argilleuſes deviennent

ſi gliſſantes que le ſaunier lui-même ne peut y pénétrer. Un labyrinthe n'eſt pas plus tortueux, ni plus difficile pour ſe conduire. Le ſentier qu'on croit devoir ſuivre, eſt ſouvent celui qui vous éloigne le plus de la direction que vous voulez tenir. Tout eſt foſſé plein d'eau quand la mer eſt haute, ou de vaſe profonde quand elle eſt retirée ; mais dans chaque marais il ſe trouve un chenal principal qui fournit l'eau à tous ces rameaux. Ce chenal eſt large & profond, & ne ſe franchit, dans aucun tems, que ſur des ponts ; mais ſi ſur ce chenal nourricier, on établit des batardeaux qui ſoient tenus fermés, à marée deſcendante, alors tout le terrein du marais reſte ſubmergé. On n'y diſtingue plus ni les foſſés, ni les terreins moins profonds. Tous les ſentiers diſparoiſſent, & nul homme au monde n'y peut pénétrer.

C'eſt dans cet état que devoient être les marais du chenal d'Ors à la gauche, & du chenal de la Brande à la droite. Ceux de la gauche, très-vaſtes, ſont nourris par deux chenaux principaux venant de la mer, appellés de S. Trojan & d'Ors [1]. Ce dernier s'approchant de très-près du

[1] Voyez la Carte, Planches IV & V.

terrein du camp, eſt facile à garder. Des redens, tels qu'on les voit ſur le Plan, N° 28, 28, ſuffiſent pour couvrir les batardeaux pratiqués ſur ce chenal, & huit ou dix ſauniers ſuffiſent de même à chaque redent, non pas pour garder le batardeau, ſuffiſamment gardé par la grande étendue du marais ſubmergé, mais pour veiller à ce que les batardeaux ſoient maintenus en état de tenir exactement les eaux.

Les marais de la droite ſont moins étendus, mais ils ſont également sûrs. Le chenal de la Brande ne peut être franchi, & par le moyen des quatre batardeaux & d'un parapet angulaire les couvrant, tel qu'on le voit ſur le Plan, Planche IV, ſous les N° 29, 29, 29, 29, &c. tout le marais étoit maintenu ſous l'eau, & les ſauniers chargés de garder cette partie, en auroient rendu l'accès totalement impoſſible. Nous avions de plus placé, dans notre diſpoſition, le bataillon de milice de Figeac au moulin de Meré & au chenal de la Brande, la Citadelle étant gardée par des détachemens, de façon qu'avec les ſauniers réunis, excellents pour faire un feu très-vif derrière les parapets pratiqués

dans leurs marais, il ſe ſeroit trouvé de ce côté cinq à ſix cent hommes bien retranchés, & fort en état d'aſſurer cette partie ; mais dans le cas où, contre toute raiſon, l'ennemi eût voulu tenter une attaque de ce côté, les bataillons en réſerve dans le camp retranché, ſe feroient portés, en peu de momens, à l'Ileau, derrière le chenal de la Brande. La redoute du Caillot n'en eſt diſtante que de ſept cent toiſes. Alors comment forcer ce chenal revêtu en maçonnerie & très-profond en cet endroit ? On ne peut y arriver que par un défilé. Il n'y a pas plus de trente toiſes entre le marais ſalant du moulin de Meré & la mer. Un bon retranchement traverſe ce marais & le défilé, comme on le voit ſur le Plan, Planche IV. Mais quand ce paſſage pourroit être forcé, tout eſt défilé encore par-delà. Toujours la mer d'un côté, un marais ſalant de l'autre. Un retranchement & une redoute à forcer avant de parvenir au chenal du Doux, tout auſſi difficile à franchir que le chenal de la Brande ; & pour où aller après l'avoir franchi ? Sur une langue de terre de ſable, entre la mer & le marais du chenal du Doux à

portée du canon de la ville. Il n'eſt pas poſſible qu'aucun homme de guerre puiſſe entreprendre une pareille attaque. L'eſpace occupé par le camp retranché eſt donc le ſeul par où l'ennemi puiſſe tenter de pénétrer, & nous avons vu de quelle réſiſtance il eſt capable ; mais ſa poſition a encore cet avantage, de couvrir non-ſeulement la Ville, mais encore la pointe d'Ors, vis-à-vis du Fort de Chapus ; ainſi qu'on peut le voir ſur la petite carte générale, Planche v, d'où il réſulte une communication avec le continent Planche v. toujours certaine. C'eſt le grand motif qui nous a déterminé à choiſir cet emplacement & à y donner tous nos ſoins. Quelques Commandants dans cette Iſle ont cependant penſé que celui qui ſe trouve au lieu appellé Montravail, pouvoit être préféré, comme étant beaucoup plus reſſerré & plus près de la ville, ayant jugé l'eſpace de la Vezouſière trop étendu. Sans doute qu'ils n'ont pas ſaiſi tous les avantages de cette poſition. On voit Planche v, le projet qu'on avoit propoſé, pour placer le camp retranché à Montravail. Il eſt facile de voir que la ligne continue de retranchement qui joint les deux marais en

cet endroit, auroit été aussi étendue qu'elle l'est à la Vezousière d'un marais à l'autre, & que le second retranchement placé derrière ceux-ci pour lier les redoutes 2 & 3, sont une double défense très-avantageuse. Cette position assurant de plus la communication avec le continent, nous a donc paru mériter toute sorte de préférence.

Mais nous convenons que pour en juger ainsi, il faut avoir en soi les moyens de la fortifier & de la défendre autrement que par une ligne continue, bordée d'infanterie à trois ou quatre de hauteur. Celui qui ne sçaura pas employer d'autres dispositions, non-seulement doit préférer la position de Montravail à celle de la Vezousière, mais même il doit préférer celle de l'intérieur de la Citadelle, parce qu'il vaut mieux être percé & battu, plus près que plus loin ; de même qu'il vaut encore mieux n'être ni percé, ni battu ; & pour cet effet se renfermer dans la Citadelle. Ce dernier parti est, dans la vérité, le seul à prendre, dès qu'on n'est pas en état de prendre le premier, la position de Montravail ne remplissant absolument aucun

objet.

objet. Que la défenſe de celle que nous avons priſe & retranchée, à notre manière, puiſſe embarraſſer des Commandants qui n'ont d'autre méthode que celle de border des parapets par une ligne de fuſiliers : cela doit être. On ne ſçait point ce qu'on n'a jamais appris, & il ne faut pas faire ce qu'on ne ſçait point. Mais quant à nous, nous croyons être certains qu'avec les ſeules troupes que nous avions ſous nos ordres en 1761, ſi nous avions été aſſez heureux pour être attaqués dans ce même camp retranché, vingt mille hommes ne nous y auroient pas forcé. Toutes les fois qu'on fera la faute de ſe retrancher entre les deux marais qui touchent à la Ville, y fût-on dans des retranchemens inexpugnables, l'ennemi libre de ſe porter à la pointe d'Ors, coupera toute communication avec le continent, & rien ne pourra plus ſauver cette Iſle.

Au reſte, il en eſt des travaux à faire pour les camps retranchés, comme de ceux à faire pour les places de guerre. Ce ſont rarement les plus utiles qui ſont préférés. Le Miniſtère ſe décide à mettre en défenſe un tel pays, une

telle ville. On y deſtine d'abord des fonds, & les ordres ſont envoyés pour y travailler. A quoi ? Perſonne n'en ſçait rien. Il y a dans les Bureaux cent mémoires & autant de plans contenant des projets pour chaque partie, ſuivant toutes ſortes d'idées. Les bonnes, ainſi que les mauvaiſes, ont été reléguées dans le cahos des papiers mis pour toujours en liaſſe. Ces mémoires n'ont, peut-être même, jamais été lus. On ne peut donc rien preſcrire ſur ce qui doit être fait. Dans l'inſtant du danger, on ſçait qu'on veut fortifier, retrancher, s'oppoſer enfin à un ennemi menaçant: on donne à la hâte les pouvoirs les plus étendus à un Commandant : il n'aura aucune des connoiſſances néceſſaires : on ne l'ignore ſouvent pas : cela ne fait rien; il eſt Commandant, c'eſt par lui que les ordres doivent paſſer. Il aura, peut-être, ſous lui un Ingénieur en chef, ſans génie, il ſera même connu pour tel : cela ne fait rien ; il eſt l'Ingénieur de cette partie, c'eſt à lui à projetter. On travaille donc ; le Roi paye : le Miniſtre ſe confie dans des travaux exécutés avec des dépenſes conſidérables, & c'eſt tout le contraire ; la place en

eſt devenue moins bonne, ou le pays moins bien garanti.

Nous venons de voir qu'il a fallu faire choix à Oléron d'un nouvel emplacement pour y aſſeoir un camp retranché qui pût remplir le véritable objet, la conſervation de la communication avec le continent ; & nous allons voir qu'on n'a pu de même adopter pour la Citadelle, le ſyſtême de défenſe qu'on y mettoit en exécution depuis quelques années, parce qu'il ne tendoit qu'à affoiblir la place. On en jugera par le compte que nous allons rendre des ouvrages qui s'exécutoient à notre arrivée dans cette Iſle, & de ceux que nous y avons fait exécuter.



CHAPITRE DEUXIÉME.

CITADELLE D'OLÉRON.

Son état avant les travaux commencés en 1758, comparé avec celui où elle avoit été miſe en Juin 1761, & avec celui où elle a été laiſſée en Novembre de la même année.

LA Ville n'eſt d'aucune défenſe par elle-même (1); elle n'eſt environnée que de trois courtines, liées par quatre petites tours baſtionnées, dont les revêtemens ne ſont élevés que de onze pieds, dans les parties les plus hautes, & ſeulement de cinq pieds dans d'autres: ſans parapets, ſans foſſés, ni demi-lune, ni chemin couvert. Une ſeule contre-garde eſt élevée en terre, à moitié, d'un côté, & au niveau du terrein, de l'autre. La Citadelle du côté de la terre, conſiſte en deux petits fronts, allant de la mer à la mer, compoſé d'un baſtion & deux demi-baſtions, avec deux demi-lunes. Lorſqu'on a voulu augmenter

(1) Voyez Planche IV, & fig. 1, 2, 3 & 4, Planche VI.

anciennement la force de cette petite Citadelle, on y a fait un grand ouvrage à corne, avec ſa demi-lune bien revêtue, ainſi que ſes contreſcarpes, & on l'a placée ſur la capitale de la demi-lune du front, qui regarde la Ville, laiſſant tout à découvert le baſtion *B*, qui eſt vu de la campagne juſqu'au trois quarts de ſon revêtement. Voulant faire un ouvrage à corne, il falloit donc le placer ſur la capitale du baſtion. Alors il l'eût couvert, & il eût fallu néceſſairement ſe rendre maître de cet ouvrage, avant de pouvoir battre le corps de la Citadelle; mais cette faute faite, on avoit du moins laiſſé toute la partie de l'inondation ſoumiſe au feu de la branche de cet ouvrage, & par le moyen du pâté 4, iſolé au milieu de cette inondation, à cent cinquante toiſes de l'ouvrage à corne (1), il y avoit dans toute cette partie, entre l'un & l'autre de ces ouvrages, des feux croiſés, qui auroient rendu l'attaque de ce côté aſſez difficile, & l'auroient peut-être décidée du côté de l'ouvrage à corne. C'eſt ſans doute pour ne pas nuire au bon effet de ces feux croiſés, qu'on avoit arrêté le rempart d'enceinte de la Ville, à l'endroit marqué 2, Planche VI,

(1) Voyez *Fig.* 1ere, & Planche VI.

fig. 1. Mais ce grand avantage n'avoit apparemment pas été ſenti par ceux qui ont eu ordre de faire travailler à augmenter la force de cette Citadelle, puiſqu'ils ont continué ce rempart de la Ville avec un parapet bien épais, juſqu'à la paliſſade du chemin couvert au point 3, même Planche, *figures* 2, 3 & 4, en formant un angle mort en 2; ſans conſidérer non plus que l'iſolement du pâté en faiſoit toute la force, puiſqu'il le rendoit inacceſſible à l'ennemi, ils ont fondé à grands frais, dans ce marais, une communication, du rempart de la Place à ce pâté, de neuf toiſes de largeur, telle qu'elle ſe voit dans les mêmes *figures*. L'on voit enfin, *figure* 3, quoique fort en petit, ce travail fait en 1759, 1760 & juſqu'en Juin 1761. Il conſiſtoit dans une eſpèce de demi-lune 9: un parapet à la communication 6, & une pièce 10, dans l'inondation, deſtinée à défendre un batardeau, 12; la pièce 10 ne tiroit de défenſe que de la petite lunette, 9, placée à cent quatre-vingt-dix toiſes de l'angle flanqué de cette pièce, dont le feu avoit à traverſer la communication, 6, laiſſée à cet effet ſans parapet dans la partie 5; on avoit auſſi pro-

jetté de former les parapets de la demi-lune 7, de la contre-garde 8, qui n'en avoient jamais eu; cet ouvrage ayant été réſervé pour le dernier, n'étoit pas encore commencé le 15 Juin 1761.

C'eſt à cette époque que nous ſommes arrivés dans l'Iſle d'Oléron, & dans cet état que nous avons trouvé, & les projets formés & ceux exécutés. Ce que nous avons dit des uns & des autres, a déja fait connoître une partie des reproches qu'il y avoit à faire contre des idées auſſi mal combinées. Il eſt viſible que le prolongement du parapet du rempart de 2 en 3, maſquoit la branche de l'ouvrage à corne: que l'ennemi devenant maître de la Ville dès le moment qu'il s'y ſeroit préſenté: débouchant des maiſons, 18, ainſi que de la lunette 9, & cheminant des deux côtés du rempart, commencera par établir, au bas du glacis, ſa troiſième parallèle, au moyen de laquelle il dépaſſera l'angle, 2, du rempart, & prenant de revers la communication du pâté, s'en rendra le maître ſans coup férir, ainſi que du pâté qui y eſt contigu; alors ſans ouvrir des ſappes de la troiſième parallèle ſur les capitales de l'ouvrage à corne, il cheminera en dehors le long

du rempart qui lui ſervira d'épaulement, juſqu'à la crête du chemin couvert; mais comme le baſtion *B* peut être renverſé en entier par les batteries établies près de la tour 1, il ſuit que l'inſtant de l'arrivée des ſapes, ſur le glacis de la Place, ſera celui de ſa capitulation, ſi le Commandant veut prévenir l'aſſaut. Or il eſt viſible que l'ennemi ne doit tous ces avantages qu'aux travaux exécutés depuis 1759. Il eſt viſible que ſi le rempart n'eût pas été prolongé de 2 en 3: que la communication avec le pâté 4, n'eût pas été faite, & qu'il fût reſté iſolé, il eût été fort délicat d'entreprendre de cheminer entre la branche de l'ouvrage à corne & ce pâté. Notre premier ſoin, en arrivant, fut donc de remédier, autant qu'il étoit poſſible, à ces très-grands défauts, & nous fûmes aſſez heureux pour en trouver les moyens, en employant tout ce qui avoit été fait; car c'eſt une obſervation bien importante à faire faire, dans des cas où l'on n'a à ſoi ni tems ni argent. Il faut que tout ſerve, en commençant par ce qui peut être le plutôt prêt, afin que dès les premiers travaux l'état de défenſe ſoit rendu meilleur, & qu'il ſoit dirigé de façon que cet

état

état aille toujours en augmentant. Nous commençâmes donc, d'après ces principes, par couper le rempart à l'angle rentrant, 2 (1), à élever la face nouvelle de la pièce 15, depuis le point 2 jusqu'à 19, & creuser son fossé; à établir la flèche 16, & à isoler le pâté 4, de façon que la communication en fût couverte & sûre. C'est ce qui fut exécuté par la retraite d'une partie de son parapet d'une étendue assez considérable, comme on le voit au même Plan N° 20. Ce qui donnoit à ce pâté un effet beaucoup plus avantageux. Ensuite on établit les pièces 13 & 14; la dernière en employant une partie du parapet d'enceinte pour une de ses faces, & formant l'autre face par un chemin couvert palissadé en retour, coupé dans le glacis de la Place, lequel se trouvoit parfaitement défendu, tant intérieurement qu'extérieurement, par la branche de l'ouvrage à corne: & la pièce 13, fut établie de même sur le glacis, isolée de la pièce 14, au moyen de la suppression totale du parapet du rempart, depuis la crête du glacis 3, jusqu'à la pièce 14. Le Plan fait voir la disposition de ces pièces: le rapport qui se trouve entr'elles, & tous les avantages qui en

(1) Voyez le Plan en grand, Planche VI, fig. 4, où les parties coupées sont restées ponctuées.

doivent résulter pour la défense. Il est facile de s'appercevoir qu'il n'est plus possible de cheminer de ce côté, sans avoir à surmonter les plus grandes difficultés. On ne peut plus parvenir au chemin couvert qu'on ne se soit rendu maître de la flèche 16, de la pièce 15, du pâté 4, & des pièces 14 & 13; ces deux dernières pièces sont défendues en dehors & en dedans, à bout touchant, par le chemin couvert. Le moment d'après qu'elles auront été prises, elles pourront être reprises, & le logement de l'ennemi ne pourra jamais être solidement établi. Nous croyons donc qu'on ne peut disconvenir que, par la disposition de ces pièces, nous avions rendu l'attaque dans cette partie si difficile, qu'il ne pouvoit plus être mis en doute, si l'on dirigeroit les attaques par l'ouvrage à corne. Nous fîmes aussi changer de forme à la pièce 10, dans l'inondation; de manière qu'une de ses faces défendue à cent vingt toises seulement de la pièce, 14, peut défendre elle-même celle du pâté, & de l'addition qui y avoit été faite. Enfin, les parapets des demi-lunes & contre-gardes 7 & 8, furent élevés dans les proportions qu'ils doivent avoir.

C'eſt dans cet état que M. le Maréchal de Senecterre trouva cette Place, lorſqu'il s'y rendit le 5 d'Octobre; c'eſt-à-dire, trois mois & vingt jours après que nous y étions arrivés nous-mêmes. Les éloges qu'il fit de la diſpoſition de ces Ouvrages, dans le compte qu'il en rendit à M. le Duc de Choiſeul, Miniſtre de la Guerre, tant en ſon nom qu'au nom du Directeur du Génie, ne laiſſent aucun doute qu'ils n'aient mérité l'approbation de l'un & de l'autre [1]: mais, s'il nous eſt permis de le dire, ce qui peut être tout auſſi méritoire, c'eſt d'avoir exécuté tout à-la-fois, & les ouvrages de la Citadelle, & ceux du camp retranché en auſſi peu de tems, avec le peu de moyens, & le peu de fonds que nous avions. Des quatre bataillons de troupes réglées, il y en avoit trois & demi répandus en différens poſtes, juſqu'à l'extrémité de l'Iſle pour ſa défenſe. Le reſte étoit de garde dans la Citadelle & dans la Ville. Il n'y avoit que le bataillon de Milice de Figeac, qui travailloit aux ouvrages de la Place;

[1] Voyez les Lettres de M. le Duc de Choiſeul, & de M. le Maréchal de Senecterre, déja citées dans l'Avant-Propos, qui ſe trouvent à la fin du troiſième Volume de cet Ouvrage.

& des détachemens de gardes-côtes, (la plus grande partie étant occupée à faire ſes moiſſons) travailloient au camp retranché avec de mauvais outils qu'ils étoient obligés de ſe fournir, n'en ayant point à leur donner.

C'eſt à ce peu de bras, dont nous pouvions diſpoſer, qu'eſt dû le choix que nous avons fait pour nos redoutes à flèche, du premier profil de M. le Maréchal de Vauban, c'eſt-à-dire, le plus fort de ceux qu'il indique dans ſon Traité de la défenſe des Places, pour les retranchemens de campagne. Nous l'avons employé, ne pouvant faire mieux; car étant perſuadé, comme nous le ſommes, qu'on n'a point à craindre d'être emporté l'épée à la main, dans de ſemblables redoutes, il ne reſte de moyens à l'ennemi, que celui d'établir des batteries à deux cent toiſes, pour chercher à en détruire les parapets, en établiſſant une parallèle à cette diſtance, pour ſoutenir ſes batteries par des troupes de tranchée. Dans ce cas, plus les parapets ſont épais, & plus ils réſiſteront. Cependant il faudroit encore bien des coups de canon, pour détruire ceux qui forment ces redoutes. Ils ont toute ſorte de dif-

férentes directions, la plupart ne peuvent être battus qu'en écharpe. Il n'en est pas ici comme d'un seul parapet, d'une ligne à redens, vue de face, facile à renverser. D'ailleurs, le parapet de la première pièce couvre le second : le second couvre le troisième. Il faut les avoir rasés tous, sans quoi les parties détruites, sont toujours protégées par celles qui ne le sont pas. Elles le sont encore, par tous ces différens fossés servant de retraite & d'abri aux fusiliers, qui n'auront pu tenir derrière les parapets renversés, & ces redoutes sont en général protégées par d'autres ouvrages, dont elles ne sont pas distantes de plus d'une portée de fusil ; il faut donc nécessairement s'y porter avec précaution, pour en occuper le terrein, après même leur destruction : il faut en agir comme lorsqu'on veut occuper une lunette avancée à portée du chemin couvert, d'une place assiégée, où on est obligé de faire un logement en règle, parce qu'on n'est pas en état d'emporter, en même tems, les ouvrages qui sont derrière ; or, c'est ici le cas. Qu'on ait rasé la redoute de la Vezousière, on n'aura pas rasé en même tems la maison qui se trouve derrière, ni tous les parapets 5, 6, 8,

9 & 10 qui la flanquent, ni le nouvel épaulement qu'on aura pu élever derrière, pendant la deſtruction de ceux plus avancés. La ligne enfin plus en arrière, & les autres redoutes toutes entières, feront un feu dont il faudra abſolument ſe garantir par un logement en régle. Toutes ces opérations, de la nature de celles des ſièges, tiennent du tems, emploient des munitions & coûtent des hommes. Que peut-on deſirer de plus d'un retranchement de campagne? N'eſt-ce pas avoir ſurpaſſé tout ce qu'on en doit attendre? Cependant rien n'eſt plus réel que toutes ces obligations de l'ennemi vis-à-vis de retranchemens, qu'il ne peut emporter l'épée à la main; ce feroit s'écarter de tous les principes, que de n'en pas convenir. Il n'a que ce ſeul moyen; il faut qu'il l'emploie ou qu'il ſe retire.

La deſcente dans l'Iſle eſt praticable en pluſieurs endroits. Sur la grande côte, ou côte de l'oueſt, elle eſt moins à craindre à cauſe de la force de la grande mer, qui exige un tems fait & très-beau; mais ſur la côte oppoſée, ou petite côte, elle peut s'exécuter en tout tems, & en beaucoup d'endroits. L'on ne peut être

nulle part, lorſqu'il faut être par tout. Il n'eſt point de notre ſujet de combattre par une diſſertation auſſi étendue que cette matière l'exigeroit, tous les mauvais projets de défenſe qui ont été faits pour cette Iſle, en ſe fondant ſur la poſſibilité de s'oppoſer, de vive force, à une deſcente. Ceux qui les ont faits, n'avoient, ſans doute, pas d'autres moyens à employer, & c'eſt un grand malheur pour l'État, quand de pareilles gens ſont chargés de le défendre. Ils ſont valeureux : ſe ſont bien battre : c'eſt tout ce qu'il ſçavent faire. Si notre brave Chevalier de Sainte-Croix eût moins compté ſur le ſuccès du combat qu'il étoit dans l'intention de livrer au débarquement, il auroit mieux préparé ſa défenſe, en avant de la Ville du Palais. Les redoutes qu'il y a fait conſtruire, ont été commencées trop tard : elles étoient trop petites : n'avoient point de défenſe par elles-mêmes : & n'en tiroient que de l'artillerie de la Citadelle. Elles ſe ſont ſenties de l'imperfection inſéparable de la précipitation dans l'exécution : du déſordre : de la terreur même, qui règnent dans tous les eſprits, après avoir éprouvé l'inſuffiſance des moyens,

ſur leſquels on avoit entièrement compté. Il eſt très-important, lorſqu'on a à ſe retrancher, que les troupes ne puiſſent douter que c'eſt volontairement qu'on le fait. Alors elles ſe perſuadent que c'eſt l'exécution d'un projet de défenſe mûrement réfléchi: que c'eſt un piège même tendu à l'ennemi. Elles s'enivrent de l'eſpérance de l'y voir tomber, & leur ardeur devient ſans égale à ſon approche; mais c'eſt un ſentiment abſolument contraire qui les domine, lorſqu'on ne les retranche qu'après une défaite. Il faut que des troupes ne ſoient jamais trompées dans leur attente, ſi l'on veut mériter leur confiance, & animer leur courage.

Cependant, malgré l'état d'imperfection des redoutes élevées avec précipitation à Belle-Iſle, ces redoutes étant placées ſous le feu du canon de la Citadelle, les ennemis n'ont pas oſé les attaquer l'épée à la main, avant de les avoir battu long-tems par nombre de canons & de mortiers. Ils ont ouvert la tranchée devant ces redoutes, pour ſoutenir leurs batteries, & ne les ont occupées que lorſque les troupes chargées de les défendre, les eurent abandonné. Cet exemple qui s'eſt

s'eſt paſſé ſous nos yeux en Bretagne, où nous étions employés avant de l'être à Oléron, n'avoit pas diminué, à beaucoup près, la confiance que nous avions pris depuis long-tems, dans la force de pluſieurs redoutes de l'eſpèce des nôtres, liées enſemble & protégées de tous côtés, par des feux impoſſibles à détruire à la fois.

Mais en faiſant mention du malheureux événement de Belle-Iſle, nous devons obſerver que le reproche de n'avoir pas fait conſtruire & perfectionner d'avance les redoutes qui devoient couvrir la Ville, n'eſt pas le ſeul qu'on ait à faire à ceux qui ont préparé cette défenſe; car le côté de la Citadelle, donnant ſur le Port, étoit reſté très-mauvais, tandis que les deux fronts du côté de terre avoient une triple enceinte qui devoit être d'une bonne défenſe, ſi les profils en étoient bien proportionnés. Le baſtion appellé du Gouverneur, placé ſur la hauteur, à l'entrée du Port, étoit totalement découvert. Il étoit fondé ſur un rocher très-acceſſible en venant du Port, ſans foſſé du tout, ni rien qui pût le couvrir. Celui de la Citadelle d'Oléron, quelque mauvais qu'il fût, avoit du moins ſon foſſé. Si l'on eût fait ici

ce que nous avons fait à Oléron, qu'on eût pratiqué quelques pièces, ſe flanquant bien depuis le Pont, le long du Port, ce côté fût devenu très-ſuſceptible d'une bonne défenſe, & le travail n'eût pas été conſidérable; ce ſont des occaſions malheureuſement trop fréquentes, que celles où des Commandans ne ſe trouvent point en état d'appercevoir les défauts de leur Place, & encore moins d'y apporter quelque remède. Les Ingénieurs s'y connoiſſent ſans doute, & ſont bien plus inſtruits qu'il ne ſeroit néceſſaire, pour être en état de diſpoſer une bonne défenſe; mais on ne ſçait par quelle fatalité il ſe trouve ſi rarement, dans l'enceinte des Places, cette égalité de feux ſi néceſſaire, & ſans laquelle les dépenſes faites, dans des parties de l'enceinte, deviennent en pure perte, puiſqu'elles ne contribuent en rien à la défenſe. Preſque toutes les Places du Royaume ſont dans le même cas. Il y reſte toujours des parties très-foibles; & lorſqu'il s'agit de ſoutenir un ſiège, ſi le Commandant n'a pas ſçu y remédier, du moins en partie, il ſe trouve dans l'impoſſibilité de prolonger ſa défenſe, quelque valeur qu'il ait. C'eſt ainſi que nous avons perdu

deux fois Louiſbourg, dans l'Iſle-Royale, en 1745 & en 1758. A la vérité, il n'eſt guère poſſible de conſtruire une plus mauvaiſe place. Nous en donnerons ici le Plan, Planche VII. Comment ſe peut-il que de pareils projets ſoient acceptés? Qu'eſt-ce que c'eſt que cet angle mort du baſtion Dauphin 4, le plus expoſé de tout? En faiſant à deſſein de mal faire, on ne pourroit mieux réuſſir. Cette Place qui a la valeur de ſept fronts, tant du côté de terre que du côté de la mer, a coûté pluſieurs millions. On l'a perdu en 1745 en très-peu de tems: on n'a pu douter de ſa foibleſſe, & l'on n'a rien fait pour la rendre meilleure, lorſqu'elle nous a été rendue. On voit ſur le Plan, qu'il ſe trouve, en avant du baſtion Dauphin, une hauteur qui n'en eſt qu'à deux cent toiſes, d'où l'on peut battre en brèche tout ce front. Comment ſe peut-il, encore une fois, que des Gouverneurs n'aient pas imaginé d'occuper cette hauteur, du moins par des ouvrages en terre, s'ils n'avoient pas les moyens de les faire en maçonnerie? Si ces ouvrages euſſent été faits, de la manière qu'ils pouvoient l'être, ils euſſent tenu l'ennemi plus de tems que la Ville elle-

Planche VII.

même. La connoiſſance que nous avions eue de tous les défauts de cette Place importante, nous engagea en 1757, à propoſer au Miniſtre de la Marine, alors en place, les moyens de la rendre meilleure; mais il ſe trouva abuſé au point, qu'il nous répondit qu'il avoit pris de telles meſures pour rendre cette Place capable d'une grande réſiſtance, que tout ce qu'il deſiroit, étoit que les Anglois ſe déterminaſſent à cette opération. Il nous parut qu'il faiſoit beaucoup de fond ſur les vaiſſeaux qu'il avoit deſtinés à reſter en ſtation dans ce Port. Je n'en penſai pas de même, à beaucoup près, mais je ne pus que gémir de l'ignorance où il étoit, ſur ce qu'il lui importoit le plus de ſçavoir, & l'année ſuivante mes malheureux preſſentimens ne furent que trop réaliſés. M. de Drucourt, Gouverneur, y capitula le 27 Juillet. Les Anglois y firent priſonniers de guerre cinq mille ſix cent hommes, tant de terre que de mer; ils y prirent ou brûlèrent ſix vaiſſeaux de ligne & quatre Frégates. Ils y trouvèrent deux cent vingt pièces de canon, dix-huit mortiers, avec une grande quantité de munitions de guerre & de bouche. Cette perte entraîna

celle du Canada, où les ſecours ne purent plus arriver, & l'aveugle ſécurité d'un ſeul homme, décida du ſort de toute l'Amérique Françoiſe. Nous ne citerons plus qu'un exemple ſemblable, car nous n'en aurions que trop à citer.

Le Commandant de Cherbourg, M. de Raymont, Maréchal-de-Camp, Officier parvenu par tous les grades & employé par ſes intrigues, n'y fut ni plus heureux, ni plus habile cette même année. Il y avoit ſous ſes ordres quatre bataillons de troupes réglées, trois bataillons de gardes-côtes, & un régiment de dragons. Il ne put s'oppoſer à la deſcente; mais n'ayant préparé aucune diſpoſition pour défendre la Ville, il crut devoir l'évacuer le lendemain; de façon que l'ennemi fut maître de Cherbourg, ſans avoir tiré un coup de fuſil. Il détruiſit, de fond en comble, la Ville & le Port, & y fit un dégât de pluſieurs millions. C'eſt ainſi que la plupart de nos Militaires, faute de connoiſſances, perdent les poſtes qui leur ſont confiés. Il eſt cependant, pour un Commandant, des reſſources infinies dans les travaux qu'il peut faire exécuter par une partie de ſa garniſon, s'il a quelque tems devant lui,

& qu'il ſçache l'employer; nous allons donner une idée de ces travaux, citant pour exemple, le projet que nous avions fait en 1761, pour la ville de Saint-Martin dans l'Iſle de Ré, où nous n'avons admis que des ouvrages qui peuvent s'exécuter ſeulement avec la pelle & la pioche.

L'enceinte de cette Place eſt compoſée de ſix baſtions à orillons, ainſi qu'on peut le voir, Planche VIII, *figures* 1 & 2; ce Plan eſt celui que le ſieur Belin, du Dépôt de la Marine, a fait graver.

La Citadelle eſt un petit quarré de cent quarante toiſes de côté, diſpoſé de façon que l'ennemi ne peut manquer d'y diriger ſon attaque, attendu qu'un de ſes baſtions ſe préſente totalement à découvert en dehors de l'enceinte, & qu'en s'en rendant maître, il le ſera de la Ville, voyez *figure* 1[ère]. Nous avons donc cherché d'abord à couvrir cette partie, de manière qu'elle devint la plus forte; pour cet effet, nous y avons placé en avant, un front compoſé d'un couvre-face général à trois ſaillants, avec ſon foſſé, tel qu'on le voit marqué, Planche VIII, *figure* 2, ſuivant les chiffres 1, 2, 3, 4, 5 & 6. En dedans de cette

première enceinte extérieure, eſt un couvre-face particulier 7, à la caponnière non caſematée 8, qui ſe trouve avoir double flanc, pour défendre le grand foſſé de même largeur que celui de la Place. Ces deux ouvrages, 7 & 8, ſont flanqués par ceux 9 & 10; & ce dernier 10, eſt couvert par la pièce 11; nous avons ſuppoſé qu'avec le tems, on pourra conſtruire une contre-garde 12, revêtue dans les proportions uſitées: pièce qu'il eſt bien étonnant qu'on n'ait pas encore faite pour couvrir un baſtion auſſi important.

Ces projets pour la Citadelle, viennent ſe lier avec ceux en avant du glacis, comme on le voit même Planche, & plus en grand, Planche IX. Planche IX.
On ne peut rien de plus facile à former, que tous ces parapets élevés derrière leurs foſſés. De ſimples Payſans ſuffiroient pour exécuter de pareils ouvrages. Ces ouvrages communiquent, ſur chaque capitale, à des flèches en avant, très-bien flanquées & ſoutenues de très-près; de manière que par ces conſtructions, qu'on pourroit appeller des véritables contre-approches, l'ennemi ſe trouveroit éloigné de plus de cent trente toiſes de angles ſaillants du chemin cou-

vert ; que l'on pouſſe de-là des galeries de mines en avant, quelle peine n'aura-t-il pas à franchir un eſpace auſſi long, avec de pareils obſtacles ? Ce ne ſont cependant que des ouvrages en terre, qui laiſſent la Place telle qu'elle eſt derrière, & qui augmentent infiniment ſa force, avec la plus médiocre dépenſe. Les profils ſur les lignes *AB*, *CD*, pour les ouvrages en avant de la Place, & ceux ſur les lignes *EF*, *GH*, *IK*, pour la Citadelle, rapportés ſur les mêmes lignes du Plan, donnent une entière intelligence de cette méthode, & nous penſons que dans cette ſituation cette Place ſeroit capable d'une très-belle défenſe.



CHAPITRE

CHAPITRE TROISIEME.

Nouvelles lignes de circonvallation & de contrevallation.

Nous avons parlé des redoutes; nous avons parlé des retranchemens de campagne; il nous reſte à traiter des lignes de circonvallation & de contrevallation, qui ne ſont que des retranchemens d'une plus grande étendue. Cependant il n'eſt point à la guerre d'opération plus importante & plus difficile, que celle d'établir & de défendre de pareilles lignes; elles ſont un écueil où l'art défenſif a toujours échoué. La cauſe en eſt dûe, & au tracé & à la diſpoſition. On ne peut réunir deux vices plus déciſifs.

Une ligne continue à redens ou à baſtions, ou partie à redens & partie à baſtions, eſt la compoſition univerſelle de cette ſorte de retranchement; de même que la diſpoſition univerſelle, pour les défendre, eſt d'étendre les bataillons le long de leur parapet, ſur trois ou quatre de hauteur. On

conserve cependant, quand on le peut, un corps de réserve, dans la vaine espérance que l'action de ce corps sera assez prompte & assez vigoureuse, pour chasser les attaquants des parties où ils auroient pu pénétrer. On a vu combien M. le Maréchal de Saxe désapprouvoit ces méthodes. Nous nous dispenserons donc d'entrer dans de plus grands détails, sur ce qu'on peut justement leur reprocher, & nous passerons à la manière dont nous pensons qu'on peut les rectifier.

Les principes établis au Chapitre précédent, nous indiquent ce que nous avons à faire, pour augmenter infailliblement leur résistance. Présenter des points plus forts, séparés par des rentrants, dans lesquels on ne peut pénétrer, sans un grand désavantage, sont les conditions que nous avons à remplir, pour nous conformer aux règles que nous nous sommes imposées nous-mêmes.

Des redoutes à flèches, placées à une certaine distance les unes des autres, soutenues comme elles sont susceptibles de l'être, nous paroissent avoir les plus grands avantages, pour la défense d'une grande étendue de terrein. L'on voit,

Planche x, de quelle manière ces redoutes ſont eſpacées autour d'une Place de guerre, aſſiégée par une armée de ſoixante-quatre bataillons, ſoixante-quatre eſcadrons de cavalerie, & ſeize eſcadrons de dragons. La circonférence de ces lignes, ſuppoſées dans un terrein régulier, ſéparé par une petite rivière, eſt de huit mille cinq à ſix cent toiſes, & ſeize redoutes à flèche, ſont deſtinées à défendre cette enceinte. On connoît, par ce que nous en avons déja dit dans le Chapitre précédent, de quelle réſiſtance ces ſortes de redoutes peuvent être capables par elles-mêmes; il ne nous reſte donc qu'à faire connoître le dégré de force qu'elles peuvent acquérir, par l'effet de la diſpoſition des troupes qui les défendent. Planche x.

Diſpoſition pour la défenſe des nouvelles lignes.

On ſuppoſe, dans ces lignes, une armée de ſoixante-quatre bataillons & de quatre-vingt eſcadrons, ainſi que nous l'avons dit, faiſant le ſiège d'une Place octogone. Cette armée, forte de quarante-quatre à quarante-cinq mille hommes,

Planche x. eft, comme on le voit, Planche x, retranchée au moyen de feize redoutes à flèche, liées par des lignes formant la circonvallation. Ces redoutes, placées à cinq cent trente toifes environ, de diftance entr'elles, protègent les lignes, & les lignes par leur feu protègent les redoutes.

On fçait que l'ennemi ne peut former le deffein d'entreprendre fur des lignes, fans venir préalablement camper à deux ou trois lieues de diftance d'elles, un ou deux jours avant fon attaque. Alors il a décidé, par fa pofition, qu'elle eft la demi-circonférence qu'il a choifie pour la faire. L'on ne laiffera donc que fix bataillons & douze efcadrons, dont huit de dragons, pour la défenfe du côté oppofé à l'attaque; les fix bataillons détacheront chacun fix piquets de quarante hommes, ou deux cent quarante hommes pour border les lignes entre les redoutes.

On deftinera pour la garde de la tranchée & le parc d'artillerie, fix bataillons & huit efcadrons.

Les huit redoutes de la demi-circonférence menacée, feront défendues par feize bataillons, deux pour chacune, dont les drapeaux feront

dans les redoutes, mais qui détacheront également que les précédents, chacun six piquets, faisant douze piquets, pour border, de chaque côté seulement, les parties des lignes aboutissantes aux redoutes marquées *a*. L'autre partie ne les regarde pas. Cette disposition faite, il restera trente-six bataillons & soixante escadrons.

De ces trente-six bataillons, on formera neuf brigades de quatre bataillons chacune, & l'on supposera que l'ennemi ayant formé trois colonnes, les dirige sur trois points, dans le dessein d'attaquer, à la fois, trois redoutes, ainsi qu'il est exprimé, Planche x. Alors on soutiendra chacune de ces redoutes par trois brigades ou douze bataillons. Les trois brigades seront placées par demi-bataillon, en colonne, derrière chaque redoute, sur le prolongement de leurs faces latérales, comme il se voit sur le Plan, & huit escadrons seront placés faisant face aux lignes, & remplissant chaque intervalle, entre les colonnes d'infanterie.

Les douze bataillons en colonne, soutenant les redoutes, détacheront chacun une compagnie de grenadiers & deux piquets, qui feront mille

quatre cent quarante hommes destinés à aller border la partie du milieu des lignes, entre les redoutes marquées *c*, garnissant depuis les flancs *b*, en retour, jusqu'à l'angle flanqué du milieu de la ligne brisée *c*, de manière qu'ils appuieront de droite & de gauche aux six piquets détachés de chaque côté des redoutes, le long des parties de la ligne marquée *a*. De cette façon, il se trouvera en total, pour garnir ces lignes, d'une redoute à l'autre, mille neuf cent vingt hommes ; ce qui fera plus de quatre hommes par toises, bordant la ligne, puisqu'elles n'ont que cinq cent & quelques toises de longueur, & qu'il faut y laisser la place de l'artillerie de parc & celle de régiment. La première sera placée à droite & à gauche de chaque redoute, le long des lignes *a*, sous la protection de leur feu, & la seconde, partie dans les redoutes, partie le long de la ligne *c*, & partie garnissant le retour des lignes, ou les flancs marqués *b*.

Cet exposé succint suffit pour juger de tout le désavantage que l'ennemi auroit contre de semblables lignes, puisqu'il est visible qu'il ne

peut éluder l'attaque des redoutes. S'il tentoit de diriger ſes colonnes dans le milieu de l'intervalle qui les ſépare, il s'expoſeroit à faire écraſer ſon infanterie, ſans pouvoir en retirer aucun fruit, puiſqu'après avoir percé la ligne, il ſe trouveroit dans un rentrant, où il lui ſeroit impoſſible de ſe maintenir; le feu des redoutes, le feu des brigades en colonne, joint à l'attaque en-face de la cavalerie, détruiroit en peu d'inſtans, tout ce qui auroit pu échapper au feu des fuſiliers détachés le long des lignes, & à l'artillerie dont elles ſont bordées. On ſent bien d'ailleurs, que des lignes de cette eſpèce, ne peuvent être véritablement forcées, qu'après la priſe des redoutes. Les lignes qui les lient ne ſont ici que des acceſſoires, qui ajoutent à leurs avantages ſans y être intrinſéquement néceſſaires.

Mais d'un autre côté, quelle difficulté d'emporter, de vive force, des redoutes de cette eſpèce, ſoutenues par une armée? Nous avons ſuppoſé ici trois redoutes attaquées avec toutes les forces de l'armée attaquante; en ſe dirigeant ſur un plus grand nombre, elle ne le pourroit, ſans affoiblir chacune de ſes colonnes, & la

défenſe ſe diviſeroit en proportion ; quelque parti que cette armée prenne, ce ſeront toujours des redoutes à emporter l'épée à la main, ſoutenues avec beaucoup plus de monde qu'il n'en faut pour rendre une attaque de cette eſpèce impoſſible à exécuter. Rien de plus rare dans l'hiſtoire, que des redoutes ordinaires placées ſur le front d'une armée, emportées de vive force ; que feroit-ce donc de celles-ci ? Qu'on ſe rappelle la bataille de Pultava : y avoit-il de Prince plus déterminé & de troupes plus valeureuſes que Charles XII, & ſon armée de Suédois ? Des Ruſſes encore barbares : des eſclaves ſans diſcipline, ſans nerf, étoient les défenſeurs de redoutes faites à la hâte à la tête de leur camp ; cette armée de héros, ſemblable à un torrent, eſt cependant venue échouer contre une auſſi foible digue, tandis qu'à Narva, quatre-vingt mille Ruſſes n'ont pu défendre des lignes continues contre quinze à dix-huit mille Suédois.

L'événement de la levée du ſiège de Turin, en 1706, eſt un des plus mémorables qu'on puiſſe citer. Les circonſtances nous en ſont bien connues ; on n'a à raiſonner que ſur des faits certains. On ne peut

peut donc choiſir un exemple plus propre à démontrer la néceſſité d'employer de puiſſants moyens défenſifs, dans des opérations de cette importance. Le ſiège de la Ville fournit d'ailleurs des obſervations eſſentielles, qui ont un très-grand rapport au but principal que nous avons eu dans cet ouvrage; mais des détails hiſtoriques, ſur le règne du grand Prince, deſtiné à éprouver de pareils revers de fortune, ſont indiſpenſables. Comment les rapporter à leurs juſtes cauſes, ſi les agents qui les ont occaſionné, ne ſont pas connus? Tous les événemens, dans l'art de gouverner, tiennent les uns aux autres; ils ont un rapport ſi grand entr'eux, qu'il faut en conſidérer pluſieurs, pour en connoître un ſeul. Les malheurs des dernières années du règne de Louis XIV, ont une origine qui remonte juſqu'aux premières années de ſon adminiſtration, puiſqu'ils ſont viſiblement l'effet de ſa manière de penſer, de ſentir & de juger les choſes & les perſonnes. En parcourant ce grand règne, peut-être ferons-nous quelques remarques qui n'ont point été faites; & ſi elles renferment quelques vérités utiles, peut-être encore en réſultera-t-il quelque

bien dans la ſuite des tems. Malgré tous ces doutes, que de bonne foi nous admettons plus que perſonne, nous ne croyons pas pouvoir nous diſpenſer de ce travail.

ABRÉGÉ HISTORIQUE DU RÈGNE DE LOUIS XIV,

Depuis l'année 1661, juſqu'au ſiège de Turin en 1706.

La guerre que la France fut forcée d'entreprendre au commencement de ce ſiècle, fut une des plus juſtes, mais une des plus malheureuſes que cette Monarchie ait eu à ſoutenir. La mort de Charles II, Roi d'Eſpagne, arrivée le premier Novembre 1700, & le teſtament par lequel il déclare héritier de tout l'Empire Eſpagnol, Philippe de France, Duc d'Anjou, ſecond fils de M. le Dauphin, donnèrent lieu à l'embraſement de toute l'Europe. En vain les droits du ſang, les diſpoſitions teſtamentaires de Charles II, & le vœu de tous les Peuples d'Eſpagne, parloient-ils en faveur de ce petit-fils de Louis XIV [1]. L'ambition de quelques Puiſſances, mais ſur-tout

[1] Philippe de France fut proclamé Roi à Madrid, le 24 Novembre, avec le conſentement de tous les Ordres de l'État.

les reſſentimens aſſez juſtes de toutes, formèrent cette union générale, contre un Roi que l'intérêt commun ſembloit ne pouvoir trop abaiſſer.

Tout avoit été d'oſtentation dans ſon règne. Ce n'étoit qu'avec hauteur & du ton le plus impérieux qu'il avoit réclamé, même les droits les plus juſtes ; ce n'étoit qu'avec une condeſcendance inexcuſable qu'il avoit autoriſé ſes Miniſtres à en extendre d'autres, par de-là toutes les bornes de l'équité. Les Arrêts de réunion des Chambres de Metz & de Briſach, après la paix de Nimègue, une des plus avantageuſes que la France ait faites, annoncèrent une ambition que rien ne ſembloit devoir aſſouvir. Les menaces & les coups marchoient du même front que l'énoncé de ſes prétentions ; & quoique ce Prince paroiſſe avoir eu plutôt pour but, d'étonner l'Europe que de la ſoumettre, les Puiſſances qui échappèrent à ſa domination, dûrent l'attribuer à ſon impuiſſance & non à ſa modération. En vain l'avoit-on vu faire, à la paix d'Aix-la-Chapelle, de Nimègue, de Ryſwick, nombre de ſacrifices, dans la vue de diſſiper des craintes qu'il avoit fait naître : il ne fit qu'appaiſer, pour un tems, des ennemis

qu'il ne rassura pas. Au lieu de ce sentiment d'admiration qu'il chercha continuellement à exciter, il n'obtint que celui de la haine. On ne pardonne point à qui se montre plus grand que nous; & toutes les fois qu'il eut quelque droit à réclamer, il se trouva autant d'ennemis que de Souverains en Europe. Le récit succint des guerres qui précédèrent celle dont nous avons à nous occuper, nous mettra en état de juger, d'une part, si des préventions si défavorables contre ce Prince, étoient fondées, & de l'autre, si ces grandes ligues ne furent pas excitées principalement, par la probabilité de leurs succès.

Un Souverain d'un aussi grand Royaume, qui avoit constamment voulu primer sur tous les autres Souverains, devoit être connu, non par son éclat extérieur, mais par sa valeur intrinsèque. On ne peut douter que des yeux si intéressés à bien voir, n'eussent analysé avec le même soin, & ses passions & ses différens dégrés de capacité; on avoit calculé ses moyens personnels; on avoit apprécié tous les Agens qu'il avoit mis à portée de le seconder; Ministres, Généraux, Femme, Maîtresse, Enfans, petits-Enfans : tout ce qui

l'environnoit enfin avoit été pesé dans une balance exacte, qui avoit démontré l'impossibilité presqu'assurée de la voir pencher de son côté, & peut-être parviendrons-nous, en suivant la même méthode, à en juger comme eux.

La mort du Cardinal Mazarin, arrivée le 9 Mars 1661, est l'époque à laquelle on doit se fixer, pour considérer les événemens de ce règne. Tout ce qui l'a précédé est étranger à la personne du Roi, & ne peut prouver que la dépendance totale, où il étoit de son premier Ministre; mais une telle dépendance, visiblement l'effet d'une soumission volontaire, offre une première induction de son caractère qui laisse peu d'incertitude sur le jugement qu'on en doit porter. Lorsqu'un Roi, qui peut d'un seul mot se rendre indépendant, plie sous un pareil despotisme jusqu'à vingt-deux ans & demi, il est apparent qu'il n'est pas né avec une répugnance naturelle pour se soumettre à l'opinion d'autrui. Les Historiens de ce règne ont attribué cette grande déférence, à une méfiance louable de sa capacité dans le Gouvernement; mais quelque mérite qu'on soit disposé à accorder à cette retenue, elle semble toujours

indiquer plus de prudence que de talens. Le Grand Condé, âgé de moins de vingt-deux ans, a-t-il cru devoir déférer aux avis du Maréchal de Lhôpital, lorſqu'il décida, contre le ſentiment de ce Maréchal, la bataille de Rocroy, & qu'il prononça du ton le plus ferme dans le Conſeil de guerre, *qu'il ſe chargeoit de l'événement*? Son talent naturel l'emporta alors au-delà de lui-même : il ſe ſentit capable de ſurmonter les plus grands obſtacles : il ne fut point incertain, & la victoire fut le fruit de ſon génie.

Le caractère de Charles XII, Roi de Suède, ſe manifeſta encore d'une manière plus marquée, & dans un âge encore moins avancé. Charles XI, mort le 15 Avril 1697, laiſſa ſon fils, âgé de quinze ans, ſous la tutelle de ſa mère, Eléonore de Holſtein, qu'il déclara Régente du Royaume, conjointement avec cinq Sénateurs qui devoient former le Conſeil de Régence. Cependant dès le mois de Novembre de la même année, ce jeune Prince, impatient de règner, fit déclarer ſa majorité, & força la Régente à la vie privée, à laquelle elle fut condamnée juſqu'à la fin de ſes jours.

Mais bientôt trois puissans Princes, méprisant sa jeunesse, se liguèrent contre lui: Frédéric-Auguste, Roi de Pologne, Pierre-Alexiowitz Czar, & Frédéric IV, Roi de Danemarck. Les nouvelles de cette ligue consternèrent la Suède; plusieurs Membres du Conseil du Roi, opinèrent pour tenter, par la voie des Négociations, de dissiper un orage aussi menaçant. Mais Charles s'éleva contre cet avis timide, & déclara qu'il étoit résolu d'attaquer le premier qui se déclareroit contre lui. Il ordonna lui-même tout ce qui devoit être fait, & fit mettre au plutôt son armée en état d'agir offensivement, dès que les circonstances l'exigeroient. Il partit enfin de Stockolm, le 8 Mai de l'année 1700; il s'embarqua à Carlscroona. Sa flotte étoit composée de quarante-trois vaisseaux. Il monta le Roi-Charles de plus de cent canons. Le Comte Piper, Ministre de son choix, & élevé à la dignité de Comte par lui, le Général Renschild, & le Comte de Guiscar, Ambassadeur de France, s'embarquèrent sur son vaisseau. A l'approche du Roi de Suède, la flotte Danoise se retira dans le port de Coppenhague. Sur cette manœuvre, le Roi de Suède décida lui seul, la

defcente en Danemarck. Il monta dans la première chaloupe, à la tête des grenadiers, & animé par l'impatience où il étoit d'aborder, il fe jetta de fa chaloupe dans la mer, l'épée à la main. Ce grand exemple fut fuivi par toutes fes troupes qui firent des prodiges de valeur, & lui valurent une victoire complette. Auffi-tôt des Députés du Roi de Danemarck, vinrent le fupplier de ne point bombarder la Ville, & lui offrir telle fatisfaction qu'il defireroit. Il fe contenta d'exiger qu'on rendît juftice au Duc de Holftein, fon beau-frère, pour le foutien duquel il avoit pris les armes. Il ne voulut rien pour lui-même, & le traité fut figné à Travendhal le 5 d'Août de la même année, moins de quatre mois après fon départ de Stockolm.

On fçait qu'il marcha de-là contre le Czar Pierre : qu'il parut en Livonie le premier Octobre de la même année, & que le 30 Novembre à la tête de vingt mille hommes, il força les lignes, où quatre-vingt mille Mofcovites, faifant le fiège de Narva, étoient retranchés. On fçait de même avec quelle intelligence & quelle réfolution, il conduifit cette grande guerre, qui feroit époque dans

dans les annales de tous les ſiécles, s'il l'eût pu diriger avec autant de prudence qu'il y montra de valeur. Car ſi nous avons cité cet exemple, ce n'eſt pas pour approuver un Souverain qui chercheroit à l'imiter, mais pour établir ce qui doit caractériſer les Princes décidés par eux-mêmes, & les diſtinguer de ceux que la nature a diſpoſés à préférer des opinions étrangères à leurs propres ſentimens; nous croyons pouvoir nous fonder ſur le ſeul fait de la ſoumiſſion de Louis XIV, juſqu'à l'âge de vingt-deux ans, aux volontés du Cardinal Mazarin, pour en inférer qu'il n'étoit pas né avec un génie adminiſtrateur aſſez étendu, ni une volonté, priſe en lui-même, ſuffiſante pour ne pas être gouverné.

Que veulent donc dire les Hiſtoriens de ce Prince, en répétant les uns après les autres, ſans en excepter M. de Voltaire, que depuis la mort du Cardinal Mazarin, il avoit gouverné par lui-même? Pour s'exprimer ainſi, ont-ils eu la certitude qu'il décidoit ſes Miniſtres, & non que ſes Miniſtres le décidoient. Ce n'eſt point l'exiſtence d'un premier Miniſtre qui peut prouver qu'un Roi ne gouverne pas par lui-même. Si le pre-

mier Miniſtre n'exécute que les ordres qu'il reçoit: s'il ſe concerte, ſur-tout, avec ſon Maître : s'il prend ſon attache, ſur-tout, c'eſt indubitablement le Prince qui gouverne, & qui gouverne d'une manière d'autant plus ſage, qu'il ne ſuit pas ſon ſeul avis: de même qu'un Prince, ſans premier Miniſtre, ne peut pas être cenſé gouverner, ſi chacun dans ſon département, eſt le maître des décisions; car alors ce ſont pluſieurs Miniſtres qui gouvernent. Louis XIV n'a point déclaré de premier Miniſtre, à la mort du Cardinal Mazarin, mais il a laiſſé dans leurs charges, tous ceux que ce Cardinal y avoit placés. Ils ont viſiblement décidé tout ſuivant leur paſſion & leur plus grand intérêt: ils ont eu enfin toute ſa confiance, & nommément Michel le Tellier devenu par la ſuite Chancelier, Jean-Baptiſte Colbert, Henri-Auguſte de Loménie, Hugues de Lionne, &c. La fortune de Michel le Tellier étoit l'ouvrage du Cardinal. De Conſeiller au Grand-Conſeil, & de Procureur du Roi au Châtelet, il étoit devenu Maître des Requêtes en 1638, enſuite Intendant de l'armée d'Italie, où il fut connu de ce premier Miniſtre, qui lui donna depuis ce tems

toute sa confiance, & lui fit avoir, d'abord par commission, le 13 Avril 1643, la place de Secrétaire d'État au Département de la Guerre, dont étoit pourvu M. Desnoyers. Sa faveur ne fit qu'augmenter de plus en plus, sous le nouveau règne; & elle fut au point d'obtenir en 1654, pour son fils, le Marquis de Louvois, la survivance de sa charge de Secrétaire d'État au Département de la Guerre, quoiqu'il n'eût pas encore quatorze ans. Enfin il obtint à la mort de M. d'Aligre, le 29 Octobre 1677, la place de Chancelier qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 30 Octobre 1685.

M. Colbert qui parvint à la plus grande faveur auprès de Louis XIV, avoit été donné par le Tellier (1), au Cardinal Mazarin, qui l'avoit d'abord attaché à son service, & l'avoit enfin initié dans ses affaires les plus secrètes. Il le choisit pour être un de ses Exécuteurs testamentaires, avec MM. de Lamoignon, Premier Président, Fouquet, Procureur-Général & Surintendant des Finances, le Tellier, Secrétaire d'État, & Ondedei, Evêque de Fréjus; ce Cardinal, au moment de sa mort, le recommanda au Roi,

(1) Voyez les Mémoires de Madame de Motteville, tome V, pag. 113, édition de 1723.

comme un homme d'une fidélité à toute épreuve; & d'une grande capacité dans les affaires. Cette recommandation devint une loi pour ce Prince. Il s'abandonna entièrement à ſes conſeils. Colbert, ennemi de Fouquet, dont il méditoit depuis long-tems la perte, profita des impreſſions défavorables que le Cardinal, avant ſa mort, avoit données au Roi, ſur le compte du Surintendant, pour porter Sa Majeſté aux dernières extrémités contre lui. Le Public a reconnu, par les pièces de ce fameux procès, qui ont été imprimées dans le tems, toute la paſſion & l'irrégularité qui ont eu lieu dans les pourſuites judiciaires, faites par une commiſſion compoſée de tous les ennemis de ce Surintendant. Cependant l'Arrêt qui intervint ſe borna à un banniſſement perpétuel; ce qui fit regarder cet Arrêt, par les impartiaux, comme une juſtification complette.

M. de Colbert paroît, dans toute cette affaire, avoir eu autant d'animoſité perſonnelle contre le Surintendant, que d'empire ſur l'eſprit du Roi. On craint même de faire tort à la mémoire de ce Prince en en doutant, lorſqu'on le voit prononcer une priſon perpétuelle contre un mal-

heureux, ſeulement condamné à un ſimple banniſſement. Nos Rois en France, ne ſe ſont jamais permis de ſe ſervir de leur pouvoir ſuprême, que pour faire grace, & non pour aggraver un Arrêt rendu par les Juges qu'ils ont commis. Le Surintendant Fouquet avoit, ſans nul doute, abuſé de ſa place, il avoit ſatisfait ſes goûts par des prodigalités de toute eſpèce; mais le Cardinal Mazarin en avoit abuſé bien autrement que lui, & cependant il meurt tout puiſſant, avec les marques les plus évidentes de l'affection de ſon Maître. Ce Cardinal lui légua tous ſes biens, par forme de reſtitution: Louis les rendit à ſes héritiers. L'objet de la condamnation de Fouquet, étoit donc bien plutôt une vengeance perſonnelle, à laquelle le Roi ſe prêta, que le rétabliſſement de l'ordre dans les Finances.

Nous avons cru néceſſaire d'entrer dans quelques détails, ſur la part que les Miniſtres le Tellier & Colbert, avoient eue antérieurement dans l'adminiſtration du Cardinal Mazarin, attendu la très-grande influence qu'ils ont eue depuis dans cette même adminiſtration, cenſée dirigée par le Roi lui-même, afin qu'on puiſſe appercevoir plus

diſtinctement, les grands rapports de l'une avec l'autre. Conſidérons de plus que MM. de Loménie & de Lionne, également du choix du Cardinal, furent conſervés & employés préférablement à tous autres. L'eſprit de ce premier Miniſtre exerça donc le même empire après qu'avant ſa mort. Cependant quatre médailles frappées dans le tems, pour flatter un jeune Monarque, à qui tout le monde s'empreſſoit de prodiguer des éloges qu'il méritoit à bien des égards, atteſtèrent un nouveau règne.

La première de ces médailles avoit pour légende, *Ordo & felicitas;* & pour exergue, *Reg: imperii curas capeſcente.*

La légende de la ſeconde étoit, *Facilis ad Principem aditus.*

Dans la troiſième, la légende étoit, *Gallia felix;* & l'exergue, *Aſſidua Regis in conſiliis præſentia.*

La quatrième enfin avoit pour légende, *Comes conſiliorum.*

Ces médailles n'offroient de véritable que l'intention du Roi. Il avoit en effet le plus grand deſir de remplir tous ſes devoirs; il les regardoit

comme ſacrés. Jamais Prince n'eût plus d'amour pour le bien, ni l'ame plus élevée, ni plus de ſenſibilité dans le cœur. Il avoit même beaucoup d'eſprit & de la juſteſſe dans ce qui ne demandoit pas un long examen; mais il fut toujours conduit, quoique né avec la plus grande averſion pour l'être. L'habitude prenoit chez lui un empire abſolu. Un Miniſtre dont il étoit mécontent : une Maîtreſſe qui ceſſoit de lui plaire, conſervoient encore le même aſcendant; révolté contr'eux, dans le fait, il ne ſçavoit exiſter que ſous l'empire de leur volonté. Le défaut le plus eſſentiel de ce Prince, fut de ne ſe point connoître en hommes. Les plus grands Miniſtres, les plus grands Généraux qu'il eut, les Colbert, les Louvois, les Condé, les Turenne, les Luxembourg ne furent point de ſon choix. Le premier lui fut donné, ainſi que nous l'avons dit, par le Cardinal Mazarin; le ſecond fut accepté, quoiqu'encore enfant, par le crédit qu'avoit pris ſon pere; perſonne ne pouvant prévoir alors les grands talens, ni les grands défauts que ce Miniſtre fit connoître depuis; & quant à ſes illuſtres Généraux, leur naiſſance ſeule les porta à ces places éminentes

qu'ils sçurent si bien remplir; mais ils y eurent des désagrémens, & éprouvèrent des disgraces, dont leur mérite eût dû les garantir sous un règne, où des talens aussi supérieurs, eussent été mieux sentis; tandis qu'on voit d'un autre côté, dans ceux qui les ont remplacés, par la nomination personnelle du Roi, les choix les plus communs: des choix enfin qui ont mis sur la fin de son règne, l'État à deux doigts de sa perte.

Le premier soin de Louis XIV, après la mort du Cardinal Mazarin, fut d'exclure de son Conseil, les personnes qu'il jugea pouvoir être les plus soupçonnées de le gouverner; & de ce moment la Reine sa mère, & le Maréchal de Villeroy son Gouverneur, n'y furent plus admis. Ce Prince fut toujours préoccupé de la crainte qu'on ne pensât que quelqu'un pût partager sa puissance. Il n'est point de foible plus grand dans un Roi de France. Qui est-ce qui peut douter qu'elle ne soit entière dans ses mains, toutes les fois qu'il se décide à l'exercer par lui-même? Mais il faut nécessairement qu'il la communique; ses Parlemens ne jugent qu'en observant les loix émanées de la Puissance Royale. S'ils partagent son

ſon autorité, ce n'eſt que lorſqu'ils croient ne pas devoir s'aſſujettir à ces mêmes loix dans leurs Jugemens. Ses Miniſtres ſont ſon organe ; ils ſont cenſé ne faire que ce qu'il trouve bon qu'ils faſſent. Le partage de ſa Puiſſance ne peut ſubſiſter, tant qu'il ne ſouffre pas qu'ils agiſſent contre ſa volonté : car un Roi n'eſt gouverné que par foibleſſe, ou par l'aſcendant de ceux qui ont l'art de le faire vouloir ; & Louis XIV étoit acceſſible de plus d'un côté à cet égard. Ce Prince aimoit la gloire, ſans s'en être formé une idée bien juſte. Il ſuffiſoit de lui en montrer l'apparence pour le ſéduire. Tout ce qui étoit outré lui paroiſſoit grand, tout ce qui étoit menaçant lui paroiſſoit digne ; l'élévation de ſon ame ſubjuguoit ſa raiſon. Il vouloit être obéi, à quelque prix que ce fût, & aux dépens de qui que ce fût. Son caractère le plus diſtinctement marqué, étoit de s'offenſer de la moindre réſiſtance, & de ne jamais la pardonner ; le Duc & la Ducheſſe de Navailles, les plus honnêtes gens de ſa Cour, furent diſgraciés pour ne s'être pas prêté à de nouvelles amours, d'autant plus condamnables qu'il vivoit alors publiquement avec Mademoiſelle de la

Valière. Dans aucun tems de ſon règne, il ne reçut en ſa bienveillance, que ceux qui flattèrent ſes paſſions; on ne peut même en excepter ſon Confeſſeur. C'eſt en employant de ſemblables moyens, que ſes Maîtreſſes, Colbert, Louvois & le Pere la Chaiſe, obtinrent tout de lui, & furent, ſans qu'il en eût le moindre ſoupçon, véritablement Rois de France. Un ſeul Miniſtre, à la tête de tout, n'eût eu au contraire qu'un ſeul intérêt, la grandeur de ſon Maître d'où dépend la ſienne. Sous l'autorité de ſon Roi, il eût fait diſparoître le choc de toute autre autorité, eût maintenu l'harmonie de toutes les cordes de l'adminiſtration ; & ce Prince eût pu vivre ainſi dans la paix de ſon eſprit, dans la jouiſſance de ſa gloire, & dans celle du bonheur de ſes Peuples.

L'année de la mort du Cardinal & la ſuivante, fournirent une occaſion de donner à l'Europe une première idée de la hauteur, avec laquelle il étoit capable d'exiger ce qu'il penſoit lui être dû. Les inſultes faites à Londres au Comte d'Eſtrades, ſon Ambaſſadeur, par le Baron de Batteville, Ambaſſadeur d'Eſpagne, & celles

faites à Rome au Duc de Créqui, revêtu du même caractère, par les ſoldats Corſes, ne purent être pardonnées qu'au prix des excuſes les plus humiliantes, de la part du Souverain Pontife & du Roi d'Eſpagne. Louis XIV en dicta les conditions, & profitant de l'impuiſſance totale, où ces deux Souverains ſe trouvèrent alors de réſiſter à ſes volontés, il exigea une obéiſſance rigoureuſe aux loix qu'il leur avoit impoſées.

Mais bientôt des intérêts plus réels l'occupèrent. Au milieu de toutes ſes galanteries & de ſes magnificences, il avoit montré la plus grande aſſiduité à ſes Conſeils, & donné chaque jour un tems conſidérable à chacun de ſes Miniſtres. Le Tellier pour la Guerre, Lionne pour les Affaires étrangères, & Colbert pour les Finances, la Marine & les Bâtimens, ſe diſputoient à qui lui inſpireroit plus de goût pour la partie dont il étoit chargé. Colbert avoit tout l'avantage; l'argent eſt le mobile de tout : auſſi l'emporta-t-il bientôt ſur tous les autres. Cependant en flattant les vues ambitieuſes du jeune Roi, Lionne n'eut pas de peine à lui faire ſentir la néceſſité des négociations. Il en réſulta le renouvellement de

la ligue du Rhin, où plusieurs Princes d'Allemagne entrèrent: le renouvellement de l'alliance avec les Suisses : un traité de commerce avec le Danemarck: un autre traité semblable avec la Suède: un traité plus important avec l'Angleterre, pour la vente de Dunkerque à la France, moyennant cinq millions de livres: enfin un traité défensif avec la Hollande, qui devoit durer vingt-cinq ans. On ne pouvoit qu'applaudir à des dispositions si sages. L'ame du Cardinal Mazarin vivoit encore, & présidoit dans les Conseils du Roi. Une liaison intime avec la Hollande devoit être à jamais la base de la politique françoise. Cette République avoit dû son existence à la France; elle n'étoit point constituée de manière à devenir jamais conquérante; avec les projets d'agrandissement qui préoccupoient les Ministres de Louis XIV, & ce Prince lui-même, ils devoient y faire participer la Hollande, pour en assurer l'exécution. Si cette nouvelle Puissance eût été réellement persuadée que sa plus grande prospérité étoit dans l'intention du Roi, elle se feroit attachée à ce Monarque par des liens indissolubles, & la France n'eût point éprouvé tous les malheurs dont elle a été

accablée. La Maiſon d'Autriche étoit alors la ſeule à craindre, tant par ſa puiſſance réelle, que par la grande prépondérance qu'elle s'étoit acquiſe en Allemagne, en Italie & dans toutes les Cours de l'Europe. Elle avoit eu l'art de couvrir ſa très-grande ambition, ſous l'apparence d'un équilibre auquel elle avoit l'air d'être attachée. C'étoit donc à ſe garantir des coups que cette puiſſante Maiſon cherchoit à porter, qu'il falloit conſtamment travailler. Les deux grands Miniſtres qui venoient ſucceſſivement de gouverner la France, Richelieu & Mazarin, avoient tracé la route qu'il y avoit à ſuivre. Ce dernier venoit d'acquérir au Roi, par un traité ſolemnel, l'Alſace, le Zuntgaw, la préfecture des dix Villes Impériales avec leurs dépendances, la Ville de Briſach & les Villages qui en dépendent: tous droits de ſouveraineté ſur Pignerol, tous droits quelconques de l'Empereur & de l'Empire ſur les Villes & Évêchés de Metz, Toul, Verdun & Moyenvic: enfin la Province de Rouſſillon. Les deux Branches Autrichiennes étoient encore pleines du reſſentiment qu'elles en conſervoient. La Branche Eſpagnole venoit d'être forcée de s'humilier

devant un jeune Roi, à peine ſorti de l'enfance. Dans cette ſituation, les Princes d'Allemagne devoient être ſoigneuſement ménagés: on devoit s'attacher le Duc de Savoie, par des ſubſides & des eſpérances d'agrandiſſement: ſoutenir conſtamment le Portugal, & ne jamais ſe ſéparer d'intérêt avec la Hollande. Il eût ſuffi alors de ſe maintenir politiquement avec l'Angleterre, qui ne pouvoit rien ſans le Portugal & la Hollande.

Cette politique qui avoit ſemblé être celle du Conſeil du Roi, depuis la mort du Cardinal, ne fut pas ſuivie avec la conſtance & la fidélité qui pouvoient ſeules aſſurer ſes ſuccès. La Hollande ſe trouvoit alors gouvernée par le grand Penſionnaire de Wit, chef du parti Républicain, appellé le parti François, oppoſé à celui du Prince d'Orange, Monarchique & entièrement Autrichien. Le Penſionnaire n'avoit pas de plus grand intérêt que de procurer, par ſon union avec la France, des avantages à ſa République; & la mort prochaine du Roi d'Eſpagne, alloit en fournir l'occaſion. Cette mort donnoit ouverture aux droits, ſur les Pays-Bas, de Marie-Thérèſe, Reine de France, fille du premier lit,

à l'exclusion de ceux de Charles II, fils du second lit, suivant les Coutumes du Brabant & de la Flandre.

Les Pays-Bas catholiques négocioient d'un autre côté, pour former une République indépendante de l'Espagne, sous la protection de la France & de la République de Hollande ; & cette dernière adoptant ce système, avoit fait proposer au Roi, par le canal de son grand Pensionnaire, de consentir à un partage de ces mêmes Provinces, dont une partie seroit cédée à la France : quelques Villes avec leur territoire à la Hollande, pour assurer ses frontières, & le reste seroit reconnu République Souveraine ; à quoi ce Prince avoit répondu : « Que sa sincère affection pour les États
» (de Hollande) & le desir de rendre durable à
» jamais leur amitié & liaison, sans qu'aucune
» jalousie de voisinage, ou de trop grande
» puissance la puisse altérer, le portoit à con-
» descendre à ne point user de la plénitude de
» ses droits sur lesdits pays ; mais par un effet
» de modération, elle se contenteroit que les
» Peuples, qui naturellement lui devoient être
» soumis, devinssent libres, à la réserve seule-

» ment de quelques Places desdites Provinces » qui se trouvent à sa bienséance, pour mieux » couvrir ses Frontières : à la réserve aussi de » quelques autres qu'elle consent, nonobstant » ses droits, de laisser en propre auxdits États (de » Hollande) pour leur plus grande sûreté », &c.

Mais ce consentement étoit une ruse politique qui se qualifieroit de fausseté entre des contractants d'un rang moins élevé. La France vouloit exercer ses droits dans toute leur plénitude : elle étoit instruite des dispositions très-prochaines de l'Angleterre à déclarer la guerre à la Hollande, relativement à des intérêts de commerce & à l'honneur du pavillon. Elle ne craignoit point qu'à la veille d'une guerre aussi dangereuse, elle donnât quelqu'atteinte à son union avec la France, dont elle attendoit de puissants secours. En effet, la négociation relative au traité du partage, se rompit de la part du Roi, sans occasionner aucun refroidissement apparent, mais non sans avoir fait naître, dans tous les esprits en Hollande, les craintes les plus vives de l'étendue des vues ambitieuses du Roi : les principaux Membres de la République n'en doutèrent

tèrent même plus, & les États pensèrent dès-lors à s'oppoſer aux deſſeins de la France, que ſes variations leur avoient découverts avec certitude; de ſorte qu'on regarda, depuis ce moment, comme un principe de conduite, dont on ne devoit jamais s'écarter, de s'oppoſer, à quelque prix que ce fût, à ſon aggrandiſſement; mais la guerre qui ſurvint avec l'Angleterre ſuſpendit ces ſentimens. Le Penſionnaire de Wit, requit au contraire, au nom des États, la protection du Roi, avec les ſecours qu'ils avoient lieu d'eſpérer de ſon amitié, & des traités d'union entre les deux Puiſſances.

Alors l'embarras du Conſeil du Roi fut grand. Les liaiſons avec le Roi d'Angleterre Charles II étoient intimes; la ſœur de ce Roi, Madame, belle-ſœur de Louis XIV, cimentoit de tout ſon pouvoir, l'union des deux Monarques. Ils avoient l'un & l'autre ſecourus de concert, le Portugal contre l'Eſpagne, malgré tous les traités. La Maiſon d'Autriche, qui avoit le plus grand intérêt à gagner la Hollande, fit valoir ces raiſons pour aſſurer que la France s'entendoit avec l'Angleterre, & que les États ne tireroient aucune

utilité des ſecours qu'elle feindroit de préparer. Des impreſſions auſſi défavorables à la France, étoient importantes à détruire; mais le Roi d'Angleterre, d'un autre côté, faiſoit au Roi les propoſitions les plus avantageuſes, pour le détacher de ſon union avec la Hollande, & ſes propoſitions étoient de conſentir à ce qu'il ſe mît en poſſeſſion de la totalité des Pays-Bas, à la mort du Roi d'Eſpagne, ſans y prétendre rien pour lui.

Mais devoit-on compter entièrement ſur des offres, que le deſir de priver la Hollande d'un auſſi puiſſant appui, engageoit l'Angleterre à faire? Et la fidélité dans les engagemens n'eſt-elle pas le ſeul fondement ſolide de la politique des Princes? La conduite la plus franche étoit la ſeule qui pût convenir dans cette occaſion. Donner communication de ces offres à la Hollande, en même tems qu'on eût fait partir des ſecours puiſſants: tous les ſoupçons euſſent été diſſipés; la Hollande eût été fixée pour toujours dans l'alliance de la France.

Mais perſonne dans le Conſeil n'eut aſſez de ſincérité pour ouvrir un tel avis. On opina pour

ménager les deux Puiſſances, dans la perſuaſion que l'une, au défaut de l'autre, pourroit faciliter la conquête des Pays-Bas en entier; & ce ſentiment prévalut, parce qu'il flattoit l'ambition du jeune Monarque, deſtiné à être, toute ſa vie, la victime des adulations de ſes Miniſtres, ainſi que de ſes courtiſans: funeſte effet de ſon penchant pour toute adulation.

Dès le mois de Septembre 1664, l'Angleterre s'étoit emparée en Amérique de la nouvelle Hollande, qui fut nommée la Nouvelle-Yorck, nom qu'elle a conſervé depuis. La France fit vainement tout ſon poſſible pour garder la neutralité & ſe rendre médiatrice. Elle envoya des Ambaſſadeurs & entama des négociations qui n'eurent aucun ſuccès. Ces Puiſſances armèrent de part & d'autre, avec la plus grande vivacité. Le 13 de Juin 1665, les deux flottes ſe rencontrèrent, & le Duc d'Yorck y remporta une victoire complette; il ne perdit qu'un vaiſſeau, tandis que les Hollandois en avoient neuf de pris & ſept de brûlés. *1664.*

Cette grande défaite n'abattit point les Hollandois. Avant la fin de la même année, une

1665. nouvelle flotte plus puissante que la première; étoit déja sortie de ses Ports au nombre de cent six gros vaisseaux, suivant les Mémoires du tems; mais les flottes d'Anglèterre étant restées dans ses Ports, ce grand armement ne put opérer que l'objet utile de protéger le retour de tous les vaisseaux marchands, dont la valeur étoit estimée de quarante à quarante-cinq millions.

Telle étoit la situation des affaires, lors de la mort du Roi d'Espagne, Philippe IV, arrivée à Madrid le 17 Septembre 1665. Cet événement, plus que tous les traités, détermina la Cour de France à donner quelque secours aux Hollandois. Elle étoit décidée à s'emparer des Pays-Bas: elle jugea de son intérêt de ne pas mécontenter ces Peuples, & craignit qu'ils n'acceptassent les propositions très-avantageuses qui lui étoient faites continuellement par la Maison d'Autriche. On envoya d'abord six mille hommes commandés par M. de Pradal, Lieutenant-Général, pour être employées contre l'Évêque de Munster, Bernard Van-Galen, qui s'étoit uni à l'Angleterre pour les attaquer. Ce secours dissipa, pour un tems, les craintes des peuples de Hollande, sur les vues

ambitieuses de la France. Le Comte d'Estrades déclara en même tems, de la part du Roi, qu'on alloit faire sortir du Port de Toulon douze vaisseaux & douze galères, pour se joindre aux douze vaisseaux que la Hollande avoit dans la Méditerrannée, & se rendre maître de cette mer; tandis que du Port de Brest il feroit sortir une flotte composée de trente vaisseaux de ligne s'il étoit nécessaire, en cas que la Hollande voulût en détacher de sa grande armée un pareil nombre, jusques sur les côtes de Bretagne, afin que ces forces combinées se réunissant dans la Manche, pussent attaquer avec avantage les flottes de l'Angleterre, quelque considérables qu'elles pussent être. Ces assurances furent confirmées par une déclaration de guerre, que le Roi fit faire à l'Angleterre le 11 Janvier *1666*.

1665.

1666.

Mais les secours ne furent pas plus réels cette année qu'ils l'avoient été la précédente, si l'on en excepte les six mille hommes envoyés contre l'Évêque de Munster. Les Hollandois eurent à combattre seuls, les 13 de Janvier & 4 d'Août, contre toutes les forces de l'Angleterre. La première de ces actions fut à l'avantage des Hollan-

1666. dois ; mais ils furent battus dans la ſeconde, par la méſintelligence des deux Amiraux Ruyter & Tromp. Celui-ci, attaché au parti du Prince d'Orange, ne voulut point contribuer à la gloire de Ruyter, qui étoit dans le parti du Penſionnaire de Wit. Les eſcadres de France, ſous les ordres du Duc de Beaufort, ſorties du Port de Toulon dès la fin de Mars, pour opérer une jonction mille fois promiſe, furent cinq mois à ſe rendre ſeulement dans les rades de la Rochelle, où elles reſtèrent trois ſemaines, au lieu de trois jours qu'elles y devoient reſter, ſuivant les conventions. Enfin elle arriva à la rade de Dieppe le 23 de Septembre, où le Duc de Beaufort reçut l'ordre de retourner à Breſt, ſous prétexte que les eſcadres Hollandoiſes avoient eu ordre de rentrer dans leurs Ports ; ce qui ne ſe trouva pas conforme à la vérité.

Cette conduite envenimée par la faction contraire à la France, détermina les liaiſons intimes que la Hollande forma avec la Maiſon d'Autriche. Il paſſa pour conſtant que cette République avoit été jouée, & les reſſentimens qu'elle en eut, furent encore aggravés par une nouvelle médaille,

frappée à cette occasion, qui fut prise pour une 1666.
ironie insultante. La France, sous la figure de Minerve, y couvre la Hollande de son bouclier. Celle-ci y paroissoit suppliante. La légende, *Religio fœderum*, & l'exergue *Batavis terrâ marique defensis*.

La plupart des médailles frappées pour immortaliser la gloire de ce Prince, furent démenties par le fait. Elles feront dans les siècles à venir, moins l'éloge que la critique de son regne.

Des secours fournis par la France avec si peu d'effet, donnèrent à ses ennemis le plus grand avantage, pour établir en Hollande l'opinion que le Roi avoit traité séparément avec l'Angleterre, & que ces deux Prince étoient d'accord sur ce qui devoit résulter des droits que Louis XIV avoit à faire valoir sur les Pays-Bas. Les grands préparatifs que ce Prince continuoit de faire, malgré la paix certaine avec l'Angleterre, qui alloit être signée à Bréda, ne laissèrent aucun doute qu'il ne fût résolu d'attaquer l'Espagne; & les inquiétudes du grand Pensionnaire, ainsi que celles de tout son parti,

1666. devinrent très-vives. Elles étoient on ne peut pas plus fondées, puiſque le départ du Roi, pour ſe mettre à la tête de ſes armées, étoit très-prochain; & l'on ne conçoit pas comment, les choſes à ce point, on adopta la politique mal adroite de tromper encore juſqu'à l'Ambaſſadeur de France lui-même. On trouve dans les Mémoires du Comte d'Eſtrades (1), une lettre du Roi du 29 Avril 1667, dans laquelle il lui ordonna de déclarer *qu'il n'entreprendra rien pour les droits de la Reine, ſans en donner avis aux États-Généraux: que ç'a toujours été ſon intention de le faire: qu'il l'exécutera de la ſorte: qu'il y peut ajouter, qu'il* (le Roi) *ne recherchera jamais le trouble de gaiété de cœur, ne deſirant que la raiſon & la juſtice: que quand on lui ſera des propoſitions qui puiſſent ſeulement être tolérées, il ſera en tout tems connoître qu'il a beaucoup plus de modération, que ſes envieux ne le publient dans le monde.*

(1) Tome V, page 193, édition de Londres, 1743.

Cependant dès le 9 du mois ſuivant, le Roi fit partir des inſtructions pour ce même Ambaſſadeur (2), par leſquelles il lui étoit ordonné de *déclarer aux États la réſolution qu'il avoit priſe d'entrer en perſonne, à la tête des ſes armées, dans les*

(2) Voyez *idem*, tome V, page 219 & ſuivantes.

les Pays-Bas, pour tâcher de ſe mettre en poſſeſſion de ce qui lui appartient du chef de la Reine; & il joignit, pour être remiſe aux mêmes États, copie de la lettre qu'il écrivoit à ce ſujet, à la Reine d'Eſpagne. 1667.

Le grand Penſionnaire, quelqu'attachement qu'il eût pour la France, ne put s'empêcher de témoigner à l'Ambaſſadeur ſon étonnement & ſon mécontentement, de ce que le Roi marchoit avec ſon armée, dans le même tems qu'il donnoit connoiſſance aux États des droits de la Reine, quoiqu'il eût déclaré pluſieurs fois formellement, & en dernier lieu, qu'il n'entreprendroit rien que de concert avec eux; que cependant, ſans leur donner le tems d'examiner ſi ſes droits étoient juſtes, Sa Majeſté exécutoit, en même tems qu'elle ſignifioit ſes intentions.

La réponſe des États-Généraux fut en deux mots, qu'ils étoient fort ſurpris de la réſolution que le Roi Très-Chrétien prenoit d'entrer dans les Pays-Bas, & qu'ils délibéreroient ſur une matière auſſi importante.

Celle de la Reine d'Eſpagne contenoit un refus abſolu d'admettre aucune des prétentions

1667. du Roi, se fondant sur tous les traités & sur la renonciation de la Reine; elle alléguoit de plus l'article quatre-vingt-dix du traité des Pyrénées, par lequel il étoit stipulé, *que les prétentions de cette nature ne se doivent point intenter par les armes, mais par voie amiable & de justice.*

Cette Princesse s'adressa en même-tems aux État-Généraux, par son Ambassadeur Dom Estevan de Gomarre. Il discuta cette matière fort au long dans le mémoire qu'il leur remit; il dit, entr'autres choses:

« Cette manière si violente d'agir, fait con-
» noître évidemment à MM. les États Généraux,
» par notre exemple, ce qu'ils en doivent atten-
» dre, vu que si le feu Roi Catholique n'a pas eu
» droit de transporter à son fils celui qu'il avoit
» sur le Brabant, bien moins en a-t-il eu pour
» céder aux États ce qu'ils possédent de ce Duché.
» Si l'on viole l'amitié, le parentage, un traité
» aussi solemnel que celui des Pyrénées, & si
» l'on nie la renonciation si expresse du Roi &
» de la Reine de France, MM. les États-Géné-
» raux peuvent aisément voir, ce qu'ils doivent
» espérer en leur particulier, puisque ce qu'ils

» possèdent n'est pas renoncé. *Enfin*, dit-il, *il* 1667.
» *est visible que le Roi Très-Chrétien est aussi fondé à*
» *prétendre, que le feu Roi Catholique n'a pas pu*
» *déclarer libres les Provinces-Unies, qu'il l'est à sou-*
» *tenir que le Brabant appartient à la Reine son*
» *épouse, & au Dauphin son fils* ».

Ces allégations firent la plus grande impression sur tous les Membres des États, plutôt par la grande prévention des esprits contre le Roi, que par leur solidité; car il est visiblement faux de dire que quand un héritier réclame une succession échue, on ne pourra la lui allouer sans lui donner les mêmes droits sur tout ce qui a été aliéné par celui dont il se porte pour l'héritier. On ne peut avoir de droits que sur ce qui se trouve dans une succession, & non sur ce qui n'y est pas; & quand un héritier rentre dans des biens aliénés, par la faveur d'une substitution, c'est encore par le même principe : c'est parce que tous les biens substitués font partie de la succession, dans quelques mains qu'ils se trouvent; ainsi rien de plus illusoire que ce motif de crainte, que l'Ambassadeur d'Espagne a cherché à inspirer aux États-Généraux, & jamais il n'eût été écouté

1667. s'il eût été question d'un Prince moins redouté; & sur-tout qui eût paru plus rigide observateur des traités.

Mais quelque fondés que pussent être les droits du Roi, il semble avoir négligé les soins importants de les faire paroître tels. Il manqua surtout dans la forme. Son entrée subite dans les Pays-Bas, aliéna d'autant plus les États-Généraux, qu'il venoit de leur faire assurer qu'il n'agiroit que de concert avec eux. Ils durent craindre, en effet, des prétentions d'autant plus étendues, que ce Prince avoit montré plus de répugnance à les faire connoître; mais on avoit, sans doute, moins compté en France sur la bonté du droit, que sur des forces supérieures à celles qui pouvoient y être opposées. Cependant le calcul n'étoit vrai que pour la premiere année, & le Roi n'avoit, dans cette occasion que l'avantage commun à tous les Princes assez peu politiques, pour se déterminer à entrer subitement dans les pays qui les avoisinent. Il ne suffit pas de traverser une Province toute ouverte, en s'emparant de quelques Villes sans défense, pour s'en assurer la possession; il faut ne pas l'entreprendre sans avoir, avant tout,

combiné les forces néceſſaires pour s'y mainte- 1667.
nir. La difficulté n'eſt pas d'envahir, mais de conſerver.

Le Roi ſe rendit à Amiens le 16 de Mai; il marcha par le côté de la Sambre, ayant le Maréchal de Turenne ſous lui, à la tête de trente-cinq mille hommes; & le Maréchal d'Aumont ſe dirigea par le Boulonnois avec dix à douze mille hommes. Les Pays-Bas, dépourvus de troupes & ſans Places, ne pouvoient oppoſer aucun obſtacle à de ſemblables entrepriſes. Cette expédition fut un voyage agréable, plutôt qu'une campagne; d'autant plus que les ſoins de ſa gloire ne purent point diſtraire Louis du ſoin de ſes plaiſirs. Après être entré triomphant dans les Villes d'Ath, Tournay & Douay, on ſuppoſa que l'armée avoit beſoin de repos, & le Roi partit pour Compiègne, où la Vallière l'attendoit. Le Maréchal d'Aumont avoit ſoumis, du côté ſur lequel il s'étoit dirigé, Bergues-Saint-Winock, Furnes, Courtray & Oudenarde. Ces conquêtes firent retentir toute la France des louanges du Vainqueur, & l'Académie des Inſcriptions ne manqua pas de faire frapper pluſieurs médailles, pour éterniſer ces premiers exploits.

1667. Cependant le Roi étant retourné à l'armée, tenta de s'emparer de Dendermonde, ensuite de Gand, & n'y put réussir. Le pays fut inondé à propos : il fallut se retirer, & tous les partis de son armée qui étoient de l'autre côté de l'Escaut, furent faits prisonniers. On revint sur Lille qui fut investi le 10 d'Août. L'armée étoit considérablement affoiblie par toutes les garnisons qu'on avoit été obligé de laisser dans chaque Ville dont on s'étoit emparé. On employa huit jours à construire des lignes de circonvallation qui devoient être peu utiles, par l'excessive foiblesse des Espagnols. La tranchée fut ouverte le 19. La Ville capitula le 28, & le Roi fut de retour à Paris dans les premiers jours de Septembre. Il y fut complimenté par tous les Corps, qui lui prodiguèrent à l'envi, des éloges qu'il méritoit, sans doute, à beaucoup d'égards, quoique les remarques assez judicieuses qu'on trouve dans les Mémoires du Marquis de Feuquières, sur les fautes considérables faites pendant cette campagne, en doivent diminuer la gloire.

Il est certain que Louis XIV ne fit pas en

Flandres, tous les progrès qu'il eût pu faire, 1667.
même avec les forces qu'il avoit rassemblées, qui étoient fort inférieures cependant à ce qu'elles auroient dû être, pour l'exécution d'un aussi grand dessein. Les Ministres du Roi ne manquèrent pas de lui faire un mérite auprès des États-Généraux, de n'avoir pas poussé plus loin ses conquêtes, ce qu'ils attribuèrent aux égards qu'il avoit eu pour eux; mais on en jugea plus sainement à la Haye, & de semblables attentions ne dissipèrent point les frayeurs que ces conquêtes avoient excitées. *Il n'est pas possible*, écrivoit le Comte d'Estrade, *d'ôter à ces peuples la persuasion que le Roi ne veuille se rendre maître de la Hollande, après qu'il le sera des Pays-Bas.* L'Ambassadeur fit inutilement tout ce qu'il put pour détruire cette impression. Le grand Pensionnaire, lui-même, fut entièrement préoccupé de cette idée, lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité d'obtenir du Roi la promesse de ne point pousser plus avant ses conquêtes dans les Pays-Bas. Les peuples alloient plus loin: ils ne doutoient pas que ce Prince n'eût le dessein formé de parvenir à la Monarchie universelle, & ce fut dans la vue

1667. de réfifter à une ambition fi dangereufe, qu'on fe détermina à former une union de plufieurs Puiffances.

L'Angleterre craignoit de voir toutes les côtes de l'Océan, depuis la Hollande, fous la domination de la France. La Suède vouloit faire rétablir les fubfides qui lui avoient été accordés par d'anciens traités, & que l'impoffibilité de fubvenir à toutes les dépenfes du Roi, avoit obligé Colbert de fupprimer. Dans ces difpofitions, la Hollande n'eut pas de peine à fe lier d'intérêt avec ces deux Puiffances, & la triple alliance fut

1668. fignée à la Haye le 23 Janvier 1668. Ce traité avoit pour objet d'obliger le Roi à conclure la paix avec l'Efpagne, en cas que cette Puiffance confentît à lui abandonner les Places dont il s'étoit emparé la campagne dernière, & d'obliger l'Efpagne de même à confentir à cette ceffion, fe réfervant les trois Puiffances contractantes de fe réunir, pour forcer celui de ces deux Souverains qui refuferoit d'accepter ces conditions.

Pendant qu'on s'occupoit de ces importantes négociations, le Roi difpofoit tout ce qui pouvoit être néceffaire à la conquête de la Franche-Comté

Comté qu'il méditoit; mais ces nouveaux prépa- 1668.
ratifs qu'on débitoit être pour attaquer l'Efpagne du côté des Pyrénées, ayant alarmé les Hollandois, que le Roi avoit d'autant plus à cœur de ménager, qu'il ignoroit l'union qu'ils étoient prêts à former; il leur fit donner une affurance par écrit, que, quels que fuffent les fuccès de fes armes contre l'Efpagne, il ne changeroit rien aux conditions auxquelles on avoit confenti à faire la paix; & cet engagement qu'on fe hâta un peu trop de prendre, fut la caufe de la reftitution de la Franche-Comté à la paix.

La conquête de cette Province, dégarnie de tout, que le Roi voulut cependant faire en perfonne, fut achevée en quinze jours. Le grand Prince de Condé qui commandoit les troupes fous le Roi, avoit fait fes difpofitions de telle forte, que les principales Villes furent foumifes, à peu de jours les unes des autres; mais cette conquête à quoi fervoit-elle, puifqu'avant de l'entreprendre, on avoit promis formellement par écrit, de n'en tirer aucun avantage pour augmenter les conditions de la paix qu'on avoit propofée? Conquérir une Province qu'on eft déter-

1668. miné à rendre, n'eſt-ce pas exciter de plus en plus, ſans aucune utilité, la jalouſie des autres Puiſſances ; leur faire ſentir l'impoſſibilité où chacune d'elles étoit de réſiſter à ce Prince, & par conſéquent la néceſſité de s'unir pour leur conſervation mutuelle ? Il eſt évident qu'une politique auſſi peu réfléchie, étoit l'effet de cette paſſion du Roi pour tout ce qui étoit éclatant, & de la complaiſance de ſes Miniſtres, à adhérer à tout ce qui pouvoit la flatter. Cette Province, entièrement ſoumiſe le 20 Février, fut rendue le 2 de Mai par la ſignature du traité de paix qui fut fait à Aix-la-Chapelle ce même jour.

Par ce traité, l'Eſpagne céda à la France Tournay, Lille, Oudenarde, Courtray, Bergues, Furnes, Ath & Charleroy.

Ainſi finit cette guerre, qu'on peut regarder comme la cauſe de toutes celles que Louis XIV a eues à ſoutenir. Il n'en tira pas, à beaucoup près, le fruit qu'il en eût pu retirer relativement à ſon agrandiſſement. On a généralement penſé que s'il eût employé toutes les forces qu'il pouvoit porter tout-à-coup dans les Pays-Bas, il les eût ſoumis en entier dans cette ſeule campagne. Alors

il eût traité, les mains garnies; & pour peu qu'il eût paru dispofé à en abandonner quelques parties, les plus voisines de la Hollande, il est vraisemblable qu'il eût obtenu une paix bien plus avantageuse. Les Puissances les plus intéressées à s'opposer à l'agrandissement de ce Prince, n'avoient point encore suffisamment consolidé leur union; les Hollandois, sur-tout, plus exposés qu'aucune autre, eussent craint, en se déclarant, de voir les armées Françoises au milieu de leur République; ils auroient préféré la certitude des offres du Roi, à l'incertitude des succès de la guerre. Il étoit évident qu'on exciteroit de toute part l'envie & la jalousie: il falloit du moins que ce fût par un grand avantage présent, sauf à se garantir contre l'avenir; mais on voulut avoir l'air de la modération; on fit tout ce qu'il falloit pour allumer la haine des Puissances rivales, & rien pour leur en imposer. *1668.*

Il paroît de même que dès que l'intention du Roi étoit de céder au premier obstacle, & de se contenter d'une petite partie des Pays-Bas, son plus grand intérêt étoit d'effectuer le partage de ces Provinces qui lui étoit proposé par la Hol-

1668. lande : ce partage lui donnoit autant qu'il a obtenu par le traité d'Aix-la-Chapelle. Les Hollandois lui auroient sçu gré d'avoir concouru à augmenter la sûreté de leurs frontières, par quelques Places & territoire à leur convenance. Le reste eût formé, suivant le vœu de ces Provinces, une petite République indépendante, alliée de la France & de la Hollande, qui auroient eu un égal intérêt à sa conservation. Pouvoit-il arriver rien de plus avantageux à la France? Toute la frontière de Flandre eût été couverte par cette nouvelle République. Le Roi fût resté le Protecteur & l'Allié le plus cher de la Hollande. La Puissance Autrichienne eût été pour toujours exclue de ces riches Provinces, & eût eu de moins, ce grand moyen de nuire à la France; moyen dont elle a sçu tirer un si grand parti dans la suite des tems. Il falloit donc ne pas faire la guerre, ou la faire plus sérieusement & plus long-tems.

Mais, suivant Montglat, l'intérêt particulier des Ministres s'opposa à ce que cette guerre fût de longue durée. Ils étoient, dit-il, *gens d'écritoire & de peu de naissance*. Ils craignoient que le Prince de Condé, & le Maréchal de Turenne,

ne s'emparassent de l'esprit du Roi, si la guerre se prolongeoit. D'un autre côté ce Prince se trouva fort disposé à entrer dans leurs vues pacifiques, parce qu'il aimoit ses plaisirs: qu'il avoit été ennuyé de la campagne dernière, quoiqu'il l'eût coupé de deux petits voyages, où il pût se dédommager de toutes ses fatigues. Jaloux de la gloire, autant qu'il l'étoit, il eût voulu être à la tête de ses armées, & la paix le séduisit par l'apât des voluptés. C'est ainsi que s'expriment les auteurs du tems. 1668.

Sans adopter le sentiment de Montglat, & de plusieurs contemporains qui pensèrent de même, il est évident que ce jeune Prince fut ramené à une façon de penser différente, que celle qu'on trouve dans ses lettres & celles de ses Ministres au Comte d'Estrades, son Ambassadeur à la Haye; on y voit qu'il ne voulut point accepter le partage, pour se ménager les moyens d'exercer ses droits en entier; & l'on ne peut attribuer un si grand changement, qu'à l'influence de ses Ministres & de ses Maîtresses. Il étoit alors dans la première chaleur de sa passion pour Madame de Montespan. Cette nouvelle Maîtresse avoit

1668. trop d'ambition pour ne pas desirer de le posséder en entier, & la paix en étoit le seul moyen.

Toutes ces considérations concourant avec les obstacles réels que la politique Hollandoise avoit eu l'habileté d'opposer à de plus grandes conquêtes, ne pouvoient manquer leur effet; mais Louis, quoique desirant intérieurement la paix, n'en fut pas moins humilié d'avoir paru contraint de la faire. Une poignée de Bourgeois négociants, avoient osé former cette triple alliance, & faire échouer les vastes projets du plus grand Souverain du monde. C'étoit une témérité aux yeux des Adulateurs dont ce Prince étoit entouré, & la vengeance qu'il se proposa d'en tirer, réunit tous leurs suffrages. Ce traité ne fut donc pas plutôt signé, qu'on ne s'occupa que des moyens de le rompre avec plus d'éclat. Toutes les troupes alors sur pied, furent conservées, & l'on y ajouta de nouvelles levées; on les exerçoit continuellement; on fit fortifier toutes les Villes nouvellement conquises en Flandre & Hainaut; le célèbre Vauban présidoit à la fois aux travaux entrepris à Charleroy, à Ath, à Tournay & Lille. Le Roi voulut que ces deux dernières Villes, d'une grande

étendue, euſſent chacune leur Citadelle, pour contenir leurs habitants. Des ſommes immenſes furent employées à ces conſtructions ; il en fut également fourni à la Marine, qui fut bientôt en état de mettre en mer les flottes les plus puiſſantes. 1669.

Tant de préparatifs renouvellèrent les craintes de la Hollande, qui n'ignoroit pas le reſſentiment que le Roi conſervoit de les avoir vus prêts à s'unir contre lui, s'il eût voulu continuer la guerre. Le Comte d'Eſtrades avoit été rappellé mécontent du peu de ſuccès de ſes dernières négociations. Les Ambaſſadeurs ne peuvent réuſſir dans les Cours, qu'autant qu'elles ont de confiance dans ceux au nom deſquels ils parlent, & Louis XIV avoit perdu de ce côté, tout ce qu'il pouvoit perdre. L'Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Haye, n'y ayant plus d'antagoniſte, n'eut pas de peine à engager les États à embraſſer les intérêts de ſa Cour, & dès le 7 de Mai 1669, la Suède, l'Angleterre & les États-Généraux, *s'engagèrent mutuellement à garantir tous les États du Roi d'Eſpagne contre qui que ce pût être, & par conſéquent*, y eſt-il dit, *dans le cas que le Roi Très-Chrétien*

1669. *vienne un jour à manquer à l'exécution de ce qui a été promis de sa part par le dernier traité, & qu'il entreprît d'attaquer aucun des Etats & Royaume de la dépendance du Roi Catholique, ils joindront leurs forces pour s'y opposer.*

Dans le même tems, l'Empereur fit un traité avec le Roi de Suède, & un autre avec l'Electeur de Saxe; le Duc de Savoie contracta une alliance particulière avec l'Angleterre; & le Portugal termina ses différends avec la Hollande. Ainsi de tous côtés on chercha à se réunir contre cette Puissance menaçante du Roi; on suspendit tous les ressentimens pour s'opposer aux desseins qu'on ne doutoit pas qu'il n'eût formés.

Louis n'ignora point des dispositions si générales, & qui lui étoient si contraires; mais loin d'en être intimidé, il ne vit qu'une plus grande gloire à acquérir: car la gloire n'a paru consister, pendant tout ce règne, que dans l'audace d'entreprendre, sans considérer la possibilité des succès.

Le Roi ne cessoit cependant de négocier, soit pour désunir les Membres de la triple alliance, soit pour engager dans ses intérêts quelque Prince de l'Empire; mais l'Electeur de Cologne, Henri de

de Bavière, fut le ſeul qui voulut conſentir à un traité d'alliance, au moyen des grands avantages qui lui furent prodigués. On s'engagea entr'autres, à lui envoyer à ſa première requiſition, cinq mille hommes de pieds & deux mille chevaux entretenus de tout, aux dépens du Roi. Il fut dit qu'ils lui ſeroient ſoumis, & lui prêteroient ferment de fidélité. Il reçut encore en préſent douze pièces de gros canons. Les autres Princes de l'Empire refusèrent d'entrer dans cette alliance. *1669.*

C'eſt dans ce même tems que Jean Cazimir, mécontent de la haute Nobleſſe de Pologne, abdiqua cette Couronne & ſe retira en France, où il embraſſa l'État Eccléſiaſtique. Le Roi lui donna pluſieurs Abbayes, & entr'autres celle de Saint-Germain-des-Prés, & fit frapper une médaille dont la légende *Hoſpitium Regibus*, ſignifie que *la France eſt l'aſyle & la retraite des Rois.*

Des deſſeins auſſi vaſtes que ceux du Roi, exigeoient des finances bien adminiſtrées & une économie ſur toutes les parties étrangères à ces grands objets; mais c'eſt à quoi il paroît qu'on eut peu d'égard: les bâtimens du Louvre, de Verſailles, les fêtes à la Cour, les magnificences

1669. de toute eſpèce, conſommoient des ſommes conſidérables; les coffres du Tréſor Royal étoient vuides; il falloit ſans ceſſe revenir à de nouveaux moyens de ſubvenir à tant de dépenſes; M. de Colbert imaginoit chaque jour des impôts; le Roi fut obligé de tenir un Lit de Juſtice pour faire enrégiſtrer pluſieurs Édits, & nous payons depuis cette époque, le droit du contrôle des actes ſi onéreux à la Nation, & ſi favorable à l'avidité des Traitants.

Cependant les dépenſes faites pour faciliter les négociations, n'étoient pas entièrement perdues: l'or & les ſéduiſantes inſtances de la Ducheſſe d'Orléans, ſœur chérie de Charles II, Princeſſe faite pour être généralement aimée, détachèrent ce Prince pour quelques années de la triple alliance. La mort ſubite de cette aimable Négociatrice, ne changea rien au traité d'union contracté entre le Roi d'Angleterre & le Roi.

Le Marquis de Vitry eut le même ſuccès en Suède. On traita par des moyens ſemblables, avec l'Évêque de Munſter & l'Électeur Palatin, dont le Duc d'Orléans épouſa la ſœur; mais c'étoit acquérir de foibles alliés. La Hollande négocia plus

utilement, en ſignant le 26 Janvier 1670, un traité 1670.
d'alliance avec l'Empereur & le Roi d'Eſpagne. Les projets de vengeance de Louis XIV, donnèrent ainſi lieu à cette union de la Hollande avec la Maiſon d'Autriche, qui fit, pendant plus de quarante ans, le malheur de la France. Le Duc de Lorraine ayant été ſoupçonné de chercher à entrer dans cette union des ennemis de la France, fut le premier à reſſentir les effets de la puiſſance du Roi. Ce Prince, dans la même année 1670, envoya le Maréchal de Créqui s'emparer de Nancy, & enſuite de tous les États du Duc, qui ne dut qu'à la promptitude de ſa fuite d'avoir ſauvé ſa perſonne. Le Maréchal avoit ordre de s'en aſſurer.

Ce fut au milieu de ces grands préparatifs contre la Hollande, qu'on commença à bâtir l'Hôtel des Invalides. Ce projet étoit de M. de Louvois, ennemi du Contrôleur Général Colbert, dont il vouloit détruire le crédit, ſuivant tous les Mémoires du tems, en le mettant dans l'impoſſibilité de fournir à toutes les dépenſes que le Roi vouloit qui fuſſent faites pour ſes Maîtreſſes, pour ſa Cour, pour ſes divers bâti-

P 2

1670. mens, & pour ses nombreuses armées de terre & de mer.

Les Hollandois avoient craint de devenir voisins de la France; c'étoit le crime que Louis XIV ne pouvoit leur pardonner, & le motif de cette guerre. Il prit le commandement de la principale des deux armées qui devoient agir contr'eux, le Vicomte de Turenne sous lui; & le Prince de Condé fut nommé Général de la seconde. La flotte de cinquante vaisseaux de ligne devoit être commandée par le Comte d'Estrées, Vice-Amiral.

1672. L'Angleterre parut de bonne-foi vouloir être fidèle à son dernier traité, & fit de grands préparatifs pour seconder les desseins de vengeance de Louis XIV. Dès le 23 Mars 1672, avant d'avoir déclaré la guerre, ils attaquèrent une flotte Hollandoise considérable, venant de Smirne. Ils ne purent cependant en enlever qu'une petite partie; ce qui ne justifia pas l'irrégularité d'une pareille action, digne des Pirates, dont la cupidité passe par dessus toutes les loix divines & humaines. Enfin les deux Rois déclarèrent la guerre à la Hollande le même jour 7 d'Avril 1672, & l'Évêque de Munster en fit de même. Le Roi partit de Saint-

Germain le 25 d'Avril, pour aller à Charleroy 1672.
se mettre à la tête de son armée. Elle s'avança d'abord jusqu'à Maëstricht, où celle du Prince de Condé la joignit. Il fut décidé qu'on ne s'arrêteroit point au siège de cette Place, où les Hollandois avoient une garnison de dix mille hommes. On marcha en avant. Le Roi se rendit maître de toutes les Places, devant lesquelles il jugea à propos de se présenter. Wesel fut du nombre : elle ne tint que trois jours ; mais le passage du Rhin, tant célébré par les Poëtes & les Historiens, fut aussi brillant qu'il fut heureux. La grande sécheresse avoit rendu les eaux de ce fleuve si basses, qu'on le trouva guéable pour la cavalerie, près du Fort de Tolhuys, où il n'y avoit pas plus de deux cent pas à nager. Le rivage opposé étoit défendu par le Général Wurts, avec deux régimens d'infanterie & deux de cavalerie seulement, qui n'eurent pas le tems de s'y retrancher. Le Prince de Condé fut chargé de ce passage avec les troupes qu'il commandoit ; ce qu'il exécuta la nuit du 10 au 12 de Juin. Il fut blessé au poignet, & son neveu le Duc de Longueville y fut tué. Tout ce qui se trouva de

1672. troupes ennemies de l'autre côté du Rhin, fut tué ou pris. L'on jetta un pont, où le Roi paſſa avec ſon armée. Le Vicomte de Turenne fut mis à la tête de celle du Prince de Condé, que ſa bleſſure mettoit hors d'état d'agir. Le petit Fort de Tolhuys fut abandonné, & le jeune Prince d'Orange ſe retira, avec la plus grande partie des troupes de la République, dans la Province de Hollande. Le Roi d'un côté, le Vicomte de Turenne de l'autre, s'emparèrent ſucceſſivement de toutes les Places; ils n'y trouvèrent aucune réſiſtance. Ils parvinrent ainſi juſqu'à Utrecht, où le Roi fit ſon entrée le 30 du même mois. Le premier uſage qu'il fit de ſon autorité, fut d'y rétablir l'exercice de la Religion Catholique. Les deux armées, de l'Électeur de Cologne & de l'Évêque de Munſter, commandées par le Duc de Luxembourg, eurent le même ſuccès. Elles s'emparèrent de Deventer & de Zuol; ce qui acheva de ſoumettre au Roi toute la Province de l'Overiſſel.

Des conquêtes ſi rapides allarmèrent tellement les États-Généraux, qu'ils ſe hâtèrent d'envoyer des Députés au Roi, pour le ſupplier de faire con-

noître les conditions auxquelles il voudroit bien 1672.
leur accorder la paix. Ils furent reçus par M. de Louvois avec toute la hauteur & l'indifférence d'un Miniſtre honoré de la plus grande confiance d'un Roi conquérant : il voulut bien cependant leur remettre les propoſitions de la France, contenues dans douze articles, formant un enſemble de conditions les plus dures & les plus humiliantes; mais c'étoit mal juger des forces de ſon Maître & des reſſources de ſes ennemis. Un Peuple réduit au déſeſpoir eſt capable d'embraſſer les partis les plus déſeſpérés. Ils imputèrent aux deux frères de Wit tous leurs malheurs ; ils ne virent dans ces deux grands Hommes, que des créatures de la France, que ſes tréſors avoient corrompus. La faction du Prince d'Orange ſçut habillement tirer parti de ces diſpoſitions. Ils appuyèrent ces bruits & les répandirent de manière que de toutes parts on ſe ſouleva ; on menaça les Magiſtrats, s'ils ne prenoient des réſolutions vigoureuſes contre l'ennemi commun. Le Prince d'Orange, inſtruit de ces mouvemens, quitta l'armée & vint achever la révolution par ſa préſence. A ſa vue, les ſéditieux forcèrent les Magiſ-

1672. trats à annuller l'Édit perpétuel, & à déclarer ce Prince leur Gouverneur & Capitaine-Général, tant par mer que par terre; & ces agitations du Peuple ne purent être terminées que par le massacre du malheureux Pensionnaire de Wit & de son frère, qui furent déchirés par morceaux, & traînés dans les rues de la Haye.

L'effet d'une crise aussi violente, fut d'anéantir tous les projets de paix, & cet événement étoit d'autant plus fâcheux, que les moyens du Roi pour les y contraindre par la force, n'étoient pas suffisants. On avoit fait des fautes considérables: l'armée victorieuse avoit continué à s'emparer de quelques Places; Nimègue se rendit le 9 Juillet, après six jours de siège. Le Marquis de Rochefort prit Naërden, à trois lieues d'Amsterdam, mais il négligea de s'emparer de Muyden. Le Prince de Nassau qui y fut envoyé par le nouveau Stadhouder, en ouvrit aussi-tôt les écluses: il inonda tout le pays & le rendit impénétrable.

L'armée étoit parvenu jusqu'à ce terme, sans avoir prévu qu'elle pouvoit y parvenir, ni projetté la suite des opérations qui devoient en résulter. Au lieu de marcher sur le peu de troupes qui

qui restoient au Prince d'Orange, qu'on eût achevé de détruire & de dissiper, elle demeura dans l'inaction. Pendant ces incertitudes, le Roi apprit que l'Électeur de Brandebourg, avec un corps d'Autrichiens, commandé par Montécuculli, étoit en marche pour se porter sur le Rhin au secours des Hollandois. Les opérations alloient donc devenir d'une exécution plus difficile; ce qui détermina Sa Majesté à retourner en France, après avoir nommé le Vicomte de Turenne Généralissime de ses armées, & laissé sous ses ordres le Duc de Luxembourg: il reçut, à son arrivée, des applaudissemens universels, & il fut frappé l'année suivante une médaille, où il accepta le surnom de Grand. 1672.

Peu de tems après le départ du Roi, le Vicomte de Turenne fut obligé de repasser le Rhin, pour s'opposer à Montécuculli & à l'Électeur de Brandebourg. Il ne laissa au Duc de Luxembourg qu'un corps de troupes peu considérable, avec lequel cependant ce Général parvint à faire échouer tous les projets offensifs, que le Stadhouder avoit formés après le départ de Turenne; & c'est dès-lors qu'il commença à prendre sur ce

1672. Prince, l'afcendant qu'il a fçu toujours conferver depuis. Le Stadhouder tenta vainement de s'emparer de Naërden; fes mefures furent mal prifes. M. de Luxembourg étant parvenu à faire entrer un bataillon de Picardie dans la Place, il fut obligé de renoncer à cette attaque. Voulant s'en dédommager, il fut inveftir Woërden avec douze mille hommes. Mais M. de Luxembourg ne lui donna pas le tems de s'en rendre maître; quoiqu'il n'eût pu raffembler que quatre à cinq mille hommes, il marcha toute la nuit par les chauffées, qui feules pouvoient y conduire. Elles fe trouvèrent retranchées de manière à en rendre l'attaque impoffible. Alors le Général François fe détermina à fe jetter dans l'inondation, où il fit plus d'une demi-lieue pour arriver à Ramerfée, qu'il attaqua & dont il fe rendit maître; il en fit de même du quartier de Grevembourg. Le Prince d'Orange craignant pour lui-même, après des actions fi déterminées, fe retira avec la plus grande précipitation, quoiqu'il eût des forces trois fois plus confidérables que celles du Général François. Ces deux actions firent un honneur infini à M. de Luxembourg.

Ce Prince ne se rebuta cependant pas par ces mauvais succès, & il chercha bientôt à les faire oublier, par une opération plus importante. Il forma avec le Gouverneur des Pays-Bas Espagnols, le projet d'assiéger Charleroy; & malgré la rigueur de la saison, ayant rassemblé environ vingt-cinq mille hommes des deux nations, il investit cette Place le 4 de Décembre ; mais Montal étant parvenu à s'y jetter le 17, en forçant tous les passages des ennemis, avec seulement cent cinquante cavaliers, le Prince d'Orange se détermina à abandonner encore cette entreprise, tant à cause de l'intrépidité connue de Montal, qui lui annonçoit une longue & vigoureuse défense, qu'à cause des corps de troupes Françoises qui s'avançoient de tous côtés pour secourir cette Place. 1672.

Tandis que le petit corps de troupes, resté dans les Provinces d'Utrecht & d'Overissel, sous les ordres du Duc de Luxembourg, s'y soutenoit par l'habileté de leur chef, Turenne, en Allemagne, s'opposoit à tous les desseins que l'Électeur de Brandebourg & Montécuculli, avoient formés contre la France. Avec vingt mille hom-

1672. mes au plus, ce grand Général sçut empêcher, pendant treize mois, une armée plus du double de la sienne, d'aller s'unir aux Hollandois, ou de pénétrer dans l'Alsace. Les marches continuelles que l'armée ennemie avoit été obligée de faire pour percer de quelque côté, soit en montant, soit en descendant le Rhin, l'ayant épuisée, elle tenta de prendre des quartiers d'hiver en Westphalie, sur les terres de Cologne & de Munster; mais le Vicomte de Turenne ne l'y laissa pas tranquille. Dès le 24 de Janvier 1673, il se mit en marche, & le força d'abord de se retirer par de-là le Weser. Il prit lui-même des quartiers dans les meilleures Places de cette partie de l'Allemagne. Tout ce que l'Electeur de Brandebourg possédoit dans la Westphalie, fut pris. Les armées Impériales & Électorales ne pouvant subsister dans l'Évêché de Hildesheim, où elles s'étoient retirées, voulurent s'étendre dans la basse Saxe; mais les Ducs de Brunswick & de Lunebourg s'y opposèrent avec douze mille hommes, qu'ils avoient rassemblés pour la garde de leurs États. Alors ces deux armées furent obligées, pour leur conservation, de se séparer

vers la fin de Mars. Les troupes de l'Empereur 1673.
allèrent prendre des quartiers dans la Franconie, celles de l'Électeur dans la Principauté d'Halberstadt, & l'Electeur revint à Berlin; alors, cédant à la loi de la néceſſité, il ſollicita un accommodement avec le Roi, qu'il obtint par l'entremiſe du Duc de Neubourg, allié de la France; mais cet Électeur manqua à ſes engagemens dès qu'il crut pouvoir le faire ſans danger.

A ces grands ſuccès, le Roi joignit encore la priſe de Maëſtricht, qui capitula le 29 Juin 1673; il en fit le ſiège en perſonne, avec quarante mille hommes. Cette conquête fut la ſeule de cette année; les forces du Roi étoient inſuffiſantes pour ſoutenir d'auſſi grandes entrepriſes. Ses armées avoient été diviſées en pluſieurs corps trop foibles pour en impoſer. Le Roi laiſſa au Comte d'Eſtrades, qu'il nomma Gouverneur de Maëſtricht, plus de quinze mille hommes pour la défenſe de la Place & pour la fortifier. C'étoit l'uſage de ce Prince de fortifier les Villes, dès l'inſtant qu'il s'en étoit rendu maître, ſans attendre qu'aucun traité lui en eût aſſuré la poſſeſſion. On a accuſé M. de Louvois d'avoir formé le plan

1673. des mauvaises opérations de cette campagne, par la jalousie qu'il avoit conçue des grands talens du Prince de Condé & du Vicomte de Turenne.

Les Princes de l'Europe, revenus du premier étonnement que leur avoit causé la rapidité des conquêtes du Roi, l'année précédente, avoient eu le tems d'apprécier les ressources qu'il pouvoit avoir pour les conserver, lorsqu'ils se seroient réunis pour s'y opposer. Les troupes que le Roi avoit sur pied, étoient, sans doute, plus que suffisantes pour humilier la République de Hollande. Une incursion jusques dans le centre de ses États étoit possible; mais pour s'y maintenir malgré toute l'Europe, il falloit des moyens d'une toute autre étendue. Le Prince de Condé qui commandoit l'armée de Hollande, n'y put rien faire d'utile. Il n'avoit reçu aucun renfort de l'armée du Roi. Après le siège de Maëstricht, elle avoit été morcelée pour fournir à la garnison considérable laissée dans cette Place; pour former un Corps aux ordres du Marquis de Rochefort, qui eut ordre de ravager le pays de Trèves, afin de punir l'Électeur de ce qu'il avoit reçu garnison

Impériale dans Coblentz, & dans la forteresse d'Evenberstain. (Dans ce tems-là, on se croyoit en droit de punir les Princes voisins, d'avoir osé être les maîtres chez eux;) & enfin pour former le camp volant que le Roi voulut commander en personne. Ce Prince ne parut pas s'être chargé dans cette occasion, des opérations les plus dignes de lui. Il se porta en Lorraine pour y contenir, par sa présence, les habitants que leur Souverain excitoit à secouer le joug de la France. Il fit fortifier Nancy pendant son séjour. Il passa de-là en Alsace pour s'emparer de Colmar & Schelestadt, villes libres sous la protection de l'Empire. Il en fit démolir les remparts & retourna en France. 1673.

Le Vicomte de Turenne, après avoir forcé l'Électeur de Brandebourg à se lier avec le Roi, du moins en apparence, étoit entré en Franconie. Il en chassa l'armée de l'Empereur qui y avoit pris des quartiers, après sa séparation des troupes Électorales. Cette armée fut enfin se réfugier derrière les montagnes de la Bohème. L'armée de Turenne ne montoit pas à plus de vingt mille hommes, en y comprenant les troupes de l'Électeur de Cologne, & celles de l'Évêque de Munf-

1673. ter. Les ennemis de la France la voyoient foible de tous les côtés : ils osèrent former une union qui n'eût jamais eu lieu, ſi elle eût été dans un état plus reſpectable ; c'eſt ainſi que le traité entre l'Empereur, l'Eſpagne & la Hollande, fut ſigné à la Haye le 30 Août de cette année 1673.

Aſſuré d'un auſſi puiſſant appui, le Prince d'Orange en devint plus audacieux. Il entreprit avec vingt-cinq mille hommes le ſiège de Naërden, dont la garniſon incommodoit extrêmement Amſterdam. Cette Ville étoit la plus avancée & la plus importante des conquêtes du Roi. Elle ne tint que cinq jours, & ſe rendit le 14 de Septembre. Peu de tems après, l'Empereur fit partir ſon armée d'Egra, qui devint forte de quarante mille hommes, lorſqu'elle eut été jointe par les troupes de Saxe & celles du cercle de Franconie. Cette armée arriva à Nuremberg le 1er d'Octobre, & le 9, à Rottembourg. L'objet de Montécuculli étoit de ſe joindre ſur le bas Rhin, avec les troupes Hollandoiſes & Eſpagnoles ; il ne le pouvoit ſans paſſer le Mein ; Turenne malgré ſa grande infériorité, s'étoit emparé de tous les paſſages, & s'étoit poſté de manière qu'il eût été difficile de les

les forcer; mais l'Évêque de Wurtzbourg, quoiqu'engagé à garder une exacte neutralité, permit aux Impériaux le passage par sa Ville, & de ce moment Turenne ne put s'opposer aux mouvemens de Montécuculli, qui parvint enfin à sa jonction avec l'armée Hollandoise & Espagnole. Cette jonction se fit le 2 Novembre à Coblentz, où le Prince d'Orange s'étoit avancé pour en faciliter l'opération. 1673.

Le siège de Bonn fut la suite de la réunion des Allemands, des Espagnols & des Hollandois; & la perte de cette Place, qui ne tint que huit jours, occasionna la défection de l'Électeur de Cologne & de l'Évêque de Munster; abandonnés aux ressentimens des Hollandois & de leurs Alliés, ils furent forcés d'accepter la paix aux conditions qu'on voulut leur imposer. La plupart des Princes de l'Empire, qui avoient craint jusqu'alors de prendre un parti, n'hésitèrent plus à se déclarer pour l'Empereur.

Il ne restoit plus au Roi que le Roi d'Angleterre pour allié; mais la jalousie & la haine de la Nation Angloise contre Louis XIV, étoit au comble, & il n'étoit pas douteux que Charles II

1673. ne fût bientôt forcé de faire sa paix séparée avec la Hollande. Le traité en fut signé en effet le 29 Février de l'année suivante 1674. Dans de telles circonstances, il fallut se résoudre à abandonner les conquêtes de la Hollande, & faire revenir les troupes en Flandre; ce qui prouva que dans cette occasion, les Ministres du Roi n'avoient point sçu faire la paix, lorsqu'ils l'avoient refusée aux Hollandois qui la leur avoient demandée à genoux, & qu'ils n'avoient pas mieux sçu faire la guerre, puisqu'ils ne s'étoient pas mis en état de la faire de manière à conserver leurs conquêtes. Quoi qu'il en soit, les Hollandois qui devoient être humiliés, furent triomphants, & eurent l'habileté de soutenir leur avantage jusqu'au traité définitif.

1674. La guerre, à cette époque, changea totalement d'objet. L'Empereur la fit pour ravoir l'Alsace: l'Espagne pour rentrer dans la possession de tout ce qu'elle avoit été obligée de céder par le traité d'Aix-la-Chapelle: le Roi pour résister à cette grande ligue, & se dédommager de toutes ses dépenses, aux dépens de qui il appartiendroit; le Prince d'Orange enfin la faisoit pour sa plus

grande élévation, & peut-être avec plus d'ardeur qu'aucune autre Puiſſance, parce qu'elle lui étoit plus néceſſaire; ce n'étoit qu'à la tête de l'armée, qu'il pouvoit affermir l'autorité qu'il avoit uſurpée ſur la République. 1674.

Excité par ces divers intérêts, on ſe prépara de toutes parts. Les Puiſſances confédérées n'oublièrent rien pour avoir des armées ſupérieures à celles de France. De ſon côté, le Roi que le danger animoit, fit les plus grands efforts. Louvois triomphoit de voir la guerre plus vive qu'elle ne l'avoit encore été. Nous n'entrerons point dans tous les détails des cinq campagnes qui précédèrent la paix de Nimègue, pendant les années 1674, 75, 76, 77 & 78. Le Roi par la grandeur de ſes reſſources: par l'autorité la plus entière dans ſon Royaume: par la ſupériorité de ſes Généraux, les Condé, les Turenne, les Luxembourg & les Créqui, ſçut les tourner toutes à ſon avantage. Ses armées commencèrent toujours leurs opérations deux & trois mois avant celles des Alliés. Elles avoient pris pluſieurs Villes, tandis que ſes ennemis étoient encore diſperſés dans leurs quartiers, attendant des recrues, des réparations, des maga-

1674. ſins de vivres, qui ne ſe faiſoient qu'avec la plus grande lenteur. La campagne de 1674, dont les Alliés comptoient tirer les plus grands avantages, fut une des plus brillantes pour nous. Elle débuta par la conquête de la Franche-Comté, que le Roi fit en perſonne. Le grand Condé, en Flandre, gagna, le 11 Août, la bataille de Senef, avec une armée de cinquante mille hommes contre une de quatre-vingt, commandée par le Prince d'Orange, qui voulut, malgré la perte conſidérable qu'il y avoit faite, entreprendre le ſiège d'Oudenarde; mais cette tentative inouie ne lui valut qu'une humiliation de plus. Il fut obligé de le lever, le 21 Août, à l'approche du Prince de Condé. Le Maréchal de Turenne, en Allemagne, eut les plus grands ſuccès. Il battit à Sintzim, le 16 Juin, le Duc de Lorraine & le Comte de Caprara, qui furent forcés de ſe retirer par-delà le Neeker. L'Électeur de Brandebourg manquant au traité qu'il avoit ſigné l'année dernière, alloit ſe joindre à l'armée Impériale, forte alors de quarante mille hommes. Turenne qui n'en avoit que vingt-deux, jugeant qu'il étoit de la plus grande importance de prévenir cette jonc-

tion, & jugeant de même que l'Alſace, ainſi que la Lorraine, ne pourroient être garanties que par une action de vigueur, attaqua l'armée ennemie à Ensheim, près Straſbourg, le 4 Octobre, & la battit une ſeconde fois; mais la jonction de l'Électeur avoit réparé tout. Les ennemis forts de ſoixante mille hommes, s'étoient répandus dans la haute Alſace pour ſubſiſter plus commodément. Le Vicomte de Turenne, feignant d'aller prendre ſes quartiers en Lorraine, ſe porta ſubitement, le 29 Décembre, ſur Mulhauſen, où il battit un corps de ſix mille chevaux. De-là, il marcha ſur l'armée entière qui s'étoit raſſemblée; la droite à Colmar, la gauche à Turkeim. Le 6 de Janvier il l'attaqua par ſa gauche, ayant feint de diriger ſes principales forces ſur ſa droite, & après le plus ſanglant combat, les força d'abandonner leur camp & de repaſſer le Rhin, avec ſeulement vingt mille hommes qui leur reſtoient de ſoixante mille, dont leur armée étoit compoſée en entrant en Alſace. L'Électeur de Brandebourg, le Duc de Lorraine & le Duc de Bournonville, étoient les chefs de cette armée. Leur conſolation fut de rejetter les uns ſur les autres, la honte d'une auſſi grande défaite. 1674.

1674. Nous n'avons pu nous refuser de rappeller après tant d'autres Écrivains, le souvenir de faits si mémorables, ni de brûler notre petit grain d'encens, en l'honneur de l'Homme miraculeux qui les a opérés. Rien ne doit inspirer plus de vénération, que des facultés tant étendues dans le génie militaire. La nature en est si avare, que des autels leur sont dûs. Quelle distance énorme, d'un Chef de cette espèce, à tous ceux qui parviennent à de semblables commandemens! L'ignorance dans la plupart, est le moindre de leurs défauts. La présomption les aveugle: l'orgueil les domine: la crainte, fille de l'incapacité, les gouverne. S'ils ne sont qu'égaux en force, ils se tiennent sur la défensive, laissent tout faire à leur ennemi, toujours dans la crainte de se compromettre. Ils font des marches sans objet: des retraites sans nécessité: ni précision dans leurs mouvemens, ni vues utiles; écrivains prolixes, & infidèles narrateurs, ils justifient toutes leurs fautes par des obstacles chimériques; ils animent leurs partisans, dans la Capitale, à la Cour, par des fables dont ils envoient des milliers de copies, & les campagnes finissent de la façon la plus

brillante, dit-on, lorſqu'ils n'ont point été bat- 1674.
tus. Ceux-là, ſans doute, ont pourtant un véritable mérite vis-à-vis de ceux plus mal habiles encore, qui ne ſçavent que ſe faire battre. Ces derniers ſont les fléaux des Nations qu'ils ruinent, qu'ils dépeuplent & qu'ils déshonorent. Malheur aux Princes qui ne les connoiſſent pas, mais malheur encore plus à ceux qui les emploient, les connoiſſant! & nous voyons avec peine combien il eſt difficile de juſtifier Louis XIV de l'un ni de l'autre reproche.

La campagne de 1675, fut une des plus mal-
heureuſes pour la France, puiſqu'elle y perdit le 1675.
Maréchal de Turenne. Il fut tué d'un coup de canon le 27 Juillet, n'étant âgé que de ſoixante-quatre ans. Quels ſervices n'eût-il pas encore rendu à l'État? Les Comte de Lorges & Marquis de Vaubrun, ne ſçurent que ramener l'armée de Turenne ſur le Rhin, pour lui faire repaſſer ce fleuve. Montécuculli la pourſuivit, & l'attaqua à Altenheim; l'avantage fut à-peu-près égal des deux côtés. Le courage ſeul de nos troupes les garantit d'une défaite entière. Elles ſe mirent en bataille, & manœuvrèrent d'elles-mêmes, avec

1675. tant d'intelligence & de fermeté, qu'elles repassèrent le Rhin, après le combat, sans que l'ennemi osât s'y opposer. Montécuculli passa aussi le Rhin à Strasbourg, & le Prince de Condé fut envoyé pour s'opposer à ses progrès. En effet, il lui fit lever successivement les siéges d'Haguenau & de Saverne, & ensuite le força de repasser le Rhin. Ce fut la dernière campagne de M. le Prince. On l'attribua à la goutte, à laquelle il étoit sujet; mais ce fut bien plutôt la jalousie du Ministre & les désagrémens auxquels elle l'exposoit, qui le forcèrent à une vie inactive, qui n'étoit faite, ni pour son caractère, ni pour ses talens.

1676. Chacune des trois campagnes, qui suivirent celle de 1675, furent encore marquées par la prise de plusieurs Places; de façon que pour arrêter ses conquêtes, les États-Généraux s'occupèrent véritablement du grand objet de la paix. Mais ce qui semble toutefois digne de remarque, c'est que Louis XIV la desiroit lui-même avec impatience. Devenu insensible à son agrandissement, il en étoit au point de voir, avec indifférence, ses progrès dans les Pays-Bas.

1677. En 1677, il partit de Saint-Germain pour la Flandre

Flandre le 28 Février, il en fut de retour le 20 d'Avril, après avoir pris Valenciennes & Cambray. Monſieur ſe rendit maître de Saint-Omer, & gagna la bataille de Caſſel ſur le Prince d'Orange, tandis que le Maréchal de Créqui, après avoir rendu inutiles tous les mouvemens des ennemis en Allemagne, avoit pris Fribourg. *1677.*

En 1678, le Roi s'étoit emparé avant le premier d'Avril, d'Ypres & de Gand. Il ne lui reſtoit plus que peu de Places à prendre, pour être maître de tous les Pays-Bas; & le très-grand aſcendant qu'il avoit ſur les confédérés, ne laiſſoit aucun doute qu'il ne les emportât la campagne ſuivante. Que craignoit il, en continuant ſes conquêtes? d'alarmer l'Europe? N'auroit-il pas pu encore mieux la tranquilliſer par un ſacrifice plus grand? Ayant davantage à rendre, il en auroit paru d'autant plus modéré. L'Empereur, le Roi d'Eſpagne, le Prince d'Orange s'oppoſoient à toutes négociations; le Roi n'avoit, pour continuer la guerre, qu'à ne pas lever les difficultés inſidieuſes qu'ils faiſoient naître tous les jours; on n'eût pu lui rien imputer, & il eût achevé cette importante conquête. La Nation Angloiſe menaçoit de ſe *1678.*

1678. déclarer, si ses progrès continuoient, mais son Roi s'y opposoit : la guerre dépend de lui ; & quand son peuple l'y eût forcé, outre qu'un Roi d'Angleterre, qui ne fait que céder à sa Nation, a mille moyens de rendre sa complaisance sans effet, de quel poids eût-il été dans la balance? L'Angleterre n'est à craindre, que lorsqu'elle peut armer en sa faveur les grandes Puissances, par le moyen des subsides qu'elle leur donne. Elles étoient alors toutes armées contre la France : elle n'eût donc pu ajouter à la masse des ennemis du Roi qu'un corps de ses propres troupes, qui n'auroient produit qu'un effet insensible. Mais Louis XIV desiroit la paix, peut-être parce qu'il y avoit huit ans qu'il faisoit la guerre. Il vouloit regagner la confiance des Hollandois qu'il étoit fâché d'avoir perdue, tant sa politique étoit changée. On a la preuve que ces opinions ne sont pas de vaines conjectures, dans une lettre qu'il écrivoit aux États-Généraux, le 18 Mai 1678, après avoir conquis les Villes d'Ypres & de Gand. Il s'y exprime dans ces termes : « Très- » chers grands Amis, l'affection sincère avec » laquelle nous avons toujours tâché de contri-

» buer à la paix de l'Europe .... nous sommes 1678.
» bien-aise que les conditions desquelles nous
» nous sommes expliqués en cette assemblée,
» vous aient paru équitables ...... mais parce
» que de la manière que vous avez fait parler à
» nos Plénipotentiaires, il paroît ..... qu'il vous
» reste quelque peine touchant le septième article
» du traité de commerce, & quelqu'inquiétude
» que nous achevions la conquête des Pays-Bas,
» si l'Espagne refusoit les conditions que nous
» lui avons offertes ; nous voulons bien vous ins-
» truire de nos sentimens sur ces deux points.
» Nous ne pouvons le faire plus favorablement
» sur le premier, qu'en accordant, dès cette
» heure, le septième article, tel que vous l'avez
» desiré, & en prenant de telles mesures sur le
» second, qu'elles guérissent la crainte que vous
» témoignez pour la perte de la Flandre........
» C'est en cette sorte que vous nous trouverez
» portés, non-seulement à former, mais à affer-
» mir cette barrière, que vous croyez si néces-
» saire à votre repos, & à vous rendre, avec le
» rétablissement du commerce, tant d'autres
» avantages que vous pouvez attendre de notre
» amitié ».

1678. Combien y avoit-il loin de ce ſtyle, à celui employé en 1672, en répondant à Utrecht aux Députés de Hollande, proſternés aux pieds du Roi? Cependant la ſituation de ce Monarque, maître des Pays-Bas, conquis malgré les efforts de l'Europe entière, ſe trouvoit bien plus redoutable qu'elle ne l'étoit alors, après avoir envahi deux Provinces de Hollande, qui n'avoient point été défendues; leur éloignement en rendoit la poſſeſſion très-incertaine, & par l'union prochaine de pluſieurs Puiſſances rivales, elles pouvoient ſe flatter de les voir bientôt abandonnées. Louis avoit fait, ſans doute, une grande faute, en attaquant la Hollande, pour la vaine ſatisfaction de l'humilier; mais il en fit une autre, de montrer tant d'empreſſement à la paix, & de tant ſacrifier pour l'obtenir. Delà il apprit à l'Europe que ſon inconſtance répareroit toujours les dommages occaſionnés par ſes armes; il prouva que les ſoins de la guerre le fatiguoient bientôt, & que d'autres ſoins avoient ſur lui plus d'empire. En effet, ſon faſte dans tous les genres, que rien n'avoit pu tempérer, devoit toujours couper dans ſes mains le nerf de la guerre; c'eſt ainſi que Louis

ſe fit connoître pour un Prince ambitieux, mais nullement à craindre. 1678.

Cette paix tant attendue d'une part, & ſi redoutée de l'autre, penſa être rompue au moment d'être ſignée. Le tems de la reſtitution des Places, que le Roi devoit rendre à l'Eſpagne, n'avoit point été fixé dans les préliminaires. Le Roi prétendit devoir les garder, juſqu'à ce que les Alliés euſſent reſtitué à la Suède tout ce qu'ils lui avoient enlevé. Cette prétention inattendue, parut à toutes les Puiſſances intéreſſées, une ſubtilité tenant de la mauvaiſe foi. La Puiſſance médiatrice ſur-tout, l'Angleterre en fut offenſée. Dès que Charles II en fut inſtruit, il renvoya à la Haye le Chevalier Temple, grand ennemi de la paix, & entièrement dévoué au Prince d'Orange. Il y ſigna, en arrivant, un traité avec les États-Généraux, contenant des menaces révoltantes. Il y étoit dit : « Que ſi avant le 11 d'Août » le Roi ne déclaroit pas qu'il étoit prêt à rendre » de bonne-foi, les Places qui devoient revenir à » l'Eſpagne, la Hollande continueroit la guerre, » & que l'Angleterre la déclareroit inceſſamment » à la France, & la feroit de concert avec les » Alliés.

1678. Dès le premier moment que cette prétention du Roi lui fut conteſtée, il ordonna au Maréchal de Luxembourg d'inveſtir Mons, afin de faire craindre aux Alliés de perdre cette Place de plus, en perſiſtant à ne pas s'y ſoumettre; mais au lieu de donner la loi, il la reçut impérieuſement, par le nouveau traité entre l'Angleterre & la Hollande, dont il n'oſa paroître mécontent. Cependant afin de couvrir ſon honneur, il fit intervenir les Ambaſſadeurs Suédois qui donnèrent leur conſentement, à ce que le Roi évacuât les Places qu'il devoit remettre, ſans attendre les reſtitutions qui ſeroient à faire à la Suède. C'eſt ainſi que le 10 d'Août 1678, veille du jour fatal où la guerre devoit recommencer, on parvint à ſigner le traité particulier de la France avec la Hollande. L'Eſpagne qui ne vouloit pas y entendre, ne ſigna que le 17 Septembre. L'Empereur ne put ſe déterminer à cette paix que le 19 Février de l'année ſuivante. Ces deux branches de la Maiſon d'Autriche, ainſi que le Danemarck & l'Électeur de Brandebourg, firent à la Hollande des reproches ſanglants ſur ſa défection, dans une alliance qui n'avoit été faite que pour ſa conſer-

vation : reproches toutefois très-mal fondés ; car si sa conservation eût été le véritable objet de l'alliance, la guerre eut fini dès l'année 1673, après que le Roi eût évacué toutes les Places de Hollande ; mais les secours donnés à cette République, n'étoient que le prétexte de l'alliance, qui devoit bien plutôt servir à l'ambition de chacune des Puissances contractantes. 1678.

Par ce traité, le Roi rendit Maëstricht aux Hollandois (c'étoit la seule Place qui ne leur avoit pas encore été rendue) & leur accorda les plus grands avantages pour leur commerce ; de façon que de ce projet d'humiliation, il en résulta pour eux autant de gloire que de profit. Il rendit à l'Espagne, Limbourg & ses dépendances, Charleroy, Binche & sa Prévôté, Ath & sa Châtellenie, Oudenarde, Courtray avec leurs Châtellenies, Gand & toutes ses dépendances, Lewes & Saint-Ghislain, mais dont les fortifications seroient rasées. Toutes ces Places avoient été fortifiées par M. de Vaubán, avec beaucoup de dépense. Le Roi retint la Franche-Comté, Condé, Valenciennes, Bouchain, Cambray, Ypres, Werwick, Warneton, Poperingue, Bailleul, Bavay,

1678. Caſſel, Aire, Maubeuge & Charlemont, avec toutes leurs dépendances. Dans le nombre des Places rendues par le Roi, il s'en trouvoit cinq qui lui avoient été cédées par le traité d'Aix-la-Chapelle; ſavoir, Charleroy, Binche, Ath, Oudenarde & Courtray; & par ces grandes ceſſions, les frontières furent conſidérablement rétrécies.

Cette paix, la plus honorable que put faire la Hollande, contrarioit les vues du Prince d'Orange; & ce Prince, dans l'eſpérance de la rompre, avant l'échange des ratifications, eut l'inhumanité de ſacrifier ſept à huit mille hommes à ſon ambition. Il attaqua le 14 Août le Maréchal de Luxembourg à l'Abbaye de Saint-Denis. Il y fut repouſſé, & n'obtint que la honte d'une défaite de plus.

Après la ſignature du traité, on ne manqua pas de frapper une médaille qui choqua toutes les Puiſſances, ſur-tout celles qui étoient déja ſi fort aigries de leurs pertes. La légende *Pace in ſuas leges confecta*, & l'exergue *Neomagi*, veulent dire, *la paix faite à Nimegue, aux conditions preſcrites par le Roi vainqueur.* Ces ſortes de trophées, fuſſent-ils même l'expreſſion de la plus exacte

exacte vérité, sont faits pour révolter toutes les 1678.
Nations. La modestie seule convient aux succès, & ce n'est que sous son ombre qu'ils peuvent être pardonnés.

Une condition de la paix à laquelle le Roi s'étoit soumis, étoit l'abandon de Messine, qui s'étoit soulevée contre l'Espagne, & avoit occasionné une diversion favorable aux armes du Roi. Ce Prince, en leur envoyant de puissants secours, les avoit engagé de ne plus garder de mesures vis-à-vis de leur Souverain le Roi d'Espagne, les assurant de son appui dans tous les tems; mais l'abandon s'en fit furtivement par le Maréchal de la Feuillade, de la manière la plus cruelle. Il embarqua sur sa flotte tout ce qu'il y avoit de François dans le pays, sous prétexte d'une expédition importante qu'il vouloit faire en Sicile, & ce ne fut que lorsqu'il fut en mer, qu'il manda les principaux de Messine pour leur déclarer qu'il repassoit en France. Leurs larmes & leurs prières furent inutiles; ils obtinrent seulement que ceux qui s'étoient déclarés le plus hautement pour la France, pussent se soustraire à la vengeance Espagnole; mais on ne put les embarquer tous sur

1678. la flotte. Ceux reſtés en Sicile périrent dans les ſupplices, & ceux qui paſsèrent en France ne furent guères moins malheureux. Ils n'y reçurent aucun ſecours. Cet abandon très-inhumain fut juſtifié par des plaintes que l'on fit de la conduite de ces Peuples, accuſés de grands déſordres, dont la Nation Françoiſe avoit eu beaucoup à ſouffrir; mais il fut évident que la véritable cauſe étoit le deſir de la paix qu'on ne pouvoit faire ſans cette condition.

Il ne faut pas omettre une obſervation importante ſur l'effet de ce traité en Europe ; c'eſt qu'aucun des Princes avec leſquels il fut contracté, ne voulut s'unir avec la France: pas même ceux pour qui il en réſulta quelqu'avantage. Ils firent tous entr'eux, au contraire, des alliances défenſives. La Suède même, à qui on avoit fait toutes les reſtitutions qu'elles pouvoit prétendre: à qui on avoit payé de gros ſubſides pendant toute la guerre, & qui avoit très-mal ſervi ſon Allié, fut la première à former une aſſociation avec la Hollande, où la plupart des Princes de l'Empire entrèrent. Elle fut ſignée le 2 d'Octobre de la même année. On regarde que la ligue d'Ausbourg, faite depuis contre la France, n'en fut que l'imitation.

MM. de Louvois & de Colbert ambitionnoient la place de M. de Pomponne, Secrétaire d'État aux Affaires étrangères, depuis 1671, qu'il avoit succédé à M. de Lionne. Le premier la demandoit pour M. Courtin, le second pour son frère le Président Colbert de Croissy. Ils avoient fait valoir auprès du Roi, quelques négligences de la part de ce Ministre, & formé des reproches contre lui, sur quelques omissions dans les traités, qui occasionnèrent sa disgrace; mais Colbert l'emporta sur Louvois. Son frère le Président Colbert, fut nommé aux Affaires Étrangères. Ainsi c'étoit toujours le crédit du Ministre qui déterminoit les choix. 1679.

Aux dépenses énormes que la guerre venoit d'occasionner, se joignirent bientôt d'autres dépenses non moins fortes. Les fêtes données pendant deux mois à Saint-Germain, à l'occasion du mariage du Dauphin avec la Princesse de Bavière, furent de la plus grande magnificence. Ce grand mariage avoit été célébré à Châlons, où toute la Cour étoit allé au-devant de la Dauphine. A peine ces plaisirs étoient-ils finis, que le Roi, la Reine, le Dauphin, la Dauphine, Monsieur, Ma- 1680.

1680. dame, avec une très-grande ſuite, partirent pour la Flandre. Rien de plus brillant & de plus ſomptueux que ce voyage. L'Eſpagne & la Hollande étoient déja dans la crainte qu'il ne cachât quelque grande entrepriſe, tant les préventions contre ce Prince étoient fortes; mais il n'en coûta qu'à lui, & après avoir vu Valenciennes & Cambray, il revint avec ſa Cour à Saint-Germain.

Louvois vouloit exiſter auſſi puiſſant en paix comme en guerre : il vouloit occuper également ſon Maître. Colbert étoit ſoutenu par Madame de Monteſpan. Les Bâtimens, les Jardins, les Spectacles étoient le goût dominant du Roi. Ce Prince avoit un goût naturel pour tous les Arts, dont il jugeoit ſainement. Louvois pour l'en diſtraire, le tint puiſſamment armé. Il augmenta les Fortifications des Places; il en fit conſtruire de nouvelles : on bâtit Mont-Louis dans les Pyrénées, pour aſſurer l'entrée en Catalogne, quand il plairoit au Roi; en Alſace on bâtit Huningue, près de Baſle; le Fort-Louis, près de Lauterbourg, Landaw en baſſe Alſace & Phalsbourg, dans les montagnes des Vauges. L'Allemagne regarda ces Fortereſſes nouvelles, comme

des dispositions préalables, pour assurer les suc- 1680.
cès des opérations méditées contr'elle. On joignit à cet appareil effrayant, l'établissement de Chambres particulières, à Metz & à Brisach, pour réunir les terres prétendues démembrées de l'Alsace & des trois Évêchés ; on cita à ces Chambres plusieurs Princes Souverains, comme possédants des biens de la Couronne. Cette espèce de persécution fut générale. Toute la haute Noblesse d'Alsace fut inquiétée. Les Arrêts de ces Chambres, appuyés d'exécutions militaires, furent tous sans appel.

Colbert ne fut pas moins actif pour donner de l'éclat à son ministère. L'objet des bâtimens augmentoit tous les jours. Le Château de Versailles, point assez magnifique, fut en partie abattu, pour le rétablir sur un nouveau Plan (ce travail dura sept ans), & ce Ministre mit la Marine dans un état de puissance où elle n'avoit pas encore été. Il établit des classes montant à soixante mille matelots. On bâtit nombre de vaisseaux : on augmenta considérablement les Ports de Toulon & de Brest : on construisit des magasins & des arcenaux dans l'un & l'autre, capables de

1681. contenir les armemens les plus nombreux.

Des forces auſſi conſidérables, entretenues ſur terre & ſur mer, & même augmentées tous les jours, inſpirèrent à toute l'Europe les inquiétudes qu'elles étoient faites pour faire naître. L'Angleterre conclut à Windſor, le 30 de Juin 1680, une alliance défenſive avec l'Eſpagne. D'un autre côté, les réunions ordonnées par les Arrêts des Chambres de Metz & de Briſach, &c. occaſionnèrent des plaintes à la Diète de Ratiſbonne; & comme elles n'eurent alors aucun effet, parce qu'on ne trouva pas les États-Généraux diſpoſés à la guerre, le Miniſtre ſe crut en droit de tout entreprendre.

Dans cette ſituation des choſes, il n'héſita point à porter deux coups d'éclat. La Ville de Strasbourg avoit ſouvent manqué dans la dernière guerre, à la neutralité qu'elle s'étoit engagée d'obſerver; elle avoit livré ſon Pont aux troupes Allemandes, & leur avoit donné un aſyle dans ſes murs ou ſous ſes remparts, toutes les fois qu'elle en avoit été requiſe; d'où il étoit réſulté un grand déſavantage pour les armées du Roi, qui avoient à opérer en Alſace; mais c'étoit

une Ville Impériale qu'on ne pouvoit attaquer, sans être censé attaquer l'Empire. Ces considérations n'arrêtèrent point Louvois. Les troupes Françoises se trouvèrent subitement rassemblées aux portes de cette Ville, le Ministre à leur tête. Il n'y avoit rien de disposé pour sa défense, & les Bourg-mestres effrayés, ou gagnés, signèrent une capitulation le 30 Septembre 1681, où tous leurs privilèges furent conservés. 1681.

Le même jour, les troupes du Roi prirent possession des Ville & Citadelle de Cazal, situées sur le Pô, dans le Montferrat. Charles IV, Duc de Mantoue, aimant ses plaisirs, & manquant d'argent pour les satisfaire, accepta les offres de Louvois qui lui fit toucher une somme considérable; mais l'achat de cette Place inspirant à l'Italie de justes alarmes, y fit autant d'ennemis au Roi, que la surprise de Strasbourg lui en fit en Allemagne; le Pape, Innocent XI, fut un des plus animés, ayant à joindre ce sujet de mécontentement, à ceux que lui donnoient le Roi & les Parlemens du Royaume au sujet du droit de Régale, auquel il vouloit porter atteinte. Ce Pontife avoit déja mis beaucoup de passion dans

1681. cette affaire, & devint bientôt le plus animé des Princes contraires à la France.

Les Chambres de Réunion continuoient leurs fonctions, & cherchoient à les étendre de plus en plus tous les jours. Celle de Metz alla jusqu'à faire assigner le Roi d Espagne, pour qu'il eût à rendre foi & hommage de plusieurs terres dans le Duché de Luxembourg. Il ne se crut pas obligé de s'y soumettre, comme on le pense bien. La Chambre rendit un Arrêt, par lequel elle ordonnoit que, faute par le Roi d'avoir comparu, ses terres seroient réunies à la Couronne. L'Arrêt fut exécuté. Les troupes Françoises entrèrent dans le Duché, bloquèrent la Capitale, & mirent à contribution tout le pays.

La Reine, femme de Louis XIV, mourut le 30 Juillet, âgée de quarante-cinq ans. Cette mort fit monter Madame de Maintenon au dernier degré de la fortune.

M. de Colbert mourut le 6 de Septembre, âgé de soixante-quatre ans. M. de Seignelay son fils, lui succéda dans la place de Secrétaire d'État de la Marine, & M. Pelletier dans celle de Contrôleur-Général.

Les

Les Turcs qui faiſoient le ſiège de Vienne, furent attaqués par Sobieski, Roi de Pologne, & forcés de le lever. 1683.

Le Roi ne perdoit point de vue la ſatisfaction qu'il demandoit aux Eſpagnols, pour quelques droits qu'il prétendoit avoir relativement au Comté d'Aloſt. Ne pouvant obtenir à ce ſujet de ſatisfaction de l'Eſpagne, il donna ordre au Maréchal d'Humières d'entrer en Flandre, & il s'y empara, ſans aucune réſiſtance, de Courtray & de Dixmude. L'Empereur occupé contre les Turcs, n'étoit point à craindre, & l'on étoit sûr que l'Angleterre ni la Hollande ne prendroient aucun parti dans cette occaſion. L'Eſpagne ſe flattant du contraire, déclara la guerre à la France. Auſſi-tôt qu'on eut publié à Bruxelles cette déclaration, Luxembourg fut bombardé par le Marquis de Bouflers.

Madame de Monteſpan ne fut plus du tout admiſe dans l'intimité du Roi; Madame de Maintenon l'occupa ſeule le reſte de ſes jours.

Les entrepriſes du Roi contre l'Eſpagne, inquiétèrent toute l'Europe. Le Prince d'Orange deſiroit toujours la guerre, mais il ne put entraî- 1684.

1684. ner les États-Généraux, & l'Angleterre étoit trop occupée de ses troubles intérieurs, à l'occasion de l'exclusion à la Couronne, que la Nation vouloit donner au Duc d'Yorck, frère du Roi, à cause de sa catholicité. Les Hollandois avoient obtenu du Roi un délai pour la poursuite de ses droits, dans l'espérance d'un accommodement. Le terme écoulé, le Roi assiégea Luxembourg en forme, qui se rendit le 4 de Juin 1684.

L'Ambassadeur d'Espagne fit les plaintes les plus vives aux États-Généraux: il requit l'exécution des traités qui les obligeoient à s'unir à eux pour la défense de leurs possessions. Ils publièrent de longues listes de toutes les Villes, Seigneuries & Châteaux, dont la France s'étoit emparée par voies de fait, depuis la paix de Nimègue. Il paroissoit, par ces listes, que la France s'étoit plus agrandie depuis la paix que pendant la guerre. On étoit bien persuadé en Hollande, de l'injustice de ces procédés, mais on étoit tout aussi convaincu de l'impossibilité de les arrêter, dans les circonstances particulières où se trouvoit chacun des Alliés. Dans cette situation, les États-Généraux, de concert avec l'Ambassadeur de

France, proposèrent le 17 de Juin, à leurs Alliés, 1684.
un projet d'accommodement provisoire, par lequel ils promettent à Sa Majesté Très-Chrétienne, de s'employer de toutes leurs forces, auprès de Sa Majesté Catholique, pour qu'il accepte une trève de vingt ans, aux conditions offertes par le Roi.

On donna six semaines à l'Espagne pour accepter, & un mois à l'Empire; & ce terme passé, les États ne devoient plus se mêler des affaires d'Espagne. La nécessité indispensable de céder, fit que la trève fut signée le 29 de Juin de la part des Etats-Généraux, le 15 d'Août pour le Roi Catholique, & le 20 pour l'Empereur & pour l'Empire. Ces Puissances se trouvèrent aussi lésées qu'humiliées, & l'on peut juger si elles se promirent d'en tirer vengeance à la première occasion.

Les Génois avoient déplu au Roi par des liaisons avec l'Espagne, qui n'étoient pas dans ses intentions. Il résolut d'en tirer une vengeance signalée. Pour cet effet, il fit armer à Toulon quatorze vaisseaux de guerre, vingt galères, vingt galiotes à bombes & plusieurs autres bâti-

1684. mens. M. Duquesne Commandant de cette escadre, avoit à bord le Marquis de Seignelai Ministre de la Marine. Elle parut devant Gênes le 17 de Mai. Le Ministre remit aux Députés du Sénat de Gênes, un mémoire de griefs & de réparations, exigés du même style qu'avoit employé le Marquis de Louvois, dans celui qu'il remit en 1672 aux Députés de Hollande. La République en fut indignée, & préféra sa ruine à son déshonneur. Le Ministre fit jetter dans la Ville douze mille bombes, qui renversèrent de fond en combe les plus beaux édifices, & brûlèrent pour des sommes considérables de marchandises précieuses. Cette terrible exécution ne finit que lorsque les bombes furent épuisées.

Les Génois n'avoient point d'Alliés; & si l'Empire, l'Espagne & la Hollande avoient été obligés de céder à la puissance du Roi, ce petit État pouvoit-il en faire moins ? Il se soumit donc aux conditions exigées, dont la plus extraordinaire fut de voir le Doge à Versailles chargé de s'humilier devant le Roi, contre la loi ancienne, qui ne permet à aucun Doge de sortir de l'État,

dans tout le tems qu'il eſt revêtu de cette première dignité. 1684.

Il eſt aiſé de ſentir combien des entrepriſes ſemblables contre différentes Puiſſances, firent naître de reſſentimens & de haines. La ſeule impuiſſance en pouvoit arrêter les effets, mais le deſir de la vengeance ſubſiſtoit toujours, & devenoit d'autant plus violent qu'il tardoit davantage à ſe ſatisfaire.

Il ſemble qu'une Puiſſance comme la France, & ſituée comme elle l'eſt, devroit avoir pour politique, l'union la plus conſtante avec des Républiques telles que celle de Hollande; nous en avons déja dit les raiſons, mais telles auſſi que celle de Gênes, quoique d'une prépondérance bien inférieure à la première. Gênes ne peut jamais nuire à la France, & pourroit lui être fort utile: à plus forte raiſon la France à la République. L'Italie, ce beau pays qui a fait depuis ſi long-tems, l'ambition de tant de Princes, n'a que trois portes, le Tirol, le Piémont & la rivière de Gênes. La première eſt hors de portée de la France, la ſeconde lui eſt ſouvent fermée, ou ne lui eſt ouverte qu'à des conditions fort

1684. onéreuses. La troisième pourroit suppléer à la seconde, & donner des facilités précieuses dans certaines circonstances. Que faudroit-il pour en obtenir un effet si salutaire? Un traité religieusement observé, par lequel la République recevroit certains avantages, soit permanents pour son commerce, soit accidentels, dans les cas où elle auroit besoin de secours étrangers, à la charge par elle, d'entretenir des chemins ouverts, dans les principales gorges de son territoire, qui aboutissent dans l'intérieur de l'Italie, & de tenir dans ses mains la clef de ces passages, au moyen d'un nombre de Forts, d'une bonne défense, qu'elle seroit chargée d'entretenir & de garder. Quand un État aussi puissant que la France devroit contribuer aux frais de construction de ces petites forteresses, elle ne pourroit faire qu'un emploi utile pour elle, de ses dépenses. La supposition la plus désavantageuse seroit que cette République manquât à tous ses engagemens, & que s'écartant de ses véritables intérêts, elle s'unît à nos ennemis. Alors seulement ces passages, ces Forts, ne nous seroient pas utiles; mais ils ne pourroient jamais nous être nuisibles, puisque ces mêmes passages

ne peuvent ſervir à pénétrer dans le Royaume. 1684.
Ils ne viennent tous aboutir qu'à Monaco, enſuite dans le Comté de Nice, dont le Souverain eſt aſſez puiſſant lui-même pour en défendre l'entrée, s'il n'eſt pas allié de la République, & dans le cas contraire, il exiſte dans ſes États des paſſages plus courts & plus commodes, qui auront toujours la préférence.

Mais ſi l'exiſtence d'un paſſage facile par cette côte, pouvoit être utile à la France dans de certaines circonſtances, cette communication sûre de cette République avec la France, lui procureroit conſtamment les plus grands avantages, tant qu'une union fidellement obſervée rendroit ces États un allié précieux à la France. Quelle conſidération n'auroit-elle pas, s'il étoit établi dans l'Europe, que ſes ennemis à l'inſtant le deviennent de la France? Dans le cas même où le Roi de Sardaigne ſeroit l'ennemi de l'un & de l'autre, la communication n'en ſeroit point interceptée, parce que le Comté de Nice eſt ouvert du côté de la Provence: qu'il faudroit des forces très ſupérieures pour le défendre de ce côté, & qu'on a en outre, par la mer, un paſſage ſi

1684. court & ſi facile, d'Antibes à Monaco, que jamais il ne pourroit y avoir d'obſtacle de ce côté, pour la communication, quelque ſuppoſition qu'on pût faire.

Mais qu'eſt-ce que nous demanderions pour la facilité & la ſûreté de ce paſſage ? Ce ne ſont pas des ouvrages conſidérables. Que le chemin le long de la côte fût bien entretenu: que les principales vallées qui y aboutiſſent, fuſſent bien ouvertes & bien défendues, telles que celle de la Roya, venant du col de Tende: celle de la Tayia, conduiſant à Triora & au Tanaro: celle d'Oneglia d'Albenga, allant à la Bormida: celle aboutiſſant à Carcaré: celle de Seruſa, allant à l'Orba; enfin celle de Polcévera, allant de Gênes par Ponté-Décimo & la Bogeta à Ovada; il ſuffiroit de s'aſſurer par-delà G.nes, du Val de Bezagno. Après ces diſpoſitions pour les vallées principales, il faudroit ſeulement à chacune des petites vallées, qui aboutiſſent également à la côte, un petit Fort pour les fermer, tel que nous en avons indiqué dans notre deuxième Volume, qu'on ne put prendre que par un ſiège en règle, & qui peuvent ſe défendre avec cinquante payſans montagnards,

montagnards, pris dans chaque vallée. Alors la communication feroit couverte dans toute fon étendue, & à l'abri des petits partis, toujours fort nuifibles, lorfqu'ils peuvent venir tomber fur différens points, puifqu'il faut employer un nombre confidérable de troupes pour s'en garantir. La ville même de Gênes pourroit, avec nos méthodes, devenir, fans de grandes dépenfes, une Place du premier ordre, & même ce que nous appellons une Place imprenable. D'ailleurs, par l'étendue confidérable qu'elle pourroit avoir, fuivant cette nouvelle manière, elle deviendroit fufceptible d'y recevoir au befoin une armée, avec toutes les provifions & les munitions qui lui feroient néceffaires, foit qu'elle eût à y féjourner, ou qu'elle eût à fe porter en avant. En fuivant à-peu-près le tracé de ce qu'on appelle la nouvelle enceinte, & la rendant auffi forte que ces méthodes en font fufceptibles, cette ville auroit plus de furface qu'aucune ville de l'Europe, fi l'on en excepte Paris & Londres. Alors aucune Puiffance d'Italie ne feroit à craindre pour ce petit État. Elles feroient toutes forcées au contraire, d'avoir pour elle les plus grands mé-

1684.

1684. nagemens, ſur-tout dans la ſuppoſition d'une alliance avec la France, irrévocablement établie ; mais il paroît que le miniſtère de Louis XIV étoit bien éloigné d'en avoir conçu cette idée, puiſque Gênes, ville floriſſante, habitée par des Citoyens diſtingués, fut traitée avec la même cruauté, qu'on employa dans le même-tems, contre les barbares écumeurs de mer de la côte d'Afrique.

1685. Les Commandans & Intendans des Provinces, reçurent des ordres cette année, d'employer les moyens de rigueur, s'il étoit néceſſaire, pour ramener les Proteſtans à la Religion Catholique. Leur fermeté obligea d'en venir aux exécutions militaires. Elles donnèrent lieu à des cruautés inouies. Enfin la révocation de l'Édit de Nantes, publié au mois d'Octobre, mit le comble à l'infortune de ces malheureux Citoyens. Les violences devinrent générales, & il en réſulta des émigrations conſidérables. Ces fugitifs furent accueillis avec empreſſement dans les États voiſins. Jacques II, Roi d'Angleterre, quoiqu'il fût ſi zélé Catholique, qu'il en perdit ſa Couronne, fit publier à Londres, le 18 Juillet,

une Ordonnance par laquelle il accordoit des privilèges aux Réformés qui voudroient passer dans ses États. Le Danemarck, l'Électeur de Brandebourg en firent de même. La ville d'Amsterdam alla plus loin. Elle déclara qu'elle leur accorderoit des franchises, & bâtiroit des maisons, pour qu'ils pussent être logés, en leur faisant en outre, des avances d'argent pour former leur établissement. Le Prince d'Orange fit rechercher tout ce qui avoit été Officier & Soldat, & les incorpora dans divers régimens. Il s'en fit autant de créatures qui se vouèrent à lui comme à leur sauveur. Ces Réfugiés ne contribuèrent pas peu, par leurs plaintes & les tableaux touchants qu'ils firent des maux qu'ils avoient soufferts, à augmenter les préventions défavorables déja répandues dans l'Europe, contre le gouvernement de Louis XIV, & l'on ne douta point que son dessein ne fût d'employer la supériorité de ses forces, pour rendre la Religion Catholique dominante dans tous les États Protestants, du moins ce fut le texte dont ses ennemis se servirent pour ameuter contre lui tous les peuples de cette croyance. 1685.

1685. Ce Prince paroît n'avoir été informé que d'une très-petite partie de tout le mal qu'il s'étoit fait, en en faisant autant à son Royaume. L'amour de l'adulation étoit son défaut : nous l'avons déja observé. Tout ce qui l'entouroit avoit trop le desir de lui plaire, pour ne pas employer un moyen si certain, & si analogue à l'ame vile de la plupart des Courtisans. Le Maréchal de la Feuillade enchérit sur tous les autres. Il fit élever, à ses dépens, la Statue pédestre du Roi, au milieu de la Place des Victoires, qu'il fit bâtir à cet effet. On y voit la Victoire lui placer une couronne sur la tête. Quatre Esclaves enchaînés aux quatre coins du piédestal, ont été pris pour quatre Puissances de l'Europe, tremblantes à la vue de leur Vainqueur : l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande & l'Allemagne. Quelques Auteurs, M. de Voltaire entr'autres, cherchant à effacer cette tache à la mémoire du Roi, ont prétendu que ces figures n'étoient point des esclaves, mais des vices domptés. La meilleure justification que ce même Voltaire en donne, est lorsqu'il dit que c'est le Maréchal de la Feuillade & non le Roi qu'il l'a fait bâtir ; on pourroit lui répondre qu'il

la laiſſa bâtir. Ce n'eſt pas lui qui a fait les prologues de Quinault, mais il a toujours témoigné un nouveau plaiſir à les entendre. M. de Voltaire n'a que trop ſouvent été auſſi injuſte dans ſes critiques, qu'exceſſif dans ſes éloges, ſur-tout en faveur des Rois. Le Siècle de Louis XIV, eſt un cahos de faits raſſemblés, ſans ordre, ſans choix. & ſouvent ſans vérité. 1685.

Depuis la mort de Charles II, Roi d'Angleterre, arrivée au mois de Février 1685, le Duc d'Yorck avoit ſuccédé paiſiblement au Trône de ſon frère, ſous le nom de Jacques II, malgré tous les efforts que les zélés Anglicans avoient faits pour l'en exclure. Il étoit Catholique, & connu par ſon ardeur pour la propagation de la foi. Toutes ſes démarches ne tendoient qu'à établir dans ſes États, la Religion qu'il profeſſoit. On le voyoit intimement lié avec Louis XIV, perſécuteur des Réformés. Ce grand concert entr'eux, fut encore un ſujet d'alarme de plus, dont le Prince d'Orange ſçut tirer les plus grands avantages pour le ſuccès de ſes vues. L'abaiſſement de la France avoit été long-tems l'objet qu'il avoit eu le plus à cœur; & depuis qu'il avoit

1685. formé le deſſein de parvenir à la Couronne d'Angleterre ; il ſentoit de plus qu'il n'y pourroit réuſſir, qu'en mettant Louis XIV hors d'état de s'y oppoſer. Il étoit sûr d'un parti conſidérable en Angleterre; il étoit sûr des Provinces-Unies qui prenoient de grands ombrages de l'union qui paroiſſoit entre ces deux Rois : sûr également des deux Branches de la Maiſon d'Autriche, qui n'attendoient que l'occaſion favorable pour ſe remettre en poſſeſſion de ce qu'elles avoient perdu; les Princes de l'Empire étoient prêts à le ſeconder; il avoit fait valoir auprès des Proteſtants le danger de leur Religion : auprès des Catholiques, la grande puiſſance de la France, & ſon deſir évident de s'agrandir encore; il avoit repréſenté à tous que l'unique moyen de n'être pas accablé, étoit de ſe réunir. Les irruptions en Flandre & ſur le Rhin: la priſe de Luxembourg: celle de Straſbourg: l'achat de Cazel: avoient effrayé toutes les Puiſſances. La guerre animée que le Turc faiſoit à l'Allemagne les retenoit ſeule. Dans cette ſituation, elles s'étoient bornées à ſigner une trève de vingt ans avec le Roi, ainſi qu'on l'a déja vu; mais les grands avantages

que l'Empereur remportoit chaque année ſur les Turcs, firent renaître la confiance, & l'on oſa ce qu'on n'avoit pas encore oſé. On ſigna à Augsbourg, le 9 de Juillet 1686, une ligue entre l'Empereur, l'Eſpagne, la Suède, l'Électeur de Bavière, les Cercles de Bavière & de Franconie, de Souabe, & tous les Princes de la Maiſon de Saxe. Cette ligue n'avoit pour objet apparent, que d'aſſurer l'exécution de la trève faite avec la France ; la plupart des autres Princes & Cercles d'Allemagne, accédèrent au traité. Le Prince d'Orange, & même la Hollande, qui étoient l'ame de ces négociations, n'y furent point compris. Leurs engagemens étoient particuliers. Ces ménagemens avoient pour objet, de ne pas donner à connoître au Roi une ligue auſſi étendue, dans la crainte que s'étant tenu toujours armé depuis la paix, il n'attaquât les Confédérés, avant qu'ils euſſent pris leurs meſures pour lui réſiſter. 1686.

La grandeur de ces préparatifs, ne fut connue que très-imparfaitement de la France. On y crut que cette ligue n'avoit pour objet que des réglemens relatifs à l'intérieur de l'Allemagne. Les

1686. Miniſtres de Louis XIV, ſoit à la Cour, ſoit dans les Cours étrangères, ne donnèrent pas dans cette occaſion, des preuves de leur habileté, & l'aveuglement fut encore plus grand de la part du Roi d'Angleterre. Il fut le dernier à démêler les vues ambitieuſes de ſon gendre. Les Alliés prirent le plus grand ſoin de ne rien faire, qui pût faire ceſſer cette ſécurité des deux Rois qui leur étoit ſi avantageuſe; mais la mort de Maximilien-Henri
1688. de Bavière, Electeur de Cologne, arrivée le premier Juillet 1688, donna lieu à l'exploſion ſubite de ce feu qui ſubſiſtoit caché, ſous le voile de la politique la plus adroite.

L'Empereur & le Roi, avoient des vues différentes ſur la ſucceſſion de Maximilien. Le Roi portoit, à l'excluſion de tout autre, le Cardinal de Furſtemberg Évêque de Straſbourg, ſon allié, ou plutôt ſon dévoué. Ce Prince étoit Doyen du Chapitre de Cologne; il avoit gouverné long-tems, ſous le feu Électeur; la plus grande partie des Chanoines lui devoient leurs places, & il ne lui falloit que les deux tiers des voix pour être élu, ſans avoir beſoin du concours du Pape; mais l'Empereur connoiſſant l'attachement

ment de l'Archevêque de Strafbourg pour la France, lui fufcita un concurrent. Il s'affura du Pape, ennemi déclaré du Roi, & il jetta les yeux fur le Prince Clément de Bavière, qui n'avoit que dix-fept ans; mais quelques mouvemens que l'Empereur fe fût donné, le Prince de Bavière, lors de l'élection qui fe fit le 19 de Juillet, n'eut que neuf voix, & le Prince, Évêque de Strasbourg, en eut quatorze; cependant le Pape choifit & nomma le Prince de Bavière. Cette préférence fut donnée vifiblement à deffein d'enlever à la France les fecours qu'elle auroit pu tirer de l'Électeur de Cologne, fi l'Évêque de Strasbourg y eût été nommé. 1688.

Le Roi ouvrit enfin les yeux. Il connut la multitude de fes ennemis, & combien ils étoient attentifs à faifir toutes les occafions de lui nuire. Il fit remettre au Pape un long mémoire de plaintes, dont il demanda la réparation. Il menaça d'envoyer contre lui, des troupes en Italie, à-peu-près du même ftyle qu'il avoit employé en 1662, mais les tems n'étoient pas les mêmes. Innocent XI, ne fit point attention à des menaces dont il ne craignit pas les fuites. La difpofition

1688. de la plupart des Princes de l'Europe lui étoit trop connue.

Une entreprife bien plus importante & plus nuifible pour le Roi, étoit celle du Prince d'Orange, dont les vues fur la Couronne d'Angleterre n'étoient plus cachées. Le fuccès de ce Prince alloit ôter à la France le feul Allié qu'elle eût, pour être remplacé par le plus grand de fes ennemis. Depuis l'union d'Augfbourg, dont il avoit été le principal inftrument, fes deffeins euffent été évidents pour des yeux moins accoutumés à ne confidérer que des chofes agréables; mais enfin le Roi n'en pouvant plus douter, fe contenta de faire offrir à Jacques II, d'envoyer douze ou quinze mille hommes de fes troupes en Angleterre, pour lui aider à s'y foutenir. Un corps auffi foible eût bien plutôt foulevé les peuples qu'il ne les auroit contenu. L'offre fut rejettée comme elle devoit l'être; mais le Roi avoit un moyen bien plus certain d'empêcher l'invafion du Prince d'Orange en Angleterre; c'étoit d'en faire une en Hollande. L'édifice de ce Prince eût été renverfé. Les États-Généraux n'auroient pu lui fournir de fecours d'aucune efpèce; ils n'euffent été

occupés que de leur défenſe. Les chefs du parti 1688.
d'Orange, abandonnés à eux-mêmes, euſſent porté leur tête ſur un échaffaud, & le Roi Jacques eût été juſqu'à la fin de ſes jours, Roi d'Angleterre; mais ce parti, ſi évidemment le ſeul qu'il y eût à prendre, fut rejetté par M. de Louvois, ſuivant tous les mémoires du tems. Il détermina du côté d'Allemagne, les opérations de l'armée que le Roi alloit mettre en campagne, & fit réſoudre le ſiège de Philiſbourg. Cette Place fut inveſtie le 25 de Septembre, par une armée que commandoit Monſeigneur. La Hollande ayant vu la guerre s'établir loin de ſes frontières, prêta ſes troupes, ſes vaiſſeaux & ſon argent au Prince d'Orange, qui prit terre à Torbay, le 5 Décembre, ſans aucun obſtacle. Ses partiſans furent dix à douze jours indécis, & lui-même étoit ſur le point de ſe rembarquer, lorſque Milord Colchter arriva, & peu de tems après, Milord Cornbury; ce qui le détermina à reſter. Le Roi d'Angleterre étoit cependant à Saliſbury à la tête de ſon armée; mais ſur le ſoupçon qu'elle étoit compoſée de beaucoup de mal-intentionnés, qui l'abandonneroient s'il approchoit de l'ennemi, il crut

1688. n'avoir d'autre parti à prendre pour ſa sûreté, que de ſe retirer en France, où il trouva la Reine & le Prince de Galles qui y étoient paſſés avant lui. La première tentative qu'il fit pour ſortir d'Angleterre, ne lui réuſſit pas. Déguiſé en valet de chambre, il ſe mit de la ſuite du Chevalier Hales, qui fut arrêté & conduit à Feversham, où le Roi ne put ſe diſpenſer de ſe faire reconnoître. Les Magiſtrats & le Peuple lui rendirent les reſpects qui lui étoient dûs. Il rentra à Londres où il fut reçu avec acclamation. Le Prince d'Orange fut fort embarraſſé de ce retour. Il lui fit propoſer, pour le bien des affaires, & pour la sûreté de ſa perſonne, de ſe retirer à Ham. Il dit qu'il préféroit Rocheſter, & il y fut conduit. Il y jouit d'aſſez de liberté pour frèter un vaiſſeau, où il s'embarqua ſans aucun obſtacle. Le Prince d'Orange avoit donné ordre qu'on ne s'opposât point à ſon départ. On a prétendu que ſa préſence en Angleterre l'auroit embarraſſé beaucoup. En fuyant, il laiſſoit ſon ennemi maître des délibérations du Parlement qui ſe feroit peut-être borné à abaiſſer ſon autorité. On lui reprocha de n'avoir fait aucun uſage de ſon armée,

ni de sa flotte, & que son découragement fit qu'aucun de ses partisants n'osa se déclarer. Quoi qu'il en soit, il arriva à Saint-Germain le 7 Janvier 1689; il y fut reçu, ainsi que l'avoit été la Reine, avec toutes les distinctions & amitiés possibles. Cet événement fut le sujet d'une médaille, où il est marqué que le Roi d'Angleterre, sa femme & son fils, furent reçus en France, *asyle ordinaire des Rois.* 1689.

Par cette révolution, la France acquit un nouvel ennemi. Le Prince d'Orange, devenu Roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, conserva ses charges en Hollande, & il y resta plus puissant qu'il ne le fut jamais en Angleterre. Quels reproches le Conseil du Roi, & ce Prince lui-même, n'avoient-ils pas à se faire, s'ils ont eu, comme il est évident, des moyens de s'y opposer! Quelle différence de situation, si le Roi, dès le commencement de son règne, eût été intimement lié, & pour toujours, avec la République des Provinces-Unies! Les de Wit n'eussent point été déchirés par la populace, & le Prince d'Orange n'eût jamais détrôné son beau-père. Il seroit trop long de faire l'énumération de

1689. tous les malheurs de moins, auxquels la France eût été expoſée. Les Princes qui ſe conduiſent par une fauſſe politique, en ſont toujours punis, plus ou moins ſelon les circonſtances, & ſuivant le caractère des Nations. Jacques II fit de grandes fautes: elles lui coûtèrent ſa couronne. Louis XIV en fit peut-être encore de plus grandes: il lui en coûta des humiliations dans ſa vieilleſſe, & la déſolation de ſon Royaume.

La guerre avoit été entrepriſe ſans que les reſſources fuſſent proportionnées à ſon importance. Les troupes qu'on avoit conſervées depuis la trève, étoient en mauvais état & très-affoiblies par la mortalité qu'elles avoient éprouvée dans les travaux entrepris à Maintenon, pour conduire les eaux de la rivière d'Eure à Verſailles. Les finances ſe trouvoient épuiſées par les dépenſes immenſes que ce Château avoit occaſionnées. On créa cinq cent mille livres de rente ſur la Ville: on exigea des dons gratuits extraordinaires de tous les Pays d'État & du Clergé: enfin le Roi lui-même, dans l'excès de cet embarras, envoya à la Monnoie les meubles les plus précieux d'argent maſſif qui ornoient les appar-

temens de Verſailles, où la main-d'œuvre avoit coûté dix fois la valeur de la matière. Cette cruelle exécution faite à la face de l'Europe, fut de peu d'utilité par la modicité de l'objet, & nuiſit beaucoup, par l'opinion qu'elle donna à tous les ennemis de la France, du peu de reſſources qui lui reſtoit. Ils ſe perſuadèrent de-là qu'une campagne ou deux acheveroit de l'épuiſer, & qu'elle ſeroit forcée d'accepter la paix aux conditions qu'il leur plairoit de lui impoſer. A la vérité, ils pouvoient s'en flatter, ſur-tout en conſidérant les Généraux qui devoient commander ſes armées. Les Condé, les Turenne avoient diſparus de deſſus la terre : le Maréchal de Créqui étoit mort également l'année précédente ; & le Maréchal de Luxembourg, dans la diſgrace du Marquis de Louvois, ne devoit point être employé. Le Maréchal d'Humières fut nommé pour commander en Flandre, le Maréchal de Duras en Allemagne, & le Marquis de Bouflers ſur la Mozelle. 1689.

La Diète de Ratisbonne déclara le 24 de Janvier 1689, la France & le Cardinal de Furſtemberg, ennemis de l'Empire. Le Prince Louis de

1689. Bade eut le commandement de l'armée ſur le bas Danube contre le Turc; l'Électeur de Brandebourg commanda le corps de vingt mille hommes qui eut à opérer du côté de Clèves, dans l'Électorat de Cologne; l'Électeur de Bavière fut deſtiné à marcher du côté du haut Rhin; & le Duc de Lorraine eut ordre de pénétrer par le Palatinat, dans la baſſe Alſace.

Le Miniſtre de la Guerre ſe trouvant hors d'état d'oppoſer par-tout des armées à tant d'armées, obtint le conſentement du Roi pour faire brûler toutes les Villes dont on s'étoit emparé ſans réſiſtance l'année précédente. Tout le Palatinat, & une partie de l'Électorat de Trèves furent mis en cendres; & les malheureux habitans réduits à la dernière misère. Ils ſe répandirent dans toute l'Europe, où ils firent entendre leurs gémiſſemens, & y inſpirèrent l'horreur qu'une telle inhumanité doit inſpirer.

On fut par-tout foible, & par-tout ſur la défenſive, pendant la campagne de 1689, & la France eût fait de grandes pertes, ſans les belles défenſes du Marquis d'Uxelles à Mayence, & du Baron d'Asfeld à Bonn. Mayence tint plus de trois

trois mois, & ne se rendit que par le manque 1689.
de munitions; le Marquis de Louvois avoit négligé de la pourvoir. L'Électeur de Brandebourg nous chassa de l'Électorat de Cologne, dont toutes les Places nous avoient été remises, par le Cardinal de Furstemberg, qui s'en étoit emparé, en qualité d'Administrateur de l'Archevêché, comme Doyen du Chapitre, entr'autres Keiserwest, Nuitz & Bonn. Les deux premières firent peu de résistance. La dernière fut investie au commencement de Juillet, & ne signa sa capitulation que le 12 d'Octobre. La saison étant trop avancée pour former d'autres entreprises, les armées furent mises de part & d'autre en quartier d'hiver. La guerre étoit également commencée avec l'Espagne. Le Duc de Noailles étoit entré en Catalogne, avec seulement huit mille hommes, & il ne s'y passa rien de considérable. Enfin, le Roi usurpateur & la Nation Angloise, accédèrent à la ligue d'Augsbourg; le Danemarck & le Duc de Hanover suivirent cet exemple. Dans le même-tems la guerre se faisoit aussi en Irlande. Le Roi Jacques avoit débarqué à Kingsale le 22 de Mars, avec un corps

1689. de troupes Françoises, qui fut augmenté par les Irlandois qui le joignirent, & lui formèrent une armée de trente mille hommes. Londonderi fut la seule Place qui lui résista. Sa prise lui eût soumis toute l'Irlande; mais le siège en fut si mal conduit, que le Roi y perdit son tems avec sa réputation. Les secours d'Angleterre arrivèrent le 31 Juillet, & le siège fut levé. Les François d'un côté, les Irlandois de l'autre, vouloient gouverner le Roi; il ne sçut se décider pour aucun. Le Comte de Lauzun avoit été chargé du commandement des troupes Françoises. Ce Comte étoit plus propre, sans doute, à faire des conquêtes dans les champs de l'Amour, que dans ceux de Mars. Le Roi Jacques ruina totalement ses affaires en Irlande par sa conduite personnelle, & le peu de capacité de ses Généraux. Les grands efforts que le Roi fit en sa faveur sur terre & sur mer, furent en pure perte.

1690. Le Roi ne fut pas content, avec raison, de ses Généraux, & dès la fin de l'année précédente, le Maréchal de Lorges avoit pris sur le Rhin, la place du Maréchal de Duras, en attendant l'arrivée du Dauphin qui étoit destiné au comman-

demeht de cette armée. Le Maréchal d'Humières 1690.
s'étoit si mal conduit à Valcours, qu'il fallut recourir au Maréchal de Luxembourg, malgré la haine de Louvois contre lui. Cet heureux changement nous valut en Flandre, le gain de la bataille de Fleurus, & tous le succès de cette campagne.

Le Duc de Savoie, quoique déja secrétement lié avec l'Empereur, avoit masqué ses véritables sentimens, sous un desir apparent de traiter avec le Roi; mais les justes soupçons qui s'étoient élevés contre lui, firent résoudre à destiner un corps de douze mille hommes, commandé par M. de Catinat, pour l'observer; ayant eu bientôt des preuves certaines des mauvaises intentions du Duc, le Roi se détermina à agir sans aucun ménagement, contre lui. L'on ne tarda pas à reconnoître qu'on avoit pris le bon parti. Le Duc à la veille de signer son traité avec M. de Catinat, déclara la guerre au Roi, & fut joint aussi-tôt par quatre mille Allemands que lui amena le Prince Eugène de Savoie, devenu si fameux depuis; mais cette première campagne ne fut pas heureuse pour le Duc. M. de Catinat l'attaqua

1690. le 18 Août à Stafarde, où il remporta une victoire complette; il prit Saluces & Suze, tandis que M. de Saint-Ruth s'emparoit de la Savoie. Ainſi, dans cette année, l'Europe entière fut réunie contre le Roi.

En Allemagne, l'armée de M. le Dauphin, où le Maréchal de Lorges commandoit ſous lui, ne fit rien du tout. Il étoit au moins auſſi fort que l'Electeur de Bavière, qui commandoit l'armée de l'Empire. On a vu ce que M. de Turenne a ſçu faire, malgré ſa grande infériorité; mais M. de Lorges n'étoit pas M. de Turenne.

En Catalogne, l'armée du Duc de Noailles ſe tint ſur la défenſive, ſuivant les ordres qu'il en avoit reçus.

Guillaume III, l'ame de la ligue contre la France, devenu paiſible poſſeſſeur de la Couronne d'Angleterre, paſſa en Hollande, au commencement de Février. Tout Souverain qu'il étoit, il ne dédaigna pas de reſter au ſervice de la République; elle étoit ſon plus ſolide appui, & il la gouvernoit en Maître abſolu. Son premier ſoin fut d'aſſembler pluſieurs des Princes ligués, & tous les Ambaſſadeurs de ceux qui ne pouvoient

s'y trouver, afin de convenir des mesures ultérieures à prendre pour le succès de la cause commune; mais Louis XIV déconcerta grandement cette assemblée, en agissant pendant qu'elle délibéroit. Dès le 15 de Mars, il avoit investi Mons, à la tête d'une armée abondamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire, tant à sa subsistance qu'au siège d'une Place considérable. Il avoit sous ses ordres le Maréchal de Luxembourg & Vauban. Ce siège fut meurtrier par la vivacité des attaques, mais l'art de Vauban l'abrégea. La capitulation en fut signée le 9 d'Avril, à la vue, pour ainsi dire, du Roi Guillaume, qui s'étoit avancé jusqu'à Notre-Dame de Hall, dans l'intention de secourir cette Place. Ce coup frappé en Flandre, le Roi revint à Versailles. Le Maréchal de Luxembourg resta chargé des opérations de cette campagne, qu'il conduisit avec son habileté ordinaire. Il la finit par le combat de Leuze, où avec vingt-huit escadrons, il en défit soixante-quinze, commandés par le Prince de Valdeck, chargé de faire l'arrière-garde de l'armée du Roi Guillaume. 1691.

La campagne de Piémont fut également honorable aux armes du Roi. M. de Catinat

1691. s'étant rendu maître de Montalban, de Villefranche & de Nice, soumit tout le Comté de ce nom. Il prit Carmagnole, Veillanne, & en Savoie Montmélian; mais Bulonde leva le siège de Coni, prêt à s'en rendre le maître. Il étoit du choix de M. de Louvois. Il crut se disculper vis-à-vis de son Maître, en envoyant cet Officier en prison à Pignerol. Ce Ministre qui avoit joui depuis si long-tems de la plus grande faveur, commençoit à déplaire. Madame de Maintenon étoit son ennemie; elle étoit parvenue à rendre ses défauts sensibles aux yeux du Roi. Louvois s'en apperçut à l'humeur du Roi dans son travail. Rentré chez lui dans la plus grande agitation, il demande un verre d'eau, le boit, & meurt subitement. On a dit, sans aucune vraisemblance, qu'il avoit été empoisonné. On ne put indiquer des soupçons plausibles sur personne. Si son crédit étoit diminué dans ses derniers momens, il reprit du moins assez de force après sa mort, pour faire donner par le Roi, à son fils Barbezieux, sa charge de Secrétaire d'État de la Guerre. Le fils de M. de Pontchartrain, Contrôleur-Général, avoit eu l'année précédente, à la mort de M. Seignelay,

le Département de la Marine. Ils étoient jeunes tous deux : ce qui fit dire au Roi Guillaume, qui n'étoit jamais disposé à approuver les faits du Roi de France, qu'il avoit des goûts bizarres & bien différens des autres hommes, en choisissant de jeunes Ministres & une vieille Maîtresse (Madame de Maintenon). 1691.

En Catalogne, le Duc de Noailles prit Urgel.

En Irlande, la capitulation de Limmerick, seule Place qui restât au Roi Jacques, termina la guerre dans cette partie. Il fut permis, par cette capitulation, à toute personne sans exception, de sortir du Royaume d'Irlande avec leur famille & effets, pour se retirer où bon leur sembleroit. Les troupes Françoises avoient la même permission, ainsi que les troupes Irlandoises du parti de Jacques. On devoit leur fournir cinquante vaisseaux de deux cent tonneaux avec les vivres nécessaires, sans qu'il leur en coûtât rien. Tout ceux qui voulurent rester, soit qu'ils eussent pris les armes ou non, furent rétablis dans leurs biens & dans tous les privilèges des autres sujets. On ne peut voir une capitulation plus généreuse. Le Comte de Château-Renaud embarqua sur sa

1691. flotte plus de quinze mille Irlandois, presque tous soldats. Il arriva le 3 Décembre à Brest. Le mauvais succès de cette guerre fut généralement attribué au mauvais choix des Officiers principaux, qui furent chargés de la conduire. Il paroît que le Roi Jacques lui-même y nuisit plus qu'il n'y servit; & M. de Lauzun étoit connu pour n'avoir aucun talent militaire. Le Roi auroit pu lui permettre de devenir son neveu, avec moins d'inconvéniens pour lui, que de lui confier le commandement de ses troupes.

Toutes ces armées de terre n'empêchèrent pas que le Roi ne fit les plus grands efforts sur mer. Il fit sortir de Brest soixante-treize vaisseaux de ligne, & trente frégates ou brûlots. Cette flotte portoit vingt-neuf mille quatre cent hommes d'équipage, & près de cinq mille canons. Elle mit à la voile le 5 de Juin; elle ne rencontra point les flottes réunies d'Angleterre & de Hollande. Apparemment que ni l'un ni l'autre ne le desiroit. La flotte de la Méditerranée, après avoir facilité la prise de Nice & de Villefranche, parut devant Barcelone le 8 de Juillet, & dix galiotes à bombes y en jettèrent un nombre suffisant

suffisant pour mettre le feu dans une partie de la Ville. Delà, elle passa à Alicante, où l'exécution fut encore plus terrible. On y jetta plus de deux mille bombes qui la ruinèrent presque entièrement. Cette manière d'incendier toutes les contrées où un puissant Roi peut porter ses armes, ne nuit qu'à des innocents Sujets, déja victimes de l'ambition de leur Souverain; & sans affoiblir son ennemi, qui n'en exerce pas moins tous ses droits sur ces mêmes peuples, il commet un acte de barbarie d'autant plus odieux qu'il lui est inutile. 1691.

La campagne en Flandre ne commença pas, en l'année 1692, d'aussi bonne heure que les précédentes; Louvois n'étoit plus. Son fils avoit eu sa place, mais ne le remplaçoit pas. Le Roi se rendit cependant à son armée le 13 de Mai, ayant toute sa Cour & les Dames à sa suite. Namur fut investi le 25. La Ville fut prise le 5 de Juin, & les Châteaux le 30. Le Maréchal de Luxembourg couvroit le siège avec une armée d'observation. Le Roi Guillaume & l'Électeur de Bavière s'avancèrent jusques sur la Méhaine, avec plus de soixante mille hommes. L'armée du Maréchal de Luxembourg, beaucoup plus foible, défendoit

1692. cette petite rivière, & ſçut ſi bien ſe poſter, que jamais le Roi d'Angleterre n'oſa l'attaquer. Après la priſe de cette Place, le Roi retourna à Verſailles. Il détacha un corps conſidérable de ſon armée pour renforcer celle d'Allemagne, & laiſſa le Maréchal de Luxembourg, chargé d'une défenſive, dont tout autre ne ſe fût pas tiré, étant auſſi foible; mais par les bonnes poſitions qu'il ſçut toujours prendre, il rendit inutiles tous les mouvemens de Guillaume. Enfin ce Prince étant venu camper à Genap, le Maréchal de Luxembourg vint à Enghein, où il mit ſon centre, ſa gauche à Herine & ſa droite à Steenkerque. Le lendemain, le Roi d'Angleterre fut renforcé de huit mille Hanovriens. Il cherchoit à réparer la honte de n'avoir pu ſecourir Namur, & il en eut l'occaſion la plus favorable, s'il avoit ſçu mieux en profiter. Il découvrit une correſpondance ſecrète que Luxembourg avoit auprès de lui: il força cet eſpion d'écrire, que le lendemain il ſe feroit un grand fourage de l'autre côté du ruiſſeau de Steenkerque, vis-à-vis de ſa droite, & que les troupes en mouvement n'auroient que l'objet de les couvrir. Les premières nouvelles

que le Maréchal reçut de l'approche des ennemis, 1692.
il n'y fit aucune attention, & ce ne fut que lorſque l'infanterie, qui étoit en avant de ſa droite, fut attaquée, qu'il connut les véritables deſſeins de l'ennemi. Alors ſe ſervant de ſa préſence d'eſprit, & de toute ſon activité, il mit en peu de tems ſon armée en bataille à la tête de ſon camp, & porta un ſecours ſi puiſſant & ſi prompt à la brigade de Bourbonnois, qu'elle chaſſa à ſon tour, celles qui lui avoient fait perdre du terrein. Heureuſement que la diſpoſition du Roi Guillaume n'étoit pas bonne ; ſes troupes n'étoient pas eſpacées aſſez près les unes des autres ; de grands intervales firent languir les attaques ; mais ſa plus grande faute, fut de faire former ſes troupes en bataille à la ſortie des débouchés, au lieu de les porter en avant en colonnes, telles qu'elles arrivoient ; chaque tête de colonne eût enfoncé ce qui ſe ſeroit trouvé devant elle. Les deux lignes du Maréchal étoient ſéparées, par le camp encore tendu, de la première : ſi elles euſſent été percées, jamais elles ne ſe ſeroient reformées, & l'armée françoiſe eût été totalement détruite ; mais les choſes furent tout autrement diſpoſées ;

1692. & M. de Luxembourg voyant l'immobilité des ennemis, les fit attaquer vigoureuſement par ſa première ligne, qui les força de perdre du terrein. Par ce mouvement en avant, la ſeconde ligne eut l'eſpace convenable, pour ſe former derrière la première; alors on chargea l'ennemi de nouveau avec toutes les forces réunies, & ce fut avec une telle valeur que rien ne put y réſiſter. L'armée fut rejettée dans les défilés dont elle étoit ſortie, & s'y porta avec la plus grande précipitation: elle abandonna ſon canon, le champ de bataille & plus de douze mille morts ou bleſſés. Ce combat fut un des plus meurtriers de cette guerre.

Il n'en fut pas de même en Allemagne; auſſi les Généraux ne ſe reſſembloient pas. Le Maréchal de Lorges étoit ſupérieur au Landgrave de Heſſe, & au Marquis de Bareith, Généraux de l'Empereur, qui joignoient à une incapacité reconnue, la méſintelligence la plus décidée. Ils ne purent s'accorder, qu'en partageant l'armée en deux corps. L'un dirigea ſes opérations ſur le Rhin près de Mayence, & l'autre à l'embouchure du Necker. On a reproché au Maréchal de Lorges, d'avoir manqué pluſieurs occaſions où il eût pu

détruire un de ces corps; mais il n'exécuta rien 1692.
dans cette campagne; d'où l'on peut juger de l'utilité qu'un Prince peut retirer des talens de ses Généraux. Turenne avec vingt-cinq mille hommes, en détruisit ou en dispersa dans la haute Alsace, soixante mille. Il est clair que dans cette occasion ce Général a été plus utile à son Roi, que quarante mille hommes. On sçait que le bonheur de posséder un Turenne, dans une position où il puisse commander les armées, est bien rare; mais se met-on dans le cas de choisir ceux qui pourroient le plus en approcher? Non. Le grade nécessaire pour les grands commandemens, se donne à la naissance, à la faveur, ou à l'ancienneté. Le crédit les choisit ensuite, pour les placer à la tête des armées, & l'on est généralement persuadé que cela ne peut être autrement. Nous ne pensons pas de même; mais ce n'est pas ici le lieu de dire pourquoi.

La campagne de Piémont ne fut pas heureuse cette année. On voulut s'y borner à une défensive, & l'on ne donna aucun moyen de la faire avec succès. M. de Catinat manqua de magasins, ainsi que d'équipages de vivres, pour faire suivre

1692. ſon pain, & les différentes munitions qui lui étoient néceſſaires. Il fut obligé de laiſſer ſa cavalerie ſur le Rhône. Il ſe campa, dans une bonne poſition avec ſon infanterie, entre Suze & Pignerol; mais le Duc de Savoie profita de l'impoſſibilité où ce Général étoit de ſe mouvoir, pour entrer en Dauphiné, où il ne pénétra cependant que juſqu'à Embrun, mais il ravagea le pays, & mit le feu par-tout où il paſſa. C'eſt à quoi ſe bornèrent tous ſes exploits. En Catalogne il n'y eut rien de déciſif, ainſi que les années précédentes.

Avant l'ouverture de la campagne de l'année 1693, on fit en Flandre une expédition qui fut terminée promptement; mais elle fut de peu d'utilité. Le Marquis de Bouflers inveſtit Furnes au commencement de Janvier; cette Place capitula le lendemain du jour que la tranchée fut ouverte, le 6 de Janvier. Les quatre mille hommes de troupes Angloiſes, qui y étoient débarquées depuis le mois de Novembre précédent, furent conduits à Niewport. Le Marquis de Bouflers s'empara également de Dixmude, qui fut évacué pour en retirer la garniſon.

Ces ſuccès ne furent que les prémices de ceux qu'on eut cette année en Flandre, en Piémont & en Eſpagne. L'Allemagne eût pu du moins les égaler. Mais la guerre eſt un métier qu'on fait toujours mal, quand la nature en a refuſé le génie. 1693.

Les préparatifs pour la Flandre furent ſi grands, que les Alliés eurent à craindre pour toutes ces Provinces. Le Roi, ayant ſous lui le Maréchal de Bouflers, devoit commander la première armée. Le Maréchal de Luxembourg, avec les Maréchaux de Joyeuſe & de Villeroy, devoit commander la ſeconde. Le Marquis d'Harcourt devoit commander un camp volant ſur la Mozelle, pour ſe porter en Flandre ou en Allemagne, ſuivant le beſoin. On a fait monter toutes ces armées à cent vingt mille hommes. Louis partit de Verſailles le 15 de Mai avec les Dames de ſa Cour, & ne joignit ſon armée que le 2 de Juin. Le 6 il la conduiſit à Timeon & à Gemblours, où il reſta juſqu'au 12. De-là le Roi paroiſſant avoir tout-à-coup changé de deſſein, détacha de ſon armée vingt-ſept bataillons & quarante-ſept eſcadrons, ſous les ordres de

1693. Monfeigneur le Dauphin, pour être conduits en Allemagne, & repartit le même jour pour Verfailles.

Après le départ du Roi, le Maréchal de Luxembourg fe trouva avoir fous fes ordres, en Flandre, quatre-vingt-huit mille hommes, au lieu de cent vingt qui y avoient été, avant le détachement pour l'Allemagne, dont trente-un de cavalerie & cinquante-fept d'infanterie. Le Prince d'Orange en avoit quatre-vingt ; mais obligé de fe pofter de manière à couvrir Bruxelles, Louvain & toute la Flandre jufqu'à la mer, il avoit à foutenir Liège, où il tenoit dix-huit à vingt mille hommes, tant dans la citadelle que dans le camp retranché. Ce partage néceffaire de fes forces l'affoibliffoit ; le Maréchal de Luxembourg cherchant à en tirer avantage, fe porta de Gemblours à Meldert, près de Tirlemont, à deux petites lieues du camp de Parch : pofition excellente où le Roi d'Angleterre ne pouvoit être attaqué. De cette manière les troupes de ce Prince, occupant le camp retranché de Liège, étoient derrière l'armée du Maréchal, & ne pouvoient fe joindre à la grande armée

armée de Guillaume. Ainsi M. de Luxembourg n'avoit point à craindre la réunion des forces du Roi d'Angleterre, sans lesquelles il n'étoit pas possible qu'il entreprît d'attaquer l'armée Françoise; mais aussi ses subsistances devinrent de la plus grande difficulté. Il ne pouvoit les tirer que de Mons & de Maubeuge, dont il étoit fort éloigné, & la nombreuse garnison de Charleroy pouvoit facilement enlever ses convois. Cependant à la faveur des escortes tirées de la garnison de Mons & de Namur, & par les sages mesures qui furent prises, un principal convoi passa après un combat fort vif, où les ennemis furent battus; mais ce n'étoit point assez. Le Prince d'Orange ne pouvoit être forcé dans le camp de Parch. Il falloit l'engager à en sortir. Pour cet effet, le Maréchal de Luxembourg détacha le Maréchal de Villeroi pour aller faire le siège de Hui, qui ne tint que cinq jours. Il fit venir sur Namur & sur Hui, le Marquis d'Harcourt, avec le corps qu'il commandoit sur la Mozelle, & se porta avec toute son armée à Vignamon. Alors le Roi d'Angleterre ne doutant pas que le Maréchal n'eût dessein d'attaquer le

1693.

1693. camp retranché, quitta sa position de Parch, & vint camper entre la petite Gette & le ruisseau de Lenden, ayant le village de Nerwinde devant le front de son camp; il fit partir de-là un gros détachement, passant par de-là la Meuse, pour aller se jetter dans le camp retranché de Liège. Content de cette opération, il pensa avoir paré à tout, & crut pouvoir se tenir dans sa nouvelle position sur la Gette, sans avoir rien à craindre du Maréchal de Luxembourg, éloigné de lui de sept lieues. Dans cette confiance, il détacha encore de son armée onze régimens d'infanterie & onze de cavalerie, aux ordres du Duc de Virtemberg, pour aller attaquer nos lignes de Flandres qui étoient sans défense. Le Maréchal de Luxembourg voulut profiter de ce nouvel affoiblissement pour attaquer le Prince d'Orange. Il feignit d'être très-inquiet de la marche du Duc de Virtemberg; il fit marcher toute la seconde ligne, avec des ordres publics de faire la plus grande diligence pour aller défendre nos lignes, mais avec des ordres secrets de s'arrêter à une certaine distance, & de marcher dans la direction que lui-même alloit prendre. En effet, dès que

la nuit fut venue, il mit toute ſon armée en mouvement, & ſe porta ſur Nerwinde, où il n'arriva, le 28 Juillet, qu'à trois heures après midi, avec ſeulement l'aîle droite de ſa cavalerie. Le reſte de ſes troupes n'arriva qu'à minuit. Le Prince d'Orange qui eût pu éviter le combat, en repaſſant la Gette, employa toute la nuit à retrancher le village de Nerwinde, en avant du centre de ſa ligne, & à couvrir de redens ſon front de bataille. Mais avec la plus légère connoiſſance de la nature de ces ſortes d'ouvrages, comment peut-on compter ſur une ligne de redens élevés dans une nuit ? C'eſt alors que les retranchemens ſont très-nuiſibles par la confiance que le Soldat y prend. Lorſqu'elle vient à être trompée : que l'ennemi les a percé dans quelque partie, il croit tout perdu, & ſe débande, ſans qu'il y ait poſſibilité de le retenir. Le village de Nerwinde étoit mal retranché; le Duc de Barwick, chargé de ſon attaque, nous le prouve dans ſes Mémoires. Il y dit, « j'attaquai le premier (ce » village) je pouſſai les ennemis & les chaſſai » de haies en haies, juſques dans la plaine, au » bord de laquelle je me remis en bataille».

1693.

1693. Il eſt clair, par cette manière de s'exprimer, qu'il franchit les retranchemens avec tant de facilité, qu'il n'en a fait aucune mention. Il n'eut que les haies du village à forcer les unes après les autres, ainſi qu'il arrive lorſqu'on a chaſſé l'ennemi d'un village tout ouvert. Voici comment le Duc de Barwick continue : « Les » troupes qui devoient attaquer ſur ma droite » & ſur ma gauche, au lieu de le faire, jugèrent » qu'elles eſſuyeroient moins de feu, en ſe » jettant dans le village ; ainſi tout-à-coup elles » ſe trouvèrent derrière moi.. Les ennemis » voyant cette mauvaiſe manœuvre, rentrèrent » par la droite & par la gauche du village. Ce » fut alors un feu terrible, la confuſion ſe mit » dans les quatre brigades que commandoient » de Rubantel & de Montchevreuil, de ma- » nière qu'ils furent rechaſſés ; & par-là je me » trouvai attaqué de tous les côtés. Après avoir » perdu un monde infini, mes troupes aban- » donnèrent pareillement la tête du village ; » & comme je tâchois de m'y maintenir, dans » l'eſpérance que M. de Luxembourg, à qui » j'avois envoyé, feroit avancer du ſecours, je

» me trouvai à la fin totalement coupé ». L'on voit, par ce récit, qu'il n'exiftoit, d'aucun côté de ce village, de retranchement capable de préſenter quelqu'obſtacle ; mais après ce récit, on trouve dans ces Mémoires, une anecdote des plus ſingulières, qui mérite d'être rapportée. «Alors, » dit-il, je voulus me ſauver dans la plaine, & » ayant ôté une cocarde blanche, l'on me pre- » noit pour un Officier des ennemis; malheu- » reuſement le Brigadier Churchill, frère de » Mylord Churchill, préſentement Duc de Marl- » borough & mon oncle, paſſa auprès de moi, » & reconnut un ſeul Aide-de-Camp qui m'étoit » reſté; ſur quoi ſe doutant dans l'inſtant que j'y » pourrois bien être, il vint à moi & me fit » ſon priſonnier. Après nous être embraſſés, il » me dit qu'il étoit obligé de me mener au » Prince d'Orange. Nous galoppâmes long-tems » ſans le pouvoir trouver. A la fin nous le ren- » contrâmes, fort éloigné de l'action, dans un » fond où l'on ne voyoit ni amis ni ennemis. » Ce Prince me fit un compliment fort poli, » à quoi je ne répondis que par une révérence; » après m'avoir conſidéré un moment, il remit

1693.

1693. » ſon chapeau, & moi le mien. Puis il ordonna
» qu'on me menât à Lew.

M. le Maréchal de Barwick a joui, toute ſa vie, de la réputation d'un homme très-vrai, & d'une grande probité. On ne peut ſuppoſer que la haine qu'il devoit avoir conçue pour le Raviſſeur de la Couronne de ſon pere, ait pu le porter à inventer un tel fait, avec des circonſtances qui le rendent ſi vraiſemblable. On doit donc croire que ce n'étoit pas ſans quelque fondement, qu'on a ſoupçonné le Prince d'Orange de n'avoir pas cette valeur franche, qui n'occupe un Général que des ſoins de la victoire, & non de ceux de ſa perſonne. Alors toutes ſes défaites ſeroient moins difficiles à expliquer. Nous fûmes victorieux à Nerwinde, par différentes charges faites avec la plus grande valeur de la part de nos troupes : mais le Maréchal de Luxembourg & nos Princes, étoient à leur tête. M. le Duc & M. le Prince de Conti, conduiſirent chacun leur attaque. Peut-être, ſans leur exemple, y eût-il eu moins d'ardeur. Rien n'anime & n'entraîne des troupes comme l'audace d'un Général qui s'abandonne le premier au milieu des plus

grands dangers. C'eſt alors un torrent impétueux qui renverſe tout ce qui ſe trouve dans ſa direction. 1693.

Cette victoire remportée à Nerwinde, par le Maréchal de Luxembourg, fut ſuivie du ſiège & de la priſe de Charleroy, qui capitula le 11 d'Octobre. Ainſi ſe termina cette campagne en Flandre, plus heureuſement qu'on n'eût dû l'eſpérer, après les détachemens conſidérables que Louis XIV fit des troupes deſtinées pour agir dans cette partie; mais nous l'avons déja dit, l'habileté du chef ſupplée ſupérieurement au nombre des bataillons. De grands Généraux avec de petites armées, ont toujours fait de grandes choſes.

En Piémont, le Maréchal de Catinat gagna la bataille de Marſaille contre le Duc de Savoie & le Prince Eugène. Il ne put hiverner en Piémont; les magaſins néceſſaires avoient été négligés, ou peut-être le Miniſtre avoit été dans l'impoſſibilité d'y pourvoir.

En Catalogne, le Maréchal de Noailles fit le ſiège de Roze, qui ſe rendit le 10 de Juin. Ce fut le ſeul événement de ce côté, pendant cette année.

1693. Mais l'Allemagne, où l'on avoit eu intention de faire de grandes choses, fut le seul endroit où l'on ne fit rien. Le Roi, prêt à fondre sur les Pays-Bas, avec des armées si nombreuses qu'il eût pu en achever la conquête dans cette seule campagne, ayant changé de Plan, envoya M. le Dauphin, à la tête d'un corps considérable, se réunir sur le Rhin, avec l'armée du Maréchal de Lorges. Il n'y arriva que vers la mi-Juillet. Les deux Maréchaux de Lorges & de Choiseul, s'étoient déja emparés sans résistance de Heidelberg, où l'armée avoit commis toute sorte de désordres. Le Prince Louis de Bade, Général de l'Empereur, voyant réunir contre lui des forces si supérieures, se campa à Hailbron, derrière le Necker. Ce camp étoit inattaquable du côté de Lauffen & d'Hailbron, mais insoutenable du côté de Wimpffen, & ce fut précisément du côté de Lauffen, que MM. les Maréchaux engagèrent Monseigneur à passer le Necker. On fut reconnoître ce camp, qui fut trouvé si avantageux, que malgré la grande supériorité de l'armée Françoise, on résolut de ne le point attaquer. On se borna donc à s'étendre dans le Wirtemberg, à le piller & le ravager;

ravager ; & comme il étoit à craindre, attendu la grande foiblesse de M. de Catinat en Piémont, que le Duc de Savoie ne s'emparât de Pignerol, dont il avoit formé le siège au commencement de la campagne, Monseigneur eut ordre de détacher de son armée un gros corps de cavalerie, pour aller en Piémont mettre le Maréchal de Catinat en état de secourir cette Place. Ces troupes y arrivèrent tard & délabrées ; la plupart ayant déja, depuis le printems, passé de Flandre en Allemagne. M. de Catinat ne put profiter de sa victoire, ainsi que nous l'avons dit ; il fut forcé de rentrer en France prendre des quartiers. 1693.

Le Dauphin en fit de même : il partit de l'armée au commencement de Septembre, & laissa aux deux Maréchaux le soin de ramener l'armée en France, où elle prit aussi ses quartiers.

C'est ainsi que les plans de campagne, ayant été changés, on ne sçait pour quelle raison, & des troupes ayant été successivement envoyées de Flandre en Allemagne, d'Allemagne en Italie, on ne put avoir, d'aucun côté, que des demi-avantages, même en Flandre, où ils furent les plus grands ; encore furent-ils bien plutôt

1693. dûs à l'habileté du Général, qu'à la justesse des mesures prises par le Ministère pour les obtenir.

Malgré la perte considérable que la Marine avoit faite l'année précédente à la Hougue, en moins d'un an le Roi l'avoit réparé. Dès le mois de Mai de cette année, on avoit fait sortir des Ports de Brest & de Toulon soixante-onze vaisseaux de guerre, sous les ordres du Maréchal de Tourville qui s'empara d'une grande partie de la flotte Angloise venant de Smirne, & détruisit presque tout le reste. On a estimé la perte des Anglois à plus de quarante millions.

Mais malgré la grande supériorité, avec laquelle le Roi combattoit à la fois toutes les Puissances de l'Europe, il étoit déja las de la guerre, & le fit trop connoître à ses ennemis qui s'en prévalurent; ils prirent ce desir pour une marque de foiblesse, & se rendirent d'autant plus difficiles. Après la bataille de la Marsaille, Louis XIV avoit fait faire au Duc de Savoie les propositions les plus avantageuses, pour se séparer de la ligue. On lui offroit de lui rendre tout ce qu'on avoit pris sur lui, avec une somme considérable. Ces

offres furent inutiles, ainſi que les mêmes ouvertures que le Pape fut chargé de faire au nom du Roi, à l'Empereur & au Roi d'Eſpagne. Ils ſçavoient le grand épuiſement où étoient les finances. Ils eſpéroient que le Roi feroit bientôt forcé d'accepter la paix, aux conditions qu'ils voudroient lui impoſer. C'eſt une obſervation importante à faire, que dans toutes les guerres que Louis XIV a entrepriſes, ſes ennemis, quelques pertes qu'ils euſſent faites, ſe ſont toujours refuſés pendant pluſieurs années à la paix qu'il leur a fait offrir. Que peut-on inférer de-là, ſi ce n'eſt que ces Princes avoient jugé le Roi peu capable de perſévérance dans ſes deſſeins? Ils en avoient déja fait l'expérience, lors de la paix de Nimègue; ils avoient reconnu ſon averſion pour tout ce qui pouvoit lui faire éprouver des contrariétés. Or l'état de guerre lui en offroit de continuelles. Il eût voulu écraſer à la fois tous ſes ennemis. En forçant tout, il n'étoit l'attaquant que dans certaines parties, & obligé de ſe tenir ſur la défenſive dans d'autres. Chaque campagne, on étoit embarraſſé pour former des armées aſſez nombreuſes; on étoit encore plus 1693.

1693. embarraſſé pour trouver de quoi les payer. Les autres goûts du Roi qui le dominoient, peut-être encore plus, n'étoient ſatisfaits qu'en partie, par l'épuiſement où ſe trouvoit toujours ſon tréſor. C'eſt ainſi qu'après quelques campagnes, il deſiroit la paix avec autant d'ardeur qu'il avoit deſiré la guerre, étant, dans le vrai, peu en état de la ſoutenir long-tems contre tant de Princes; mais ne falloit-il pas être moins diſpoſé à l'entreprendre?

1694. Les propoſitions de paix que le Roi avoit fait faire à différens Princes, n'ayant eu aucun effet, il fut obligé de faire de nouveaux efforts pour les contraindre à l'accepter. Le Prince d'Orange avoit les mêmes objets à remplir cette campagne que la précédente; la Flandre à garantir, & la Ville de Liège, qu'il importoit toujours aux Alliés de conſerver. Il prit donc à-peu-près la même poſition. Le Maréchal de Luxembourg commandoit en Flandre, ſous Monſeigneur le Dauphin, qui vouloit toujours ſervir. Il fit marcher l'armée vers Tongres, pour faire craindre au Roi d'Angleterre qu'il attaqueroit Liège, s'il tentoit de s'approcher de la Flandre Françoiſe. Ce Prince

en fut long-tems perſuadé, & ſe tint à portée de combattre le Maréchal de Luxembourg, s'il venoit à former cette entrepriſe. Les deux armées furent ainſi en préſence : celle des Alliés au Mont Saint-André, celle de France à Vignamont, ſéparées de moins de deux lieues. Mais la poſition du Maréchal de Luxembourg étoit trop bonne pour être attaquée ; cependant le Prince d'Orange reconnut enfin qu'il n'y avoit rien à craindre pour Liège, puiſqu'aucunes diſpoſitions ne l'annonçoient. Il voulut, en paſſant l'Eſcaut, pénétrer dans la Flandre Françoiſe, où il eſpéroit pouvoir s'emparer de quelque Place maritime, à la faveur des flottes Angloiſes & Hollandoiſes, entièrement maîtreſſes de la mer. Il n'avoit pas plus de vingt-deux lieues à faire du Mont Saint-André, au Pont-des-Pierres ſur l'Eſcaut. Il en partit ſubitement le 18 d'Août, ayant choiſi ce jour où il ſçavoit que l'armée Françoiſe étoit au fourrage de l'autre côté de la Meuſe; mais le Maréchal de Luxembourg prévoyoit depuis long-tems qu'il ne pourroit que prendre ce parti. Il avoit ouvert des marches ſur ſes derrières, fait faire des ponts ſur tous les ruiſſeaux, & préparer des 1694.

1694. ſubſiſtances ſur le chemin qu'il devoit tenir, pour ſe porter ſur l'Eſcaut; de manière qu'auſſitôt qu'il fut averti, par les partis qu'il tenoit en avant, que l'armée des Alliés étoit décampée, il fit tirer les trois coups de canon, qui étoient un ſignal convenu pour rappeller tout ce qui ſe trouvoit hors du camp, & fit partir, d'après les ordres que Monſeigneur le Dauphin donna ſur le champ, la cavalerie de la première ligne; ce Prince & lui ſe mirent en marche à quatre heures du ſoir, avec la cavalerie de la ſeconde ligne. Le reſte de l'armée ne put partir, avec le Maréchal de Villeroy, que le lendemain 19, à quatre heures du matin, de manière que le Prince d'Orange gagna vingt-quatre heures ſur l'armée du Roi. Cette armée avoit douze à quinze lieues de plus à faire: elle étoit obligée de paſſer deux fois la Sambre, & de faire un grand tour par Maubeuge, Condé & Tournay. Cependant le Maréchal de Villeroy, avec un détachement de l'armée, ayant marché dix-ſept heures, ſans s'arrêter, joignit l'avant-garde. Il arriva au Pont-des-Pierres le 23 où il trouva le Marquis de la Valette, qui y étoit campé avec quinze bataillons, neuf régimens

de cavalerie & deux de dragons. Le Prince de Wirtemberg, à la tête de l'avant-garde des Alliés, n'arriva que le 24 au matin. Il fut fort étonné de voir de l'autre côté de l'Escaut, plus de quatre-vingt escadrons en bataille, avec un gros corps d'infanterie. Monseigneur & M. le Maréchal de Luxembourg y arrivèrent également quelques heures après, à la tête de la Maison du Roi & de plusieurs régimens de dragons. Le Prince de Wirtemberg, à la vue d'un corps si considérable, prit le parti d'aller passer l'Escaut à Oudenarde: ce qui fit perdre deux jours aux ennemis, & donna le tems à toute l'armée d'arriver. 1694.

Cette marche est fameuse dans l'Histoire des guerres de ce règne; elle mérite, en effet, toute sorte d'éloges, non-seulement par l'ardeur & la volonté qui doit régner dans une armée capable d'exécuter de semblables mouvemens, mais encore par la magnifique ordonnance du Général qui l'a projetté. Quelle sagacité ne faut-il pas dans un Chef, pour lire ainsi dans l'avenir? pour prévoir que son ennemi ne pourra rien entreprendre contre lui, dans les positions qu'il sçaura prendre, & qu'il n'aura que cette tentative

1694. à faire, pour éviter la honte d'une campagne inutile? Partir vingt-quatre heures plus tard: avoir fait quarante lieues avant que ſon ennemi n'en ait fait vingt-deux, c'eſt un prodige réſervé ſeulement pour des têtes organiſées en grand, dont le génie ſe développe d'autant plus, que les circonſtances ſont plus difficiles. Cette campagne du Maréchal de Luxembourg, doit être miſe au rang des plus glorieuſes qu'il ait faites. Des Villes conquiſes, des batailles gagnées, ne ſont dûes, le plus ſouvent, qu'au hazard & à la ſupériorité des forces; ici ce ſont les parties les plus ſçavantes de l'art, qui ſont continuellement employées à rompre toutes les meſures d'un ennemi ſupérieur, & par une adreſſe au-deſſus de ſes forces, lui oppoſer ſans ceſſe des obſtacles qu'il lui eſt impoſſible de ſurmonter. Tel étoit Luxembourg; tel étoit cet homme que le Roi perdit trop tôt pour ſa gloire, & pour le ſuccès de ſes armes. Il mourut à Verſailles le 4 Janvier 1695, âgé de ſoixante-ſept ans.

Le Maréchal de Lorges commandoit toujours en Allemagne; il avoit ſous lui, cette année, le Maréchal de Joyeuſe. Cette campagne fut auſſi ſtérile

ſtérile que les précédentes. Il entra en Allemagne, & ſe porta juſques ſur le Neker, mais bientôt il revint ſur le Rhin, qu'il repaſſa, pour s'oppoſer au Prince de Bade, qui menaçoit de pénétrer en Alſace, après avoir été joint par un corps Saxon; à quoi le Maréchal ne réuſſit point. Les Impériaux paſsèrent ce fleuve le 15 de Septembre, & mirent à contribution une grande partie de l'Alſace. 1694.

Le Maréchal de Noailles fut brillant en Catalogne. On lui avoit donné la ſupériorité ſur l'armée Eſpagnole, qui n'étoit forte que de quinze mille hommes d'infanterie & cinq mille chevaux. Le Maréchal avoit vingt mille hommes de pied & dix mille chevaux. On avoit eu cette année le projet d'attaquer l'Eſpagne plus vigoureuſement que les précédentes, afin de la trouver plus diſpoſée à accepter la paix. Ils voulurent défendre le paſſage du Ter; ce Maréchal les y força, & remporta ſur eux un avantage décidé; il ne nous en coûta que cinq ou ſix cent hommes, & les Eſpagnols laiſsèrent trois mille morts ſur le champ de bataille, & deux mille cinq cent priſonniers.

1694. Après cette action, le Maréchal prit Palamos, ensuite Gironne. Elles ne tinrent chacune que cinq jours. Il prit de même les châteaux d'Ostalric & de Castel-Follet; les Espagnols ayant tenté de reprendre Ostalric, il les força d'en lever le siège. De cette façon, il soutint ses avantages toute la campagne.

En Piémont, le Duc de Savoie, très-supérieur au Maréchal de Catinat, ne tenta aucune opération. Il se borna à défendre l'entrée de son pays. On soupçonna le Duc d'avoir l'intention de faire sa paix séparément avec la France.

1695. Après la mort du Maréchal de Luxembourg, le Maréchal de Villeroy eut le commandement de l'armée de Flandres. Louis XIV l'aimoit: son goût seul le décida; mais ce fut un des goûts les plus chers qu'il ait jamais satisfait. Cette guerre-ci & celle qui la suivit, n'en fournissent que trop de preuves. Les fautes multipliées qu'il fit pendant cette campagne, se trouvent très-judicieusement discutées dans les Mémoires du Marquis de Feuquières. Il n'en coûta cependant au Roi que la ville de Namur, bravement, mais malhabilement défendue par le Maréchal de

Bouflers. Cette opération fut la ſeule exécutée en Flandre cette année. 1695.

L'armée d'Allemagne, commandée encore par le Maréchal de Lorges, avec le Maréchal de Choiſeul pour collègue, ſe tint ſur une défenſive ſi exacte, qu'ils ne firent aucune entrepriſe, malgré l'infériorité de l'armée du Prince de Bade. Les armées ſe ſéparèrent de très-bonne heure; avant la fin de Septembre, il n'y avoit plus de troupes en campagne.

Le Duc de Savoie ſe rendit enfin maître de Cazal cette campagne. La Place ſe défendit foiblement, & le Maréchal de Catinat ne tenta pas de la ſecourir. Il avoit ordre de ne rien entreprendre. On a penſé, avec aſſez de vraiſemblance, que la paix particulière du Duc avec la France, étoit à-peu près convenue. Ce Prince tenoit Cazal bloqué depuis deux ans. Il ouvrit la tranchée le 27 Juin. La Ville & la Citadelle capitulèrent le 9 de Juillet. Par la capitulation, on convint que la Ville ſeroit rendue au Duc de Mantoue : que les fortifications de la Ville & de la Citadelle ſeroient raſées, ſans pouvoir déſormais être rebâties: que les démolitions des

1695. dehors, demi-lunes & contrefcarpes, fe feroient aux dépens des Alliés, & celle du corps de la Place & de la Citadelle, aux dépens de la France. De manière que le Roi qui l'avoit achetée en 1681, une fomme confidérable, qui y en avoit dépenfé une beaucoup plus confidérable encore pour en faire une ville de guerre très-forte, fut encore obligée, en en perdant la propriété de démolir les fortifications à fes dépens. Ne pourroit-on pas dire que c'eft une politique bien mal entendue, que celle qui n'aboutit qu'à des pertes & à des humiliations ?

En Catalogne, le Duc de Vendôme remplaça le Maréchal de Noailles, tombé malade au moment d'entrer en campagne. Les Efpagnols avoient fait de grands efforts pour avoir une armée fupérieure, & ils vouloient non-feulement s'oppofer à nos progrès, mais même nous enlever nos conquêtes. L'armée de France au contraire, fut négligée, & on ne voulut que fe foutenir autant qu'il feroit poffible. Les opérations fe bornèrent à trois fièges entrepris par les Efpagnols, que le Duc de Vendôme leur fit lever, & les chofes reftèrent dans le même état.

Le Roi d'Angleterre étoit le seul des Puiſſances belligérantes, qui fît encore la guerre avec le deſir de la continuer. Il en tiroit toute ſa puiſſance; elle lui ſervoit à contenir l'Angleterre, & à diſpoſer de la Hollande en maître; elle ſervoit de plus ſa haine naturelle contre Louis XIV. Toutes les autres deſiroient la paix, ſans paroître cependant vouloir la faire. Le grand empreſſement que le Roi de France en avoit témoigné, les retenoit. Ils avoient pris Namur; ils avoient détruit Cazal; nous n'avions plus à la tête de nos armées de Généraux qu'ils puſſent redouter; ils ſe flattoient de toucher au moment où ils pourroient abaiſſer ce Roi ſi ſuperbe; mais la défection du Duc de Savoie renverſa toutes leurs eſpérances, & les força à devenir raiſonnables. 1695.

Le traité parut, par ſa date, n'avoir été conclu que le 4 de Juillet. Il portoit: 1696.

« Que le Roi Très-Chrétien reprenant les
» ſentimens de bonté qu'il avoit auparavant
» pour ſon Alteſſe Royale, comme elle l'en
» avoit fait ſupplier, ſadite Alteſſe Royale, re-
» nonçoit à tous traités faits avec l'Empereur

1696. » & ses Alliés, & se chargeoit d'employer tous » ses soins auprès d'eux, afin d'obtenir la neu- » tralité pour l'Italie, jusqu'à la paix générale: » que le Roi remettoit au Duc, Pignerol, le » Fort Sainte-Brigite, la Perruse & autres Forts » en dépendants, dont les fortifications seroient » démolies, sans pouvoir être jamais rétablies: » qu'il lui rendoit Suze, & toute la Savoie avec » Mont-Mélian: qu'il lui restitueroit de même » le Comté de Nice avec Villefranche, dans » l'état où elle étoit alors; enfin que le mariage » de la Princesse Marie-Adélaïde, avec le Duc » de Bourgogne, seroit arrêté incessamment, » pour s'effectuer lorsqu'elle seroit en âge ». Elle n'avoit alors que dix ans.

Quand ce Prince eût été victorieux autant de fois qu'il avoit été vaincu, il n'eût pu faire un traité plus glorieux pour lui; mais le Roi regardoit cette paix particulière, comme un moyen certain de parvenir à la paix générale; & il la desiroit si ardemment, qu'il eût fait de plus grands sacrifices, s'il les eut jugé nécessaires.

Ce traité définitif avoit été précédé d'une trève d'un mois entre les deux Souverains; elle

n'avoit été publiée que pour donner le tems à l'Empereur & aux Puissances alliées, d'accorder une neutralité pour toute l'Italie, jusqu'à la paix générale. Tous les Princes d'Italie, à qui le séjour des troupes Impériales étoit fort à charge, désiroient beaucoup cette neutralité. A leur sollicitation, la trève fut prolongée d'un mois, avec menace de la part du Duc de Savoie, de joindre ses troupes à l'armée Françoise, pour y contraindre les Espagnols, & chasser du Milanois les troupes Impériales. La trève étant expirée, les troupes de France & de Savoie se réunirent, & le 18 Septembre, Valence fut investie par le Duc de Savoie, & le Maréchal de Catinat qui étoit devenu aux ordres de ce Prince: tant est grande la vicissitude des choses de ce monde! 1696.

L'Empereur également pressé par les Alliés & par toutes les Puissances d'Italie, fut enfin forcé d'accepter la neutralité. L'Espagne suivit son exemple. L'Italie fut évacuée, & le Roi fut en état d'opposer trente mille hommes de plus aux ennemis qui lui restoient encore.

La guerre n'avoit produit aucun événement

1696. en Flandre ; cette année 1696, les armées ne s'approchèrent point aſſez pour donner lieu à aucune action. On fit quantité de mouvemens qui ne furent déterminés que par des raiſons de ſubſiſtances. Sur le Rhin il en fut de même. Le Maréchal de Choiſeul commandant l'armée Françoiſe, & le Prince de Bade Général de l'Empereur, s'obſervèrent continuellement, tenant toujours le Rhin entre les deux armées. En Catalogne, il ne ſe paſſa non plus rien d'intéreſſant. Il ſembloit que de toutes parts on fût las de tant d'années de carnage & de dévaſtation. Les conférences pour la paix générale, ſe tenoient à Stockholm. Les Alliés refuſoient conſtamment d'entrer dans aucune négociation, que la France par forme de préliminaire, ne ſe fût engagée à l'entier rétabliſſement des traités de Weſtphalie & de Nimègue. Le Comte d'Avaux déclara de la part du Roi, qu'il s'en rapporteroit au Roi de Suède, pour décider des changemens qui pouvoient concerner ces traités. Cette déclaration ne calma pas les inquiétudes qu'on affecta d'avoir. Le Roi ſentit qu'il ne termineroit rien, s'il ne s'expliquoit plus clairement. Il ordonna à ſon Miniſtre

à

à la Haye, le 28 de Septembre, de déclarer aux États-Généraux, qu'il consentoit purement & simplement à ce que les traités de Westphalie & de Nimègue, fissent la base & le fondement de la future négociation, & par conséquent que toutes choses seroient rendues en leur entier, nommément toutes les réunions, sans aucune réserve, prononcées par les jugemens des Chambres de Metz & de Brisach. Les États-Généraux s'en contentèrent, & la Nation Angloise, qui desiroit la paix, pour la prospérité de son commerce, obligea son Roi à penser comme les Hollandois. Les Cours de Vienne & de Madrid, s'y opposèrent de tout leur pouvoir. Le Roi Catholique surtout, qui avoit souffert un démembrement considérable de ses États, à la paix de Nimègue, demanda qu'on en revînt, par rapport à lui, au traité des Pyrénées. Cette demande fut rejettée avec hauteur par le Roi: il sentit alors qu'il n'y avoit que le seul moyen de pousser avec vigueur ses conquêtes sur l'Espagne, qui pût forcer cette Puissance à accepter la paix; ce fut dans cette intention qu'il fit passer en Catalogne une partie de son armée d'Italie, & qu'il ordonna au Duc

1696.

1697.

1697. de Vendôme d'aſſiéger Barcelone, Port de mer, & Capitale de la Catalogne : c'eſt une grande Ville fort peuplée. Son enceinte étoit formée par une ancienne muraille à tours, couverte de la mer à la mer, par ſeize baſtions irréguliers dans de mauvaiſes proportions : les anciens murs leur ſervant de courtines & de retranchemens à leur gorge ; ce qui eſt un avantage dont on s'eſt hâté de ſe priver, en fortifiant quelques anciennes Villes qui n'en ſont pas devenues meilleures ; des foſſés ſecs, profonds, mais étroits l'environnoient ; une ſeule demi-lune couvroit un des fronts. L'attaque du Duc de Vendôme fut formée dans cette partie. Au côté oppoſé eſt un rocher à pic, fort élevé, qui commande la Ville à ſix ou ſept cent toiſes de diſtance, où l'on a bâti un Fort à quatre baſtions fort irréguliers, & d'une fort mauvaiſe défenſe, appellé Mont-Jouy. Les Eſpagnols avoient raſſemblés vingt mille hommes, com-
1690. mandés par le Prince d'Armſtad, pour s'oppoſer à cette entrepriſe. Le Duc de Vendôme en avoit environ trent-cinq mille, dont vingt-ſix mille ſeulement d'infanterie ; c'étoit être bien foible pour un pareil ſiège. Une flotte Françoiſe com-

pofée de neuf vaiffeaux de guerre, trente galères, 1697.
& environ cent cinquante vaiffeaux de tranfport, chargés de canons, de mortiers & de toutes les munitions néceffaires au fiège, parut devant le Port de Barcelone, en même tems que le Duc de Vendôme en fit l'inveftiffement. La garnifon de cette Place étoit compofée d'onze mille hommes d'infanterie de troupes réglées, & de quatre mille bourgeois enrégimentés. Le Duc de Vendôme n'avoit point affez de troupes, pour en faire un inveftiffement total, & cette nombreufe garnifon eut pendant une partie du fiège, communication avec le corps commandé par le Comte de Vélafco, Vice-Roi de Catalogne. On peut juger du degré de difficulté d'une telle entreprife. Mais le Duc de Vendôme étoit né avec le génie militaire, non pas celui des fçavantes combinaifons, mais celui du coup d'œil & des opérations audacieufes. Il n'avoit que quarante-trois ans; c'eft l'âge des forces du corps & de la maturité de l'efprit; on peut alors, plus qu'en aucun autre moment de la vie. Il mit la plus grande vivacité dans fes attaques contre la Ville, & fçut lui enlever toutes fes reffources, en fe portant fubite-

1697. ment ſur le corps commandé par le Comte de Vélaſco, qu'il ſurprit & défit entièrement le 14 de Juillet. Après ce ſuccès contre les ſeules troupes qui pouvoient ſecourir la Place, il réunit toutes ſes forces au ſeul objet des attaques qu'il avoit formées, & dans peu de tems il parvint au dernier mur, qu'il fit miner. Alors le Duc fit connoître aux aſſiégés le danger où ils étoient d'être pris d'aſſaut. Cette connoiſſance décida le Gouverneur à capituler le 10 d'Août, après cinquante-deux jours de tranchée ouverte.

Nous avons une remarque importante à faire au ſujet de ce ſiège; c'eſt que les batteries en brèche ont été établies la nuit du 27 au 28 de de Juin, & que l'attaque du chemin couvert ne fut faite que la nuit du 4 au 5 de Juillet. Il a donc fallu huit jours de travail, depuis l'établiſſement de ces batteries, juſqu'à ce que les ſappes ſoient parvenues à portée de ſeconder l'attaque du chemin couvert; d'où il ſuit que les fortifications de cette Place avoient, en outre de tous leurs autres défauts, celui de pouvoir être battues en brèche à une grande diſtance. Alors ce n'eſt plus qu'une Place de la plus mauvaiſe eſpèce,

& dans l'étendue qu'elle avoit, s'il n'y avoit eu que trois mille hommes de garnifon, elle n'eût pu tenir plus de huit jours; c'eft-à-dire le tems d'en ouvrir le rempart avec des batteries placées à deux cent toifes, & l'emporter d'affaut, fans s'amufer à faire un logement en règle fur le chemin couvert. Mais les quatorze ou quinze mille hommes de garnifon ont dû changer la nature de l'attaque, & M. le Duc de Vendôme a fait dans cette occafion, l'opération de guerre la plus brillante de parvenir à s'en rendre maître, & fur-tout de n'employer que cinquante-deux jours; quoiqu'il ne nous paroiffe pas qu'une auffi groffe garnifon ait fait, à beaucoup près, ce qu'elle auroit dû faire pour fa défenfe. 1697.

L'objet du Roi, dans cette campagne, étoit de forcer l'Efpagne à accepter les conditions de paix qu'il lui avoit offert: à quoi il avoit d'autant plus de facilités qu'il en étoit convenu avec l'Angleterre & les États-Généraux. Il raffembla donc en Flandre, une puiffante armée fous le commandement du Maréchal de Villeroy, qui eut ordre d'affiéger la ville d'Ath. Ce fut le grand Vauban qui fut chargé de la conduite des attaques de

1697. cette Place. Il y mit en pratique, pour la première fois, fon art admirable d'en éteindre tous les feux, par le moyen de fes batteries à ricochet, placées fur le prolongement des faces des ouvrages; & c'eft par là qu'il a porté lui-même le coup mortel au fyftême baftionné, ainfi que nous l'avons fait obferver dans le premier Volume de cet Ouvrage. C'eft ainfi qu'il parvint en treize jours de tems, à fe rendre maître d'un octogone régulièrement bâti par lui-même : à quoi l'armée des Alliés ne voulut oppofer aucun obftacle.

A tous ces fuccès, fe joignit celui de l'expédition de M. de Pointis contre Carthagène, qui occafionna une perte fi confidérable au Roi d'Efpagne & à fa Nation; nous avons rendu compte de cet événement important au Chapitre VI du troifième Volume.

Tant de conquêtes fur l'Efpagne, diminuèrent fa fierté: elles firent le même effet fur l'Empereur; il fentit que fes Alliés l'abandonnoient, & qu'il n'avoit pas un moment à perdre pour participer à la paix qu'ils étoient décidés à conclure. Les Miniftres de toutes les Puiffances s'affemblèrent donc enfin à Rifwick, où les conférences s'ouvri-

rent le 9 Mai. Cependant les négociations n'avançoient point. Les difficultés se multiplioient, de la part de l'Empereur & du Roi d'Espagne, quoique l'un & l'autre fussent également persuadés qu'ils seroient obligés de céder; mais le Roi avoit si fort à cœur de terminer promptement, qu'il ordonna à son Ambassadeur de faire une nouvelle déclaration en son nom, le premier de Septembre. Il y disoit: « Que les heureux » succès, dont il a plu à Dieu de couronner les » entreprises du Roi, pendant cette campagne, » lui donneroient un juste sujet de réduire dans » des bornes plus étroites, les offres qu'il avoit » faites pour la paix; mais que Sa Majesté ne » veut profiter des avantages qu'elle a remportés, que pour procurer plus promptement le » repos de l'Europe ». 1697.

Comment se refuser ici à l'étonnement, en voyant qu'un Prince si attaché au repos de l'Europe, n'a cessé de la troubler depuis plus de trente ans? Toujours prêt à reprendre les armes, l'instant d'après les avoir posées : présentant à toutes les Puissances cette grande singularité, d'être toujours le plus ardent à entreprendre la

1697. guerre, & le plus ardent à demander la paix? Enfin cette paix tant desirée, fut signée à Riswick les 20 & 21 Septembre, par les Etats-Généraux, l'Angleterre & l'Espagne; & le 30 Octobre, par l'Empereur & l'Empire.

Par le traité avec la Hollande, ceux de Munster & de Nimègue sont confirmés. Ils rendent Pondichéry à la France.

Le traité avec l'Angleterre portoit que le Roi s'engage à n'inquiéter en aucune façon le Roi Guillaume dans la possession des Royaumes & Pays dont il jouissoit.

Celui avec l'Espagne contenoit la restitution de Gironne, Rose, Belver, Barcelone, Mons, Charleroy, Luxembourg, Courtrai, Ath & leurs dépendances, & tout ce qui avoit été réuni par les Chambres de Metz & de Brisach, & la ville de Dinant rendue à l'Évêque de Liège.

Enfin, par le dernier traité, le Roi s'engage à rendre à l'Empereur & à l'Empire, le Fort de Kell, Philisbourg, tous les lieux & droits situés hors l'Alsace, qu'il avoit occupés, tant pendant la guerre & par voies de fait, que par voie d'union

nion & de réunion ; caſſant, à cet effet, tous 1697.
les Arrêts donnés par les Chambres de Metz & de Briſach. Il lui cède également Briſach & Fribourg, avec tous les Forts conſtruits ou réparés dans la Forêt noire ou dans le reſte du Briſgaw. La ville de Straſbourg fut cédée à perpétuité à la France. Le Cardinal de Furſtemberg rétabli dans l'Évêché de Straſbourg, & le Duc de Lorraine dans ſes États.

L'on voit donc par ces traités, qu'après dix ans de victoires, c'eſt le Roi qui demande la paix à ſes ennemis ; l'on voit qu'ils ont de la peine à y conſentir, quoique ce Prince ſe ſoumît à rendre ſes conquêtes, & à reſtituer tout ce qu'il avoit prétendu être en droit de réunir à ſa Couronne ; enfin, tout ce qu'il avoit refuſé de rendre en 1688. Que de ſang épargné & de richeſſes conſervées, s'il eût fait déclarer, à cette époque, par ſes Ambaſſadeurs dans toutes les Cours, comme nous venons de voir qu'il le fit aux États-Généraux, le premier de Septembre : « Que » Sa Majeſté ne profiteroit point du pouvoir que » Dieu lui a donné pour ſoutenir ſes préten- » tions ; qu'elle préféroit le repos de l'Europe

1697. » à tous les avantages qu'elle pourroit acqué-
» rir en la troublant » ! Un Roi auſſi puiſſant par l'étendue de ſes États & par ſes nombreuſes armées, eſt bien grand, quand au lieu de ſe prévaloir de ſa ſupériorité, il cède à la ſeule conſidération de la tranquillité publique. Peut-on douter qu'une telle conduite n'eût effacé toutes les impreſſions défavorables que l'Europe avoit priſes contre lui, d'après ſes deux guerres conſécutives de 1666 & 1672? On les eût attribué aux effets d'une bouillante jeuneſſe; on eût attribué de même cette différence de conduite à la maturité de ſon eſprit & à la droiture de ſon cœur; ſon Royaume, pendant cette longue paix, ce ſeroit repeuplé & enrichi; il eût été adoré de ſes ſujets, redouté de ſes voiſins; & lorſque ſon petit-Fils ſe ſeroit vu appellé à la Couronne d'Eſpagne, par une diſpoſition teſtamentaire auſſi libre, toute l'Europe eût vu ſans jalouſie ce grand événement. En vain l'Empereur eût-il voulu répandre des manifeſtes pour prouver que cette grande ſucceſſion ne pouvoit regarder que lui, ou un Prince de ſa Maiſon, la ſécurité régnant chez toutes les Puiſſances, il

n'eût pu les exciter par leurs propres intérêts; 1697.
elles eussent été sourdes à sa voix. La puissance du Roi leur eût inspiré autant de crainte, que sa modération de sécurité; mais cette dernière guerre, entreprise pour soutenir des usurpations colorées sous la dénomination de jugemens de Tribunaux qu'il avoit créés, le fit paroître aussi injuste que dangereux, tandis que son empressement à la terminer, aux dépens de toutes ses conquêtes, fit connoître que de longues guerres étoient un moyen aussi sûr de lasser sa constance, que d'épuiser son État.

Tels étoient les préventions de l'Europe entière 1700.
contre Louis XIV, lorsque son petit-Fils, le Duc d'Anjou, eut à prendre possession de toute la Monarchie Espagnole. On ne peut exprimer la fermentation que produisit dans toutes les Cours, le testament de Charles II, en faveur de ce Prince. Ce testament passa généralement pour un ouvrage de séduction. Les droits de l'Empereur, qui n'en avoit aucun, furent réputés incontestables; ceux du fils du Dauphin qui étoient des plus légitimes, pour une chymère; tant les ressentimens des dernières guerres conservoient

1700. de force! Le Roi accepta le teſtament par un ſentiment digne de la grandeur de ſon ame; car, quoiqu'il fût en faveur de ſon petit-Fils, il n'en devoit réſulter aucun avantage pour lui ni pour ſon Fils, ni pour ſon Royaume. Il étoit même certain qu'il alloit être forcé de recommencer une guerre ſanglante; mais ſon honneur & la dignité de ſa Couronne, lui en faiſoient une néceſſité. Ce n'eſt donc point cette noble réſolution qui peut être ſuſceptible d'aucune cenſure; elle mérite au contraire, toute ſorte d'éloges: mais il n'en eſt pas de même des meſures qui furent priſes pour aſſurer l'exécution de ce grand projet.

1701. L'Empereur avoit fait faire à Madrid, le 17 Janvier 1701, par ſon Ambaſſadeur le Comte de Harac, une proteſtation contre le teſtament de Charles II, & il avoit déclaré au Marquis de Villars, Envoyé de France à Vienne, qu'il regardoit comme la cauſe de preſque toute l'Europe, d'empêcher que la Monarchie d'Eſpagne fût poſſédée par un Prince de France.

Lorſque l'Ambaſſadeur du Roi à Londres, le Comte de Tallard, avoit fait part à Guillaume

de l'acceptation du testament de Charles II, en 1701.
faveur du Duc d'Anjou, il en avoit reçu les réponses les plus animées & les plus dures. Les Hollandois ne répondirent rien du tout, ni à la Lettre, ni au Mémoire que le Roi leur fit remettre par le Comte d'Avaux. Ce Mémoire justifioit cette acceptation, & les assuroit de la résolution où étoient les deux Monarques, de procurer toute sorte d'avantages à la République.

Enfin le Roi fut si certain, qu'il ne pouvoit prendre trop de précautions, pour se garantir de dispositions qui lui étoient aussi contraires, que de concert avec l'Électeur de Bavière, Gouverneur-Général des Pays-Bas Espagnols, il fit entrer le 6 Février, ses troupes dans Namur, Luxembourg, Mons, Charleroy, Oudenarde, Niewport, Ostende, Ath, Bruges, &c. Les troupes Hollandoises qui étoient, au nombre de vingt-deux bataillons, en garnison dans toutes ces Places, en sortirent pour se retirer en Hollande. C'étoit une infraction au traité de Riswick, dans lequel il avoit été stipulé que les troupes des États Généraux occuperoient ces Places, pour qu'ils fussent assurés d'une barrière contre la

1701. France; car rien n'étoit si redouté que le voisinage de ce Roi ; mais avec une Puissance aussi visiblement mal intentionnée, il falloit, ou ne rien entreprendre, ou entreprendre davantage: garder les vingt-deux bataillons, jusqu'à ce qu'on eût vu quel parti ils alloient prendre, c'étoit le moins qu'on pût faire. On préféra de négocier. L'Angleterre, la Hollande n'étoient pas prêtes : elles cherchèrent à gagner du tems, & reconnurent le Roi d'Espagne Philippe V. Nous nous contentâmes de cette vaine formalité, & nous nous tînmes dans l'inaction sur leurs frontières.

On n'avoit pas eu autant de sécurité pour l'Italie. Il falloit la garantir des entreprises de l'Empereur. Toutes ses dispositions annonçoient la plus prochaine invasion, dans cette partie. Le Comte de Tessé, premier Ecuyer de Madame la Duchesse de Bourgogne, avoit été à Turin dès la fin de l'année 1700, signer un traité avec le Duc de Savoie, dont les troupes devoient s'unir à celles des deux Couronnes. Ce Duc en avoit été nommé Généralissime. Toute la cavalerie que le Roi avoit destiné pour l'Italie, passa par les États de ce Prince; l'infanterie montant

à douze ou treize mille hommes, alla par mer jusqu'à Savone & Final. Elle fut mise en quartier dans le Milanois, suivant les ordres que le Prince de Vaudémont, qui en étoit Gouverneur pour le Roi d'Espagne, en avoit donné. 1701.

Le Marquis de Barbezieux, fils de M. de Louvois, qui lui avoit succédé dans le Ministère de la Guerre, étoit mort le 5 de Janvier 1701, & Madame de Maintenon avoit obtenu du Roi, que M. de Chamillart réuniroit le Département de la Guerre au Contrôle général des Finances, qu'elle lui avoit fait donner deux ans auparavant. Il étoit également incapable de l'une & de l'autre place : il avoua lui-même son insuffisance ; le Roi lui répondit qu'il partageroit son travail. On a attribué à l'incapacité de ce Ministre, & aux mauvais choix qu'il a faits, la plus grande partie des malheureux événemens de cette guerre.

Philippe V étoit paisible possesseur de l'Espagne, & s'étoit fait un allié du Roi de Portugal, qui pouvoit seul lui donner de l'inquiétude sur ses frontières. L'Électeur de Bavière & celui de Cologne étoient également entrés dans l'alliance des deux Rois, mais il ne fut pas possible de

1701. déterminer les principales Puissances d'Italie. Les Républiques de Venise, de Gênes, le Grand-Duc de Toscane & le Pape, qu'on s'étoit flatté de réunir, pour obliger l'Empereur à accepter une neutralité pour l'Italie, manquèrent de confiance dans les mesures prises par les deux Couronnes, & refusèrent de se déclarer pour aucun des deux partis. Le Duc de Mantoue seulement consentit à traiter avec la France, & à en recevoir les troupes dans sa Capitale. Il voulut avoir l'air d'y être forcé, espérant se disculper auprès de l'Empereur par cette feinte. Le Comte de Tessé qui commandoit, en attendant l'arrivée du Maréchal de Catinat, se présenta devant Mantoue: il l'investit, & sur la menace qu'il fit de la bombarder, le Duc consentit que cinq mille hommes de troupes Françoises y fussent mises en garnison.

Cependant le Maréchal de Catinat, qui devoit commander l'armée d'Italie, s'y rendit au commencement d'Avril, il la trouva forte de soixante-quatre bataillons & soixante-treize escadrons. Le plan général que le Roi s'étoit fait, étoit une guerre défensive; ainsi M. le Maréchal de Catinat eut des instructions qui le gênèrent beaucoup. Il

Il ne lui fut pas permis de se poster au débouchement de l'armée de l'Empereur, au sortir du Trentin. Cette armée étoit commandée par M. le Prince Eugène; de sorte que ce Prince se trouva dans la plaine de Vérone, au-delà de l'Adigé, sans qu'il eût été permis à M. de Catinat de s'y opposer sur les terres de la République de Venise au-delà de l'Adigé. Il fut obligé de se tenir en-deçà de cette rivière avec toute son armée, ses ordres lui défendant le premier acte d'hostilité. On ne peut former un plan plus mal conçu, ni donner des ordres plus préjudiciables. Que vouloit dire cette défense, de s'opposer au Prince Eugène par-delà l'Adigé? Il étoit également sur le territoire de Venise, d'un côté ou de l'autre de la rivière. M. de Catinat entreprit d'en défendre le passage; il n'y réussit pas. Rien n'est moins étonnant: le cours de cette rivière, depuis le Trentin, jusqu'à son embouchure dans la mer Adriatique, est très-étendu, & M. de Catinat, tenoit plus de vingt-cinq lieues de son cours. Le Prince Eugène la passa au-dessous de Carpi, qu'il vint attaquer avec quinze mille hommes. Nos troupes s'y conduisirent avec beaucoup de 1701.

1701. valeur; mais après un combat long, il fallut céder & se replier sur le quartier de Saint-Pierre de Legnago; alors la position de l'Adigé n'étant plus utile, l'armée se rassembla à Villafranca, où le Duc de Savoie arriva le 15 de Juillet. Il y fut reçu en qualité de Généralissime. Le Prince Eugène ayant marché sur Villafranca, y trouva l'armée des deux Couronnes postée si avantageusement, qu'il n'osa l'attaquer, & les armées restèrent ainsi en présence pendant plusieurs jours; au bout duquel tems, le Duc de Savoie jugea à propos de quitter cette position pour passer le Minciò, & le mettre devant lui; le Prince Eugène suivit l'armée, & jetta des ponts sur le Minciò, auprès de Monzabano. M. de Bachevillier, Maréchal-de-Camp, qui se trouva campé vis-à-vis de l'endroit où les Impériaux faisoient leurs dispositions pour passer, en donna avis au Duc de Savoie, & au Maréchal de Catinat, lesquels, au lieu de marcher à lui, pour s'opposer à ce passage, lui envoyèrent ordre de se retirer, & de joindre l'armée, qui marcha sur l'Ogliò & passa cette rivière le 7 d'Avril; ainsi Mantoue fut abandonné à ses propres forces. Par cette retraite,

l'ennemi fut maître de tout le pays, entre l'Adigé & l'Ogliò. 1701.

On ne peut imputer à M. de Catinat, de n'avoir point empêché le paſſage de l'Adigé ; on ne doit s'en prendre qu'aux ordres qu'il a eu de ſe tenir ſur la défenſive derrière cette rivière. Il n'exiſte dans l'art aucun moyen, pour qu'une armée égale, même ſupérieure, puiſſe entreprendre avec ſuccès la défenſe du paſſage d'une rivière, dans une auſſi grande étendue. M. de Feuquières reproche au Maréchal de Catinat de n'avoir pas tenu plus de troupes dans les poſtes de ſa droite; mais alors le Prince Eugène eût attaqué ceux de la gauche. De quelque part que lui vinſſent ſes avis, il paroît qu'il étoit très-bien inſtruit. M. de Catinat raſſembla ſon armée entre l'Adigé & le Minciò, à Villafranca; il y prit une poſition que le Prince Eugène fut forcé de reſpecter. On ne peut mieux manœuvrer, & tant que ſon armée eût occupé cet excellent poſte, le Prince Eugène n'eût pas oſé paſſer le Minciò. D'abord, il n'eût pu laiſſer l'armée des deux Couronnes derrière lui ; en ſecond lieu, Villafranca n'eſt qu'à trois lieues de Peſchiera, où le

1701. Minciò sort du lac de Garde. Il est à égale distance du lac de Mantoue qu'il traverse. En entreprenant de passer cette rivière au-dessus ou au-dessous de Villafranca, le Prince Eugène auroit eu à craindre de voir M. de Catinat tomber sur la moitié de son armée, lorsque l'autre auroit été passée. Il n'y a peut-être point de meilleure manière de défendre le passage d'une rivière, que celle de se tenir dans une bonne position, du même côté que l'ennemi qui la veut passer. Jusques-là, il n'y a donc que des louanges à donner à M. de Catinat, de s'être aussi bien tiré d'une défensive ordonnée aussi mal-à-propos, & avec aussi peu de connoissances militaires. Si l'armée a repassé le Minciò, & a fait depuis plusieurs marches rétrogrades, ce ne fut qu'après l'arrivée du Duc de Savoie, qui en étoit le Généralissime, & l'on ne pourroit s'en prendre à M. de Catinat, que dans le cas où on seroit certain, que c'est son avis que le Duc de Savoie a suivi dans cette occasion. La Cour fut fort mécontente de ces manœuvres, qui, en effet, étoient très-condamnables. Elle ne pouvoit s'en prendre au Duc de Savoie, elle les imputa à M. de Catinat, qui

avoit contre lui, ce qu'on appelloit la cabale 1701.
des dévots. Il avoit de plus, osé mander qu'il falloit qu'il fût trahi, & que quelques-uns de ceux qui avoient entrée dans le Conseil, avertissent les ennemis de tous les projets qu'on y arrêtoit. Quand ces plaintes n'auroient regardé que les Officiers du Duc de Savoie, il n'étoit pas permis alors de soupçonner leur fidélité, sans offenser Madame la Duchesse de Bourgogne; mais le reproche ne pouvoit évidemment regarder que le Roi son Pere, & cette Princesse toute puissante alors à la Cour, en témoigna un si vif mécontentement, que le rappel de M. de Catinat fut résolu, & les ordres envoyés au Maréchal de Villeroy, qui commandoit l'armée qu'on assembloit en Allemagne, d'aller prendre le commandement de celle d'Italie.

J'ai cru devoir m'étendre un peu sur cet événement, du commencement de la campagne de 1701 en Italie, parce qu'il me semble qu'aucun Écrivain de ce tems, n'a rendu la justice qui étoit dûe à M. de Catinat. Son rappel l'a supposé jugé défavorablement par la Cour, & le Public ne manque guères de regarder comme coupables,

1701. ceux qu'elle a condamnés. Mais la position prise par ce Général, à Villafranca, où il tint ferme devant M. le Prince Eugène, est la manœuvre d'un homme de guerre, qui ne permet pas de douter, qu'elle n'eût été suivie de bien d'autres, s'il fût resté le maître ; & le choix qui fut fait de M. de Villeroy pour le remplacer, prouva que le sort de la France alloit désormais dépendre des Courtisans les plus favorisés.

Le Maréchal de Villeroy arriva à l'armée le 22 Août ; il avoit des ordres particuliers du Roi, pour marcher aux ennemis & les combattre. Il les montra au Duc de Savoie, & concerta avec lui les moyens de les exécuter. Il fut résolu qu'on passeroit l'Ogliò, & qu'on iroit les attaquer dans la position qu'ils tenoient, la gauche à Palazuolo, la droite à une Naville, aboutissant à l'Ogliò, qui se trouvoit derrière l'armée, & elle avoit en avant d'elle, à-peu-près au centre, la petite ville de Chiari. Le Prince Eugène fut parfaitement instruit de toutes nos dispositions, & nous fûmes continuellement trompés par de faux avis qui nous venoient de toutes parts. On avoit persuadé au Maréchal de Villeroy, qu'il

n'y avoit que trois cent hommes dans Chiari, & 1701.
il s'y trouva vingt-quatre bataillons derrière un retranchement *inforçable*, garni de cinquante pièces de canon. Le Prince Eugène, qui nous attendoit, s'étoit préparé à nous bien recevoir. Après un combat de vingt-quatre heures, soutenu avec la plus grande fermeté de la part de nos troupes, puisqu'elles ne reçurent aucun secours de notre artillerie qui n'arriva pas assez tôt, on reconnut l'impossibilité d'y réussir. La retraite fut ordonnée : elle s'exécuta dans le meilleur ordre, & sans que l'ennemi osât nous suivre. Le Duc de Savoie s'y conduisit avec la plus grande valeur; il eût été à souhaiter, pour sa gloire, qu'il se fût conduit avec autant de fidélité.

Ce sanglant combat se donna le premier de Septembre. Les troupes des deux Couronnes restèrent jusqu'au 6 à la vue de Chiari. Elles se retirèrent ensuite à Rudiano sur l'Ogliò, du même côté que l'armée du Prince Eugène. Elles y restèrent jusqu'au 12 de Novembre, qu'elles repassèrent cette rivière pour aller prendre des quartiers de cantonnement dans le Crémonois. Les troupes de Savoie partirent le 14 Novembre

1701. pour retourner en Piémont, & le Duc de Savoie le 17, pour Turin. Le Prince Eugène ne fit pas un ſeul mouvement depuis le combat de Chiari. Il reſta immobile dans ſa même poſition, la gauche à Chiari, la droite à Palazuolo, juſqu'à ce que les quartiers de cantonnemens fuſſent établis; mais le premier Décembre, ayant mis ſon armée en mouvement, il enleva la plupart des poſtes que le Maréchal de Villeroy avoit fait occuper, à la rive gauche d'Ogliò, avec les garniſons deſtinées à les défendre; de manière qu'à la fin de Décembre, il s'étoit emparé de tout le Mantouan, à l'exception de Mantoue & de Goito qu'il tenoit bloqués.

Mais une perte plus conſidérable fut celle de la Mirandole. La Princeſſe ſouveraine de ce petit État y avoit reçu, par un traité, garniſon Françoiſe & Eſpagnole. Le Commandant, M. de la Chétardie, s'y laiſſa ſurprendre pendant une fête qu'elle lui donna, ainſi qu'aux Officiers ſous ſes ordres. La Princeſſe profita de ce moment pour y introduire les Impériaux. Ils y trouvèrent plus de trois cent tonnes de poudre, deux mille fuſils & trente-trois pièces de canon. La Place eût

eût été en état de ſoutenir un ſiège. Les mauvais ſuccès de cette campagne décidèrent pluſieurs Princes d'Italie à ſe déclarer pour l'Empereur ; & ces mauvais ſuccès furent viſiblement l'effet d'abord des ordres donnés au Maréchal de Catinat: des obſtacles qu'il trouva de toute eſpèce: & plus que tout encore, des mauvais choix, tant du Général qui le remplaça, que de beaucoup d'autres Officiers, que leur crédit avoit fait préférer. Le ſieur de la Chétardie nommément, étoit frère du Curé de Saint-Sulpice, avec lequel Madame de Maintenon avoit les plus grandes liaiſons. 1701.

Le Prince Eugène ne ſe borna pas à ces premiers ſuccès ; il fut inſtruit de la négligence qui s'étoit introduite dans la garde de la ville de Crémone, où la préſence du Maréchal de Villeroy n'ajoutoit rien à l'exactitude du ſervice. La garniſon étoit de quatorze bataillons & de douze eſcadrons ; un Curé, d'intelligence avec le Prince Eugène, introduiſit par un aqueduc qui paſſoit ſous ſa maiſon, ſix cent hommes qu'il cacha dans ſes caves & dans ſon Égliſe. Le premier de Février, ces troupes, introduites dans la Ville, s'emparèrent dans la nuit, à heure convenue, de 1702.

1702. la porte Sainte-Marguerite, qui étoit sans garde, parce qu'elle avoit été condamnée. Ils l'eurent bientôt ouverte & mise en état de laisser passer l'infanterie & la cavalerie que le Prince Eugène avoit conduites sur le glacis, devant cette porte; & dans peu, il se trouva dans la Ville avec un corps, de beaucoup supérieur à la garnison. Il s'empara successivement de tous les postes, & fut le maître de presque toute la Ville, pendant plus de douze heures. Le Maréchal de Villeroy, l'Intendant, plusieurs Officiers généraux & nombre d'autres furent faits prisonniers dès le premier moment; mais ce Prince ne put réussir à se rendre maître de la porte du Pô, & le pont sur cette rivière ayant été rompu à tems, le Prince de Vaudémont, qui conduisoit un gros corps de troupes venant de l'autre côté du Pô, ne put être introduit dans la Place. Bientôt la garnison seule trouva des ressources en elle-même. Le premier bataillon du régiment des Vaisseaux se trouva en bataille devant ses casernes, à la pointe du jour, le Chevalier d'Entragues son Colonel, devant l'exercer. Il marcha tout de suite sur la grande Place occupée par la cavalerie ennemie,

qu'il mit en désordre par la vivacité de son feu, 1702.
& se retrancha à l'entrée de cette Place; ce qui donna le tems à d'autres corps de venir le soutenir. Delà successivement la garnison attaqua différens postes, dont elle chassa les ennemis, & par nombre d'actions plus vigoureuses les unes que les autres, qui durèrent toute la journée, le Prince Eugène fut réduit à ne plus occuper, aux approches de la nuit, que deux portes, où il avoit même à craindre de se voir encore forcé par les attaques continuelles qu'il étoit obligé de soutenir; ce qui le détermina à la retraite. Il la commença dès que la nuit fut close. On a évalué la perte des ennemis dans cette occasion à deux mille hommes, tués, blessés & prisonniers, & la nôtre à mille hommes, compris de même les blessés & prisonniers faits au commencement de l'affaire, dont la plupart étoient des Officiers.

L'Histoire ne fournit point de fait aussi mémorable, ni de valeur aussi brillante, que celle des troupes qui composoient cette garnison. Une Ville dont plus des trois quarts sont occupés par un ennemi fort supérieur : cet ennemi est

1702. chaſſé de rue en rue, & de porte en porte par différents combats qui ſe ſuccèdent pendant toute la journée, juſqu'à ce qu'enfin il ſe voit réduit à abandonner ſon entrepriſe. C'eſt un bel exemple pour les garniſons qui n'ont qu'une brèche à défendre. Il prouve qu'elles ne ſont pas ſans reſſources, lorſqu'il leur reſte encore toutes les rues d'une Ville à diſputer. Mais quelles garniſons ſont capables d'une pareille intrépidité? L'on n'en voit que trop ſouvent tomber dans un excès contraire.

Le Prince Eugène, en ſe retirant, emmena le Maréchal de Villeroy; peut-être vit-il avec peine la captivité d'un adverſaire auſſi peu redoutable, mais on eſt plus certain de la joie qu'en reſſentirent les ſoldats de la garniſon de Crémone. Ils firent, ſur cet événement, une chanſon dont le ſouvenir ſe conſervera long-tems. Elle peint ſingulièrement bien l'opinion que ces troupes avoient de leur Chef. Le lendemain de cette grande journée, ils chantoient dans les rues: « *Parſembleu! l'aventure eſt bonne: notre bonheur* » *eſt ſans égal; nous avons conſervé Crémone & perdu* » *notre Général* ». Mais le Roi ne penſa pas de

même; il en fut réellement affligé. Il regrettoit 1702.
de ne pouvoir lui donner en 1702 le commandement d'aucune de ses armées. Le Maréchal de Berwick dit à cette occasion dans ses Mémoires: « Le Roi qui aimoit tendrement le Maréchal » de Villeroy, fit tant solliciter l'Empereur, que » celui-ci le relâcha, & aussi-tôt il fut nommé » pour Général de l'armée de Flandre ». Reste à sçavoir si l'Empereur ne se fit pas prier, pour ce qu'il desiroit plus que le Roi.

Quoi qu'il en soit, M. de Villeroy fut remplacé dans le commandement de cette armée, par le Duc de Vendôme, & l'événement prouva que le Roi n'y avoit rien perdu. Ce nouveau Général arriva à son armée en Italie, le premier de Mars. Il y eut les mêmes avantages sur le Prince Eugène, que ce Prince avoit eu sur le Maréchal de Villeroy. M. de Vendôme s'empara successivement de tous les postes que les Impériaux occupoient dans le Mantouan; il en fit les garnisons prisonnières de guerre: il fit lever les blocus de Mantoue: il fit élever, près de cette Place, un camp retranché où il laissa un gros corps aux ordres du Prince de Vaudémont. Le Prince Eugène, spectateur

1702. de toutes ces opérations, ſe retrancha lui-même dans ſa poſition près de Mantoue, pour ſe tenir à portée d'obſerver les mouvemens du Général François, & n'entreprit point de s'oppoſer à aucune de ſes opérations.

Après avoir dégagé la ville de Mantoue, l'avoir pourvu de vivres, & y avoir laiſſé dans un camp retranché, un corps conſidérable, capable de défendre tout le Pays, le Duc de Vendôme marcha à Crémone avec le reſte de ſon armée, au-devant du Roi d'Eſpagne Philippe V, qui y arriva le 3 de Juillet. Le Duc avoit les mêmes deſſeins ſur les poſtes que le Prince Eugène occupoit à la droite du Pô, dans les Duchés de Reggio, Guaſtalle & Modène, qu'il avoit eus ſur ceux du Mantouan; il vouloit, en les lui enlevant, lui faire perdre le fruit de toute ſa campagne précédente. Pour cet effet, le Roi d'Eſpagne & le Duc ſe mirent en mouvement le 14 de Juillet. Ils ſe portèrent avec l'armée ſur la Lenza, à Caſtelnovo, où le Roi d'Eſpagne apprit que le Général Viſconti étoit campé derrière le Croſtolo avec un corps de trois mille chevaux & environ quatre cent hommes d'infanterie. Sur ces nou-

velles, le Duc de Vendôme ſe mit en marche à 1702.
deux heures après midi, avec ſeize eſcadrons & vingt-quatre compagnies de grenadiers. Il trouva en effet les ennemis campés, la droite à la Vittoria ſur le Croſtolo, ayant derrière eux le Teſſon, ſur lequel ils n'avoient que deux ponts. Il forma ſur le champ deux colonnes, compoſées d'infanterie & de cavalerie, & ſe porta ſur eux, ſans leur donner un inſtant pour leurs diſpoſitions. Ils firent ferme pendant quelque tems; mais ils furent pouſſés ſi vivement, qu'ils furent renverſés & précipités dans le Teſſon dont les bords étoient hauts & eſcarpés. Les trois quarts de ce corps furent tués, noyés ou pris priſonniers. Le Duc de Vendôme n'eut pas plus de cent vingt hommes tués ou bleſſés. Le Roi d'Eſpagne vint camper le lendemain 27 à la Vittoria.

Ce ſont ces ſortes d'actions, que le hazard fournit à la guerre, & dont on ſçait profiter ſur le champ, qui caractériſent le véritable Général. Celui qui ne l'eſt pas, tâtonne: eſt indécis: l'occaſion lui échappe: il ne trouve jamais que ce ſoit le moment d'opérer; tandis que l'autre, toujours prêt, ſe confiant dans ſon talent, profite

1702. de toutes les circonſtances & parvient à exécuter les plus grandes choſes.

Cette défaite fut ſuivie de la priſe de Reggio & de Modène. Des avantages auſſi ſoutenus obligèrent le Prince Eugène à raſſembler ſes forces. Il ordonna en conſéquence l'abandon du camp retranché qu'il avoit fait faire près de Mantoue. Le corps qu'il y avoit laiſſé, ſe replia ſur Borgoforte. Le Prince de Vaudémont, que le Duc de Vendôme avoit laiſſé Commandant dans cette partie, entra dans ce camp: en détruiſit les retranchemens, & dégagea totalement la ville de Mantoue. Ce fut l'effet des belles diſpoſitions du Duc de Vendôme. Son projet étoit de s'emparer de Luzara, afin d'y établir un pont ſur le Pô, pour communiquer avec le Prince de Vaudémont dans le Mantouan. Le Prince Eugène crut devoir s'y oppoſer & ſe porta, le 15 d'Août, ſur Luzarra, au devant de l'armée du Roi d'Eſpagne qui y arriva le même jour. Les diſpoſitions des deux armées ne purent être prêtes qu'à ſix heures du ſoir. Dès le même inſtant, le combat commença avec une telle vivacité, qu'en moins de trois heures, il y eut perte des deux côtés de plus de

de huit mille hommes, dont les ennemis en perdirent cinq. Le champ de bataille nous resta. Le Prince Eugène se retrancha à une demi-portée de canon de notre camp. On se canonna même pendant plusieurs jours; mais ce qui caractérise le gain de la bataille par le Roi d'Espagne, c'est qu'il prit le lendemain Luzara, dont la garnison se rendit prisonnière de guerre : qu'il établit le pont sur le Pô, à la gauche de son armée, & qu'on prit Guastalla, qui se rendit le 6 de Septembre. La garnison de deux mille cinq cent hommes, obtint de se retirer dans le Tirol, à condition qu'elle ne serviroit d'un an contre les deux Couronnes. 1702.

La saison étant avancée, & le Roi d'Espagne voyant que le Prince Eugène n'étoit plus en état de rien entreprendre de considérable, partit pour Milan, le 2 d'Octobre. Quelque tems après, le Comte de Tessé s'empara de Borgo-forte, & de cette façon, les Impériaux furent entièrement chassés du Mantouan & de toutes les autres parties qu'ils avoient occupés avant l'arrivée du Duc de Vendôme; ce qui mit cette campagne au nombre des plus belles de la guerre.

1702. Les événemens ne furent pas si heureux en Flandre à beaucoup près. Le Roi avoit jugé à propos de tenir ses troupes dans l'inaction pendant toute l'année précédente 1701, en Allemagne comme en Flandre, quoique l'Empereur eût fait, dès cette même année, la guerre la plus vive aux deux Couronnes en Italie. Ce ne fut même qu'au mois de Janvier 1702, qu'il ordonna la levée de cent nouveaux régimens, d'un bataillon chacun. Il semble que ce Prince ait eu, dès le commencement de cette guerre, un bandeau sur les yeux, qui lui a toujours ôté la connoissance du véritable état des choses en Europe, ainsi que dans ses propres États. Les Alliés tirèrent les plus grands avantages de cette timidité, ou plutôt de cette foiblesse du Conseil du Roi. Ils mirent sur pied de puissantes armées de terre & de puissantes flottes. Ils se prévalurent de cette même timidité, ainsi que des succès que l'Empereur avoit eus en Italie, pour déterminer tous les Membres de l'Empire, à s'unir contre la France.

Leurs opérations commencèrent enfin dans l'Évêché de Cologne, comme elles avoient commencé en Italie, sans aucune déclaration de

guerre. Les Alliés investirent Keiserver dès le commencement de Mars. Ils ouvrirent la tranchée le 18 d'Avril, & ne purent cependant être maîtres de cette mauvaise Place que le 15 de Juin, tant la défense qu'en fit le Marquis de Blainville, fut belle & vigoureuse. Nous ne fîmes que de foibles tentatives pour nous opposer à cette entreprise. Le Duc de Tallard commandoit un corps de dix mille hommes de troupes Françoises, qu'on appelloit les troupes du Cercle de Bourgogne. On avoit appellé du même nom celles qui s'étoient mises en possession de toutes les Places de l'Électorat de Cologne; distinction puérile, petits moyens préparés pour prétendre n'avoir enfreint aucun traité. Le Duc de Tallard eut ordre de marcher à la hauteur de Keiserver, à la rive gauche du Rhin opposée à la Ville. Tous les Commandants de nos troupes avoient défense de passer le Rhin, croyant par ces ménagemens empêcher l'Empire de se déclarer. Ce Duc fit dresser des batteries sur le bord du fleuve, qui incommodèrent beaucoup les assiégeants, & il fit passer dans la Place, par le moyen des bateaux qu'il avoit rassemblés, toutes les munitions de 1702.

1702. guerre & de bouche dont les aſſiégés pouvoient avoir beſoin.

Cependant les Hollandois avoient un corps de troupes à Senten, ſur la rive gauche du Rhin près de Weſel, commandé par le Comte Claude de Tilly. Le Maréchal de Bouflers étoit à Ruremonde, avec une partie de l'armée Françoiſe qu'il devoit commander ſous Monſeigneur le Duc de Bourgogne. Ce Prince n'étant point encore arrivé, le Maréchal reçut ordre de ſa Cour, de marcher avec une grande diligence, ſur le corps Hollandois, dans le deſſein de le ſurprendre; ce qu'il exécuta avec beaucoup de promptitude & de ſecret. Après deux jours de marche, il arriva à la vue du Comte de Tilly, le 27 d'Avril, vers les trois heures après-midi. S'il eût fait ce que le Duc de Vendôme fit ſur le Croſtolo, qu'il eût attaqué ſur le champ, ce corps de troupes eût été défait; mais il différa juſqu'au lendemain, & le Comte de Tilly profita de la nuit pour ſe retirer. C'eſt ainſi que les plus belles occaſions échappent à ceux qui n'ont pas le talent d'en profiter.

Le Duc de Bourgogne Généraliſſime de l'ar-

mée de Flandre, Prince alors âgé de vingt ans, 1702.
la joignit à Senten, le 3 de Mai, où le Maréchal de Boufiers étoit resté depuis sa marche sur le corps du Comte de Tilly. Le Duc de Berwick, employé Lieutenant-Général dans cette armée, y arriva le même jour. Il dit dans ses Mémoires: « Le coup manqué (l'attaque du corps Hol-
» landois) & Monseigneur le Duc arrivé avec
» quelques troupes d'augmentation, tout le
» monde s'attendoit avec raison, que nous ne
» demeurerions pas les bras croisés, vu que
» partie de l'armée ennemie étoit occupée au
» siège de Keiserver, de l'autre côté du Rhin,
» & que le reste étoit en trop petit nombre pour
» s'opposer à nos entreprises..... Mais par la
» timidité du Maréchal, ou par une fatalité
» malheureuse, nous demeurâmes tranquilles
» à Senten pendant presque tout le siège de
» Keiserver ».

Le Maréchal de Boufiers manqua bientôt encore une autre occasion de battre l'armée Hollandoise, près de Clèves, sous le commandement du Comte d'Althlone. Il ne mit pas assez de célérité dans sa marche : le Comte se retira

1702. ſous Nimègue. Il en fut quitte pour mille à douze cent hommes & pour cinq à ſix cent chariots de bagages; mais le Duc de Marlborough arriva le premier de Juillet, avec le commandement des deux armées Angloiſe & Hollandoiſe, & commença à prendre ſur le Maréchal de Bouflers, l'aſcendant qu'il a ſçu ſi habilement conſerver ſur tous les autres Généraux, pendant cette guerre. Le Maréchal de Bouflers ne put s'oppoſer à aucun de ſes deſſeins. « Et le Roi (dit » le Duc de Berwick) voyant le mauvais train » que prenoit cette campagne, fit revenir de » l'armée Monſeigneur le Duc de Bourgogne, » afin qu'il n'eût pas le déshonneur d'être uni- » quement ſpectateur des conquêtes de M. de » Marlborough ». Ce Duc prit en peu de jours Venlo, Ruremonde, le Fort de Frewenſwert, & le Roi ayant encore affoibli ſon armée par des détachemens conſidérables qu'il avoit ordonnés pour ſon armée d'Allemagne, Marlborough en profita pour ſe rendre maître avant la fin de la campagne, de la ville & de la citadelle de Liège.

En Allemagne, l'armée aux ordres du Maré-

chal de Catinat y étoit très-foible. Elle ne montoit qu'à vingt-cinq ou trente mille hommes. Le Roi, dit-on, avoit compté sur la neutralité d'un grand nombre de Princes & États d'Allemagne, qui fournirent cependant tous des troupes à l'Empereur, excepté l'Électeur de Bavière; de façon que le Prince de Bade, Général de l'Empereur, sous les ordres du Roi des Romains, fut en état, dès la fin d'Avril, de former le blocus de Landaw. La Cour de Versailles ne voulut pas croire les premiers avis qu'elle en reçut, & se contenta d'ordonner au Maréchal de Catinat d'observer les Impériaux, en lui défendant expressément de commettre aucun acte d'hostilité. La tranchée n'en fut ouverte que le 19 de Juin, & Melac, Gouverneur de cette Place, eut l'habileté d'en prolonger la défense jusqu'au 10 de Septembre.

1702.

L'Électeur de Bavière avoit fait son traité avec les deux Rois; celui d'Espagne lui cédoit la propriété & la souveraineté des Pays-Bas. Un si grand avantage détermina l'Électeur à en courir tous les risques. Il s'empara de la ville d'Ulm, & se déclara l'Allié des deux Couronnes : il prit éga-

1702. lement Mémingue, Biberac, &c. mais il ne pouvoit suffire seul à la défense de ses États, s'il n'étoit promptement soutenu par un corps considérable de troupes Françoises. Le Marquis de Villars, ambitionnant de parvenir au dernier grade militaire, proposa son projet d'une jonction avec l'Électeur. Le Roi l'accepta; il eut ordre de tenter tous les moyens de pénétrer sur le haut Danube. On lui donna, pour cet effet, de l'armée de M. de Catinat, trente-un bataillons & trente escadrons; ce qui la réduisit à rien, & obligea le Maréchal à se retirer sous Strasbourg. Le Marquis de Villars se mit en marche le 24 de Septembre pour Huningue, où il eût achevé d'établir son pont sur le Rhin, dès les premiers jours d'Octobre. Le Prince de Bade instruit de ses projets, s'étoit porté à la rive droite du Rhin, vis-à-vis de Huningue, pour s'opposer à l'usage de ce pont; mais le Commandant pour le Roi à Brisach, ayant réussi à surprendre Neubourg, où le Prince de Bade avoit mis une forte garnison, il craignit que le reste des troupes de l'armée de Catinat, aux ordres du Comte de Guiscard, qui avoit eu ordre de renforcer le Corps du

du Marquis de Villars, & qui remontoit le Rhin 1702.
à cet effet, ne paſsât ce fleuve à Neubourg. Alors il ſe fût trouvé renfermé entre la Forêt-Noire, le Rhin, Huningue & Neubourg. Ce Prince ſe hâta donc d'abandonner les retranchemens qu'il avoit faits devant le Pont de Huningue; mais le Marquis de Villars avoit prévu ce mouvement indiſpenſable, & s'y étoit préparé de manière qu'il commença à paſſer le Rhin, peu de tems après que le Prince de Bade ſe fut mis en mouvement. Il ne put cependant atteindre que la queue de l'infanterie ennemie qui ſouffrit peu; mais le combat de cavalerie fut très-ſanglant. Celle des Impériaux étoit beaucoup plus nombreuſe; l'habileté de Maignac y ſuppléa. Cet Officier manœvra ſes troupes avec tant de valeur & d'intelligence, qu'il eut grande part à l'honneur de cette journée. Le Prince de Bade y reçut un échec très-conſidérable. Il y laiſſa onze pièces de canon, trente-cinq étendarts, quatre paires de timbales, cinq cent chariots chargés de munitions; on fit ſix cent priſonniers. Il y perdit plus de trois mille hommes, & l'on n'eſtima la perte de Villars qu'à douze cent. Un auſſi grand avantage,

1702. remporté dans de telles circonſtances, où les armes du Roi avoient été ſi malheureuſes en Flandre, étoit un ſervice important rendu à l'État; il en fut récompenſé par le Bâton de Maréchal de France, que le Roi lui envoya ſur le champ.

Cette victoire fut remarquable, non par la ſcience de la diſpoſition qui l'avoit préparée, mais parce qu'elle fit connoître l'audace dont le Maréchal de Villars étoit capable, & l'audace eſt le premier des dons qu'un Militaire puiſſe recevoir de la nature. Pour une occaſion où les Fabius ſervent utilement, il y en a cent où il faut des Annibal. D'ailleurs la première de ces qualités n'exclut pas la ſeconde. Ce que nous appellons audace, n'eſt pas témérité; il faut, ſans doute, des apparences de ſuccès pour ſe déterminer, mais on manque rarement à les réaliſer, quand on y ſçait employer l'impétuoſité de ſes mouvemens. En un mot, on n'eſt point Général, ſi l'on balance en préſence de l'ennemi; l'éviter ſi l'on n'eſt pas dans l'intention d'engager une affaire, mais ſe précipiter ſur lui, dès qu'on s'eſt mis à portée de l'attaquer. De-là l'on peut juger combien eſt eſſentiel le choix d'un

ordre avec lequel on puiſſe combattre, comme 1702.
on ſe trouve en arrivant, mais ce n'eſt pas ici le lieu de s'expliquer ſur un ſujet ſi étendu.

Le Maréchal de Villars ne tira d'autre avantage de ſa victoire, que celui de s'être fait connoître. Le Prince de Bade répara ſes pertes, en ſe faiſant joindre par les dix mille hommes, que commandoit le Comte de Stirum du côté de la Bavière. Ce renfort rendit, pour cette année, la jonction avec l'Électeur impoſſible. Le nouveau Maréchal repaſſa le Rhin, & vint à Saverne, juſqu'à la fin de la campagne, pour obſerver les Impériaux qui s'étoient avancés juſqu'à Haguenau, & bientôt elles ſe ſéparèrent pour entrer en quartier d'hiver.

Cette année vit la naiſſance d'une guerre inteſtine, qui cauſa dans la ſuite de grands embarras. Les Religionnaires dans les Sévennes, las de ſouffrir des vexations de plus d'une eſpèce, & ſoutenus par les ennemis de la France, ſe révoltèrent ouvertement, & commirent de grands déſordres; il fallut y employer, pendant long-tems, des corps de troupes aſſez conſidérables, & cette guerre de plus, rendit les autres encore plus peſantes.

1703. La France perdit cette année deux Alliés importants, le Duc de Savoie & le Roi de Portugal. Le Duc ſigna le 5 de Janvier, ſon traité avec l'Empereur, qui lui céda le Montferrat, le Mantouan, quelques Places dans le Milanois, l'Alexandrin, le Vigevonaſque, le Territoire de Valence; les terres ſituées entre le Pô & le Tanaro, la Vallée de Seſſia, & le droit de fief ſur les Langhes. L'empereur promettoit plus qu'il n'étoit apparent alors qu'il pût tenir; mais ce Duc, en habile politique, ſe ſervoit du préſent pour juger l'avenir, & il le jugea bien.

Le Roi de Portugal fut entraîné par la crainte qu'il dût avoir de la Puiſſance Eſpagnole, réunie à la Puiſſance Françoiſe. Les Alliés ne ceſsèrent de lui repréſenter le danger qu'il couroit, & parvinrent ainſi à le déterminer. Il ſigna ſon traité le 13 de Mai. L'Empereur au nom de l'Archiduc, lui cédoit à perpétuité, dans l'Eſtramadure, Badajos, Albukerque, Valencia & Alcantara; dans la Galice, Bayonna, Vigo, Tay & la Gardia; & en Amérique, Rio-janéiro & tout le pays de Rio de la Plata. L'Empereur, l'Angleterre & la Hollande promirent de lui fournir

douze mille hommes effectifs à leurs frais, qui 1703.
feroient aux ordres des Généraux Portugais, & de payer de plus au Roi, un million de patagons pour foudoyer huit mille hommes de fes troupes. L'Empereur, fuivant fon ufage, ne fournit qu'une très-petite partie de fes engagemens, & laiffa aux Anglois & aux Hollandois, le foin de remplir tout le furplus des conditions.

Pour s'oppofer à tant d'ennemis, on fit une augmentation dans les troupes, mais on en fit une grande dans les Officiers Généraux. Il y eut une promotion de douze Maréchaux de France, de vingt-trois Lieutenants-Généraux, vingt-quatre Maréchaux-de-Camps, &c. On faifoit, difoit-on, ces promotions nombreufes, afin que le Duc de la Feuillade, gendre de M. de Chamillart, pût être chargé de quelque grand commandement.

Le Prince Héréditaire de Heffe-Caffel, commença les opérations de cette année par le fiège de Traerbuch, qu'il fit dès le mois de Janvier; mais après vingt-quatre jours de tranchée ouverte, le nouveau Maréchal de Tallard l'obligea à en lever le fiège.

1703. Les opérations de l'Électeur de Bavière commencèrent aussi dans le même tems dans l'Empire ; il prit Neubourg sur le Danube le 3 de Février. Il eut des avantages considérables sur les Comtes de Schlick & de Stirum, qui menaçoient ses États, l'un du côté de Braunau & Scharding, l'autre du côté du haut Palatinat. Il s'empara de Ratisbonne le 6 d'Avril.

Le Maréchal de Villars, dans le même tems, passa le Rhin, força les lignes de la Quinche, & fut mettre le siège devant le Fort de Kell, qui se rendit le 9 de Mars. Après avoir donné quelque repos à ses troupes, le Maréchal força plusieurs retranchemens que les Impériaux avoient fait faire dans la Forêt-Noire, & parvint à joindre le Duc de Bavière à Dutlinguen sur le Danube, le 12 Mai, avec quarante-sept bataillons, soixante escadrons & un équipage d'artillerie de quarante-cinq pièces de canon. On estimoit l'armée de l'Electeur, de dix-huit mille hommes d'infanterie & de cinq à six mille chevaux.

L'Electeur flottoit entre différens projets ; le premier de marcher à Nuremberg avec toutes les forces réunies, afin d'en faire le siège & com-

battre le Prince de Bade, s'il tentoit de s'y 1703.
oppofer. De cette façon, portant la guerre dans l'intérieur du Cercle de Franconie & de Suabe, l'Electeur eût couvert la Bavière; il eût alarmé tous les Princes compofant ces Cercles, & fuivant fes fuccès, eût pu les forcer à obferver le traité de neutralité, qu'ils avoient d'abord figné avec lui. Le fecond projet avoit un afpect plus brillant; il confiftoit à attaquer d'abord Paffaw, enfuite Lintz, & toute la haute Autriche. On fuppofoit, qu'en fe dirigeant dans cette partie des États Héréditaires, l'Empereur feroit réduit promptement à la néceffité de faire la paix. Par le troifième projet, le Duc de Bavière devoit marcher avec toutes fes forces dans le Tirol, où il feroit joint par un détachement de l'armée du Duc de Vendôme. Il devoit s'emparer d'Infpruck, de Trente & de toute cette communication avec l'Italie; d'où il devoit réfulter que l'armée de l'Empereur, qui y étoit oppofée à celle du Duc de Vendôme, feroit réduite à capituler faute de communication avec l'Autriche, & de cette façon le Roi auroit été délivré de la guerre d'Italie, qui lui étoit fort onéreufe. Le fecond

1703. & le troisième projet supposoient que le Maréchal de Villars n'y participeroit, que par un petit détachement de son armée, & qu'avec le reste il défendroit la Bavière, derrière le Danube, contre toutes les forces que pourroit rassembler le Prince de Bade & le Général Stirum.

Le Maréchal de Villars envoya au Roi, avec sa lettre du 16 Mai 1703, le Mémoire qu'il avoit remis à l'Électeur, où il discutoit ces trois projets. Dans sa Lettre au Roi, ce Maréchal combat entièrement celui d'entrer en Suabe, avec toutes les forces réunies. Il oppose, avec raison, contre le troisième, qu'il faudroit pour s'y déterminer, avoir le tems nécessaire pour pouvoir se concerter avec le Duc de Vendôme, lequel ne pourra peut-être pas agir de son côté aussi-tôt qu'il seroit à souhaiter. Enfin il adopte le second, duquel il se promet des avantages si grands, qu'on est surpris qu'un homme de guerre comme lui, puisse admettre de pareilles chimères. Il mande positivement au Roi, dans cette même lettre, que l'Électeur s'est décidé à l'exécution de ce second Plan, en lui témoignant la plus grande reconnoissançe de lui en avoir aussi sensiblement démontré

montré les grands avantages, & qu'il en commencera l'exécution dans les premiers jours de Juin. Dans la réponse que le Roi fit au Maréchal, de Marly le 24 Mai, Sa Majesté paroît incliner beaucoup pour le projet de marcher en Suabe, avec toutes les forces réunies; il ajoute cependant: *Que celui de s'approcher du Tirol pourroit être le meilleur, si le Duc de Vendôme peut faire avancer un corps dans les montagnes, pour empêcher l'armée de l'Empereur qui est en Italie, de venir à son secours; mais je ne puis vous rien dire de positif, sans avoir fait part au Duc de Vendôme de cette proposition....... J'aurois cru néanmoins dans cette incertitude, qu'avant de vous avancer plus avant du côté des Pays Héréditaires, il eût été bien important d'entrer en Franconie, & d'obliger ce Cercle, en vous rendant maître de Nuremberg, à désarmer aussi-bien que le Duc de Wirtemberg, &c.* 1703.

Le Roi parut ainsi décidé à préférer le projet d'attaquer Nuremberg; il n'adopta celui du Tirol, qu'après celui de Franconie, & pour le cas seulement où M. le Duc de Vendôme s'engageroit à faire un détachement de son armée, dans les vallées de l'Évêché de Trente, pour favoriser l'en-

1703. treprise du Duc de Bavière ; cependant avant que ce concert fut établi, l'Electeur se décida pour agir du côté du Tirol, & arriva devant Kufstein le 18 de Juin, où il trouva peu de résistance, ainsi qu'à Inspruck ; mais la difficulté des passages & la résistance que les habitants qui avoient pris les armes, opposèrent par-tout, obligèrent l'Électeur à revenir sur ses pas. Il rejoignit l'armée du Maréchal de Villars, après avoir perdu beaucoup de monde & beaucoup de tems, qu'on eût pu employer à des opérations plus utiles.

Cette réunion donna lieu à la première bataille d'Hochstet, le 20 de Septembre, où le corps du Comte de Stirum fut entièrement défait. Il eut quatre mille hommes tués, trois mille sept cent blessés & quatre mille cinq cent prisonniers. Malgré ce grand avantage, qui sauva cependant la Bavière pour cette année, le Prince de Bade se maintint aux environs d'Augsbourg, dont il s'étoit rendu maître, & fut prendre ses quartiers d'hiver près du lac de Constance ; il les prit de manière à ôter toute communication de l'armée du Roi avec l'Alsace.

Le Maréchal de Villars avoit trop de vivacité

dans le caractère, pour souffrir patiemment toutes 1703.
les incertitudes & l'inconstance dans les projets de l'Électeur. Il reconnut bientôt l'impossibilité de servir utilement son Maître dans cette partie, & se détermina à demander son rappel. Il s'exprime ainsi, dans sa lettre au Roi, du 10 Septembre 1703 : *Votre Majesté a des Généraux, qui, très-capables d'ailleurs, & dont l'esprit est naturellement plus propre à insinuer leur sentiment, réussiront parfaitement ici. Pour moi, Sire, quand ma santé, qui est très-altérée, pourroit me le permettre, j'avoue que je ne peux, en même tems, gouverner une guerre très-difficile, & la plus extraordinaire tête qui ait jamais été; c'est celle de M. de Bavière. Je ne me plains pas de lui : il a des bontés infinies pour moi : approuve tout ce que je lui dis & n'en fait jamais rien.*

Il gagna la bataille d'Hochstet dix jours après cette lettre. Il manda qu'il avoit combattu dans cette occasion contre le sentiment de l'Électeur, & persista à demander son rappel, qu'il obtint. Il reçut, à cette occasion, une lettre du Roi remplie de bontés. Le Comte de Marsin, destiné à le remplacer, fut fait Maréchal de France, &

1703. hors de ſon rang. En paſſant en Bavière, l'Électeur acquit ſous ſes ordres, un génie conciliant, mais le Roi y perdit un Général habile. La ſuite a fait connoître combien cette guerre de Bavière étoit onéreuſe, & combien la perte d'un ſeul homme y apporta de changement.

L'armée du Maréchal de Villars, deſtinée à paſſer en Bavière, ne fut pas la ſeule qui dût être raſſemblée en Alſace cette année. Le Maréchal de Tallard eut bientôt ſous ſes ordres dans cette Province, quarante-ſept bataillons & ſoixante-neuf eſcadrons; & quoique cette petite armée fût compoſée, en grande partie, des troupes de nouvelles levées, Monſeigneur en fut nommé le Généraliſſime. Ce Prince y arriva le 10 de Juin. Tout étoit préparé pour le ſiège de Briſach. Cette Place inveſtie le 15 Août, capitula le 7 Septembre, & Monſeigneur partit de l'armée pour ſe rendre à Fontainebleau, le 19 du même mois.

Le Maréchal de Tallard reſta Commandant en chef. Il reçut ordre d'entreprendre le ſiège de Landaw. Il ſemble que celui de Fribourg eût dû être préféré, puiſque la priſe de cette Place établiſſoit une communication ſûre entre l'armée

de Bavière & l'Alsace; communication que le Roi avoit desiré si vivement, qu'il avoit recommandé dans toutes ses lettres au Maréchal de Villars, de l'assurer autant qu'il lui seroit possible, en occupant différens postes le long du haut Danube. Aucune armée ne pouvoit troubler ce siège. Celle du Prince de Bade, après la défaite du Comte de Stirum à Hochstet, étoit inférieure aux troupes de France & de Bavière réunies. Une partie de ces troupes eût pu joindre l'armée du siège, s'il eut été nécessaire. On ne voit pas que la prise de Landaw ait pu procurer les mêmes avantages, & par sa position, elle pouvoit être bien plus facilement secourue. Les troupes défendant les lignes d'Eteling: les Palatines: celles que les Alliés étoient à portée de détacher des Pays-Bas, pouvoient en peu de tems former une armée, comme l'événement l'a prouvé. Le Maréchal de Tallard ouvrit la tranchée devant Landaw, le 18 d'Octobre, & il eut à combattre l'armée de secours à Spire le 15 de Novembre; l'événement en fut heureux pour le Maréchal; ce qui lui valut la reddition de la Place qui capitula le lendemain. S'il eût perdu cette 1703.

1703. bataille, qu'on peut bien dire que le hasard lui fit gagner, il perdoit son armée, toute son artillerie de siège, & manquoit Landaw. Nous le répétons, il n'y avoit pas le même risque à courir en attaquant Fribourg, & la prise de cette Place auroit prévenu tous les malheurs de la campagne de Bavière l'année suivante, qui faillirent entraîner la perte du Royaume. Rien ne peut justifier une pareille faute.

Le Prince Eugène ne commanda point cette année en Italie; les troupes Impériales, très-inférieures à celles de France, furent commandées par le Comte de Staremberg, Général qui y donna de grandes preuves de ses talens militaires. Le Duc de Vendôme s'étoit emparé de plusieurs postes pendant l'hiver, qui avoient étendu ses quartiers, & reculé de beaucoup ceux des ennemis; il commença la campagne, le 20 de Mai, par attaquer Ostiglia, place importante à la rive gauche du Pô. Le Comte de Staremberg, ne pouvant s'y opposer de vive force, inonda tout le pays, en coupant une digue du Pô; ce qui fit manquer cette entreprise. Le Duc de Vendôme fit ensuite différens mouvemens pour se

préparer à pouffer le Comte de Staremberg, & le forcer d'abandonner l'Italie; mais ce Princ reçut des ordres fi précis de marcher dans le Trentin, qu'il lui fallut abandonner toute autre opération. Il partit le 20 Juillet, avec vingt bataillons & vingt-deux efcadrons, pour aller au devant de l'Électeur de Bavière. Il continua fa marche dans les vallées du Tirol, où il força plufieurs retranchemens & s'empara de plufieurs poftes, jufqu'au 8 de Septembre, qu'il fut obligé de revenir fur fes pas. Le Duc de Bavière avoit fait depuis long-tems fa retraite. Il n'étoit plus queftion de jonction avec lui; mais l'infidélité du Duc de Savoie lui fit une néceffité bien plus grande de hâter fon retour. Il avoit eu un ordre du Roi de défarmer & de faire prifonnière de guerre les troupes du Duc de Savoie qui étoient dans fon armée: ce que le Duc exécuta le 29 de Septembre, au camp de Sanbénédetto où il arriva la veille. Le Roi avoit été inftruit que le Duc projettoit de profiter de l'abfence du Duc de Vendôme, pour paffer avec fes troupes à l'armée du Comte de Staremberg, & il fe hâta de le prévenir. L'on peut juger de-là, combien ce mau- 1703.

1703. vais projet de s'emparer de la communication du Tirol, a nui aux opérations en Bavière & en Italie ; si le Duc de Vendôme eût employé le tems qu'il a perdu, en marches dans le Tirol, à poursuivre l'armée Impériale, il l'eût poussé jusques dans le Frioul, & le Duc de Savoie, sans aucun appui, n'eût jamais pu effectuer ses mauvais desseins.

Toute intelligence ayant été rompue par cette trahison du Duc de Savoie, le Duc de Vendôme marcha en Piémont avec vingt bataillons & trente escadrons. Il avoit laissé le reste de son armée sur la Secchia, aux ordres de M. de Bezons, pour contenir les Impériaux par delà cette rivière. Le Duc passa le Tessein le 18 d'Octobre ; en même-tems le Maréchal de Tessé s'empara de la Savoie. Delà il fut envoyé en Italie pour commander, en la place du Prince de Vaudémont. Le Duc de la Feuillade, gendre de M. de Chamillart eut, par cet arrangement, le commandement des troupes qui devoient agir en Savoie.

Le Comte de Staremberg fit de son côté tout ce qu'il fut possible pour secourir le Duc de Savoie. Il détacha deux mille chevaux pour joindre

joindre le Duc; mais ce corps fut défait près de San-Sebastiano. Cependant lorsque la saison ne permit plus de tenir la campagne, le Comte de Staremberg prépara son mouvement avec tant de précision & de prudence, qu'il réussit à la tête de dix-huit à vingt mille hommes, à traverser depuis la Secchia jusqu'au Tanaro, où il joignit le Duc de Savoie. Il en fut quitte pour avoir à soutenir plusieurs combats d'arrière-garde, où l'on a évalué ses pertes de trois à quatre mille hommes; mais sa disposition de marche mérite toute sorte d'éloges, & le Duc de Savoie lui dut son salut. 1703.

En Flandre le Maréchal de Villeroy commandoit l'armée; il avoit sous lui le Maréchal de Boufflers, & des forces très-considérables. Marlborough s'empara de l'Électorat de Cologne, de l'Évêché de Liège, de la Gueldre Espagnole & du Duché de Limbourg, dont nous fûmes successivement chassés. Nous nous maintînmes cependant dans nos lignes, qui couvroient le Brabant & la Flandre Espagnole. Le Maréchal de Boufflers eut même tout l'avantage d'un combat à Ekeren, contre un corps de treize à qua-

1703. torze mille hommes commandés par le Baron d'Obdam. Ce Maréchal l'attaqua vivement; il étoit très-brave de sa personne. Si les autres qualités indipensables pour commander, y eussent répondu, il eut exécuté de grandes choses, étant d'ailleurs très-attaché au Roi & à l'honneur de la Nation. La campagne finit par les détachemens qui se firent de part & d'autre, pour l'Alsace, où le Maréchal de Tallard faisoit le siège de Landaw; ce qui donna lieu à la bataille de Spire, que nous gagnâmes très-heureusement.

1704. Ici commencent les malheurs inouis qui mirent la France, pendant plusieurs années, à la merci de ses ennemis. Les progrès qu'avoient fait les Rebelles en Hongrie, avoient mis l'Empereur dans la nécessité de retirer ses troupes qu'il tenoit dans les lignes de Passaw, elles étoient destinées à entreprendre de ce côté sur les États de l'Électeur. Ce Prince profita de cette circonstance, & partit le 4 de Janvier pour attaquer cette Place, dont il se rendit maître le 9 sans aucune résistance. La prise de Passaw mettoit l'Autriche à découvert, & il étoit évident que si l'Empereur ne recevoit de puissants secours de

ſes Alliés, ſes États Héréditaires attaqués d'un côté par les Rebelles de Hongrie, de l'autre par les armées Françoiſes & Bavaroiſes, courroient les plus grands riſques. Une ſituation ſi critique détermina l'Angleterre & la Hollande à lui envoyer des forces conſidérables. Il fut donc arrêté que l'Empereur raſſembleroit tout ce qu'il pourroit réunir de ſes troupes en Allemagne, qui ſeroient ſous les ordres du Prince Eugène: que le Prince de Bade auroit une autre armée compoſée des troupes des Princes & Cercles de l'Empire; que le Général Donwerkerck commanderoit ſur la baſſe Meuſe, & que le Duc de Marlborough marcheroit en Bavière à la tête de quarante mille hommes, pour ſe joindre au Prince Eugène, & ſe porter enſemble ſur la Bavière, où tous les efforts devoient ſe réunir. 1704.

La Cour de France ne put point ignorer ces diſpoſitions; elles lui dictoient les meſures qu'elle avoit à prendre; mais n'ayant point fait l'année précédente le ſiège de Fribourg, comme il ſembloit qu'elle eût dû le faire, la communication avec l'armée du Danube étoit longue & difficile. Cependant le Maréchal de Tallard parvint à paſſer

1704. par cette même vallée de Fribourg, en tournant la Place, & ſuivant des chemins regardés juſqu'alors comme impraticables, il joignit ainſi l'armée du Maréchal de Marſin, où il arriva le 18 de Mai, & y conduiſit ſept mille hommes de milices pour la recruter, onze cent vieux ſoldats qui étoient reſtés dans les Hôpitaux d'Alſace, & deux mille quatre cent chevaux de remonte. Lorſqu'on voit cette armée du Maréchal de Tallard, arrivée ſur le haut Danube, après avoir vaincu les plus grands obſtacles, on ne met point en doute qu'elle n'eût pour deſtination, d'y ſeconder les opérations de l'Électeur, contre lequel tant de forces devoient ſe réunir; mais les idées n'étoient point encore fixées à la Cour, ſur ce qu'il convenoit de faire. Les Miniſtres du Roi, ſes Généraux, ſe perdoient dans un labyrinthe de ſuppoſitions qu'on retournoit de toutes les manières. L'armée de M. de Tallard ne fit que toucher Barres, & ſe hâta de revenir ſur le Rhin. Elle ne ceſſa enſuite de faire des mouvemens, ſans aucun objet décidé. M. le Maréchal de Villeroy avoit fait de même en Flandre; cependant il avoit fini par manœuvrer plus utilement, en

se portant d'abord sur la Mozelle, à portée de la basse Alsace, à mesure que le Duc de Marlborough s'avançoit du côté de l'Allemagne; mais c'est alors que l'embarras des deux Maréchaux devint d'autant plus grand, qu'ils entreprirent de se concilier, pour former un plan d'opérations où chacun devoit faire entrer ses idées. Le Maréchal de Tallard fut chargé d'en être le Rédacteur & de l'envoyer au Roi; ce qu'il fit, en le joignant à sa lettre du 8 Juin. A quoi le Roi répondit par sa lettre du 12 du même mois, *qu'il a examiné son Mémoire, & quoiqu'il lui ait paru difficile de prendre un parti en conséquence, il s'est déterminé de la manière qu'il l'a mandé au Maréchal de Villeroy;* mais il ne paroît pas que les deux Maréchaux y aient eu égard. L'on voit au contraire, par une lettre de M. de Tallard au Roi, de Lauterbourg le 16 de Juin, que sur des nouvelles du Maréchal de Marsin, il s'est décidé à marcher avec son armée en Bavière, en passant par la gorge de Cloterchal, qui aboutit à l'Abbaye de Saint-Pierre. Enfin le 23 Juin, le Roi adhère à la proposition des deux Maréchaux, & ordonne à M. de Tallard, *d'avancer avec quarante bataillons & cinquante escadrons, au-delà des*

1704.

1704. *montagnes, pour joindre l'Électeur de Bavière, s'il est nécessaire, ou pour se maintenir à l'entrée de Wirtemberg, s'il est possible, & forcer les ennemis à se partager.* D'après cet ordre, le Maréchal de Tallard se mit en marche le 28 Juin, de la basse Alsace où il étoit, & ne put passer à Strasbourg que le premier Juillet, tandis que le Duc de Marlborough, venant des Pays-Bas avec son armée, avoit joint près d'Ulm, le Prince de Bade le 22 Juin. Le Maréchal de Tallard ne put se réunir à l'armée de l'Électeur que le 4 d'Août.

Quels avantages ne seroit-il pas résulté de l'union de ces deux armées dès le 18 de Mai, tems où le Maréchal de Tallard y conduisit ses recrues! l'Électeur & le Maréchal de Marsin projettoient alors de s'emparer de Nortlinguen: ce qu'ils ne purent exécuter, à cause des renforts que le Prince de Bade recevoit journellement. Par leur jonction, ils eussent eu une supériorité qui leur eût permis de se porter dans la Franconie, & le combat sanglant du 3 Juillet à Donnawert, n'eût point eu lieu; mais loin de réparer les fautes, on ne fit que les aggraver. L'on sçait avec quelle imprudence l'Électeur & ces deux

Généraux, quittèrent une poſition inattaquable ſur le bord du Danube, entre Dilliguen & Lavinguen, pour aller ſe placer à Hochſtet, où ils crurent pouvoir attendre & défier toutes les forces de l'Empire. A ce défaut de connoiſſance d'un local avantageux, ſe joignirent la ſécurité la plus grande & la diſpoſition la plus vicieuſe. Les armées, quoique réunies, faiſoient toujours deux armées. Elles campoient enſemble, dans le même ordre, que ſi elles euſſent été ſéparées; la cavalerie des droites & des gauches de chacune ſe touchoit, & formoit le centre de la ligne. C'eſt ainſi qu'elles furent diſpoſées le jour de cette malheureuſe bataille. Le Prince Eugène & le Duc de Marlborough étoient trop habiles, pour ne pas diſpoſer leur attaque de la manière la plus propre à en aſſurer le ſuccès. Ils formèrent devant notre cavalerie, occupant le centre de notre première ligne, deux lignes d'infanterie, ſoutenues par trois lignes de cavalerie. Le grand feu de l'une, & la peſanteur des trois lignes de cavalerie de l'autre, eurent bientôt renverſé nos eſcadrons, qui n'étoient protégés par aucun feu de canon ni de mouſqueterie. Pour mettre le comble à tant de

1704.

1704. fautes, le Maréchal Tallard, dont l'armée occupoit la droite, fut curieux d'aller voir ce qui ſe paſſoit à la gauche, commandée par l'Électeur & le Maréchal de Marſin. Pendant ce voyage extraordinaire, toute ſa cavalerie fut renverſée ; & lui, donnant dans un gros des ennemis, que ſa vue très-courte lui fit croire être des ſiens, il fut pris. De-là, cette armée reſta ſans recevoir aucun ordre de qui que ce ſoit. Il avoit mis preſque toute ſon infanterie dans le village de Bleinheim : elle y reſta conſtamment, & n'en ſortit que priſonnière de guerre. L'armée du Maréchal de Marſin avoit eu quelque ſuccès à la gauche, & les ennemis qui en avoient eu de ſi grands ſur notre droite, étoient dans le plus grand déſordre, entre l'armée de Marſin & le village de Bleinhem occupé par vingt-huit bataillons de notre infanterie, avec douze eſcadrons de dragons. Si ce Maréchal eût penſé à faire charger, par ſa ſeconde ligne, ces troupes ennemies qui ſe trouvoient ſi fort en avant de leur ligne, il les eût priſes en flanc, eût donné le tems à la cavalerie de Tallard de ſe rallier, & à ſon infanterie de ſortir en colonne de ce village. Alors le combat eût pu recommencer ;

mencer; la bataille de Fontenoy, a été tout aussi décidément perdue, & de la même manière que celle d'Hochstet. A Fontenoy les ennemis avoient enfoncé totalement le centre de notre première ligne, tout comme à Hochstet. Il n'importe point que les troupes du centre enfoncées, fussent infanterie ou cavalerie. Les ennemis étoient parvenus très en force, au milieu de notre première ligne, entre les villages de Fontenoy & les bois de Barry; mais le Maréchal de Saxe, au lieu de se retirer, réunit contre cette grosse colonne ennemi, des troupes de la droite & de la gauche. Ces troupes, après plusieurs charges, la rompirent enfin, & la forcèrent à une retraite qui leur fit perdre la bataille. Le Maréchal de Marsin n'avoit qu'à faire attaquer de même, le gros des ennemis qui avoit percé au centre à Hochstet; il n'avoit qu'à envoyer ordre, à l'infanterie de Bleinheim, de déboucher du village, & former de son côté une attaque, à la faveur de laquelle, la cavalerie de Tallard se seroit ralliée; alors comme à Fontenoy, ces troupes ennemies, attaquées de tous côtés, eussent été forcées de se retirer, & nous aurions obtenu la victoire 1704.

1704. à la place d'une honteuse défaite : mais l'Électeur & le Maréchal ne songèrent qu'à faire la retraite la plus prompte qu'il fut possible, & consommèrent par cette pitoyable manœuvre, le désastre de cette malheureuse journée.

De-là, & comme sur un théâtre où la décoration change, d'un coup de sifflet, l'Empereur qui trembloit pour sa Capitale, se vit maître de toute la Bavière, & l'Empire délivré de tous ses ennemis. L'Électeur, le Maréchal de Marsin, & tout ce qu'on put rassembler de troupes Françoises, se retirèrent derrière le Rhin : retraite qu'aucun détachement de l'armée victorieuse ne songea à troubler, ayant adopté, sans doute, ce principe, *qu'il est sage de faire un pont d'or à son ennemi.*

Le Maréchal de Villeroy, qui étoit resté immobile, près de Strasbourg sur la Kinche, en attendant ce que le sort ordonneroit de ces grandes opérations, recueillit les débris de ces armées. Il avoit été destiné à contenir le Prince Eugène, chargé de défendre les lignes de Stolhoffen ; mais ce Prince en étoit sorti avec la plus grande partie des troupes qui y étoient, & s'étoit joint au

Prince de Bade & au Duc de Marlborough ; il ne paroît pas que le Maréchal se soit apperçu à tems de ce mouvement, puisqu'alors toutes ses forces devenant inutiles sur le Rhin, où il n'existoit plus d'ennemis, il eût, sans doute, fait un gros détachement pour aller renforcer l'armée de l'Électeur. 1704.

Après cette grande victoire, les ennemis ne tardèrent pas à paroître sur le Rhin, & les débris des deux armées battues, réunis à celle du Maréchal de Villeroy, se portèrent dans la basse Alsace, comme s'ils étoient en état de s'opposer à leur dessein.

Landaw paroissoit menacé d'un siège. Le Maréchal de Villeroy se porta sur la Quèche, où il commença à se retrancher ; mais les Alliés ayant passé le Rhin à Philisbourg, le Maréchal abandonna la Quèche. Il abandonna de même la Lauter, & se retira derrière la Mouter, où il entreprit de faire élever des lignes. Il étoit bien tems de commencer à couvrir l'Alsace par des lignes. Celles de la Lauter, plus avantageuses à défendre de toute manière, & qui doivent toujours être le boulevart de l'Alsace, auroient dûes

1704. être préférées; mais il eſt ridicule d'entreprendre des travaux de cette conſéquence, dans des momens auſſi urgens. L'ennemi avoit inveſti Landaw dès le 11 de Septembre; le Prince Eugène & le Prince de Bade eurent la conduite du ſiège, où la tranchée fut ouverte la nuit du 16 au 17 de Septembre. Le Duc de Marlborough, avec les troupes Angloiſes & Hollandoiſes, vint, pour le couvrir, camper ſur la Lauter, laiſſant cette rivière devant lui. Il occupa par ſa gauche Lauterboug & par ſa droite Weiſſembourg; mais bientôt le Maréchal de Villeroy quitta l'armée, pour ſe rendre à la Cour, & en laiſſa le commandement au Maréchal de Marſin. L'événement de la bataille d'Hochſtet, n'avoit fait aucun tort à ce Général dans l'eſprit du Roi ni de ſon Miniſtre. Le Comte de Dreux que Marſin envoya à la Cour, pour rendre compte de cette malheureuſe affaire, réuſſit à perſuader que l'armée de Marſin avoit fait des prodiges, & que l'armée de Tallard avoit eu ſeule tous les torts. Celui qui en avoit plus que l'une ou l'autre de ces armées, étoit, peut-être, le Miniſtre; puiſque c'étoit en ſe conformant à ſes ordres, qu'elles étoient reſtées

féparées, depuis leur réunion. On en a la preuve dans la lettre qu'il écrivit au Maréchal de Marfin le 16 de Septembre, où il lui dit: *M. de Dreux a rendu très-bon compte au Roi, de ce qui s'eft paffé ce jour-là à la gauche. Je vois avec douleur, & peut-être un peu trop tard, le danger qu'il y a de faire deux armées différentes, de troupes qui appartiennent au même Maître; c'eft une belle leçon pour l'avenir*, dont on a peu profité. Nous nous difpenferons d'en citer des exemples. 1704.

M. de Laubanie fit dans Landaw la plus vigoureufe défenfe. La capitulation n'en fut fignée que le 23 de Novembre, après foixante-douze jours de tranchée ouverte. On eftima à huit ou neuf mille hommes tués ou bleffés, la perte que les Impériaux firent.

Le Duc de Marlborough ramenant fes troupes dans les Pays-Bas, s'empara de Trèves, où il fit de grands magafins; ayant le projet, pour l'année fuivante, de pénétrer jufqu'en Champagne, par le côté de la Mozelle. En même tems, le Prince de Heffe-Caffel, affiégea le Château de Traerbach, qu'il ne prit qu'après trente-quatre jours de tranchée ouverte, & après y avoir perdu plus de deux

1704. mille hommes. Au milieu des plus grands malheurs, & dans toutes les occaſions où il n'a fallu que du courage, les troupes Françoiſes ont toujours combattu avec la valeur la plus brillante. Les Places aſſiégées, où elles ont à ſe conduire elles-mêmes dans un objet qui leur eſt connu, ont toujours été bien défendues; dans les batailles que peuvent-elles faire? elles vont comme elles ſont conduites.

Le Duc de Vendôme heureuſement commandoit en Italie, & continua à y avoir des ſuccès. Il s'empara du Duché de la Mirandole. Son frère, le Grand-Prieur, prit Révéré le 10 d'Avril. Le Duc de la Feuillade, qui commandoit en Savoie, prit Suze le 22, & enſuite Pignerol. Le Duc de Vendôme prit Verceil le 20 Juillet, où il fit priſonniers de guerre treize bataillons & cinq cent hommes de cavalerie. Il ſe rendit maître encore de la ville d'Yvrée & de la Citadelle, le 28 de Septembre; mais ce n'étoit point encore aſſez; il voulut attaquer Verrue, Place très-forte & défendue par une groſſe garniſon. La mauvaiſe ſaiſon ne l'arrêta pas. Il inveſtit cette Place le 14 d'Octobre; elle n'avoit pu l'être entièrement;

c'est ainsi qu'elle tient jusqu'au 9 d'Avril de l'année suivante, mais enfin elle fut réduite. On pourroit regarder cette campagne d'Italie comme un dédommagement de celle d'Allemagne, puisque les Impériaux furent chassés de la Lombardie : que la plus grande partie du Piémont fut soumise aux contributions : qu'on prit six Villes de guerre, & qu'on fit dans toutes ces Places, ou dans le courant de la campagne, environ trente bataillons prisonniers de guerre. 1704.

Le Roi avoit fait un bon choix pour commander les armées en Espagne, où la guerre avoit commencé contre les Portugais soutenus par un corps d'Anglois & de Hollandois réunis. Le Duc de Berwick, employé les années précédentes en Flandre, comme Lieutenant-Général, y fut envoyé; il arriva à Madrid au mois de Février. Le Roi d'Espagne le fit Capitaine-Général. On se rendit maître de plusieurs Places dans l'Estramadure Portugaise; mais les succès ne furent pas aussi grands qu'ils eussent été, suivant le projet du Duc de Berwick, si le Prince de Tzerclaes, qui étoit chargé des opérations à la gauche du Tage, eût exécuté les ordres. Il faut voir ces

1704. détails dans les Mémoires que le Duc de Berwick a écrits lui-même, avec autant de vérité, que de nobleſſe.

La flotte Angloiſe & Hollandoiſe fit une tentative ſur Barcelone, à la faveur d'une conſpiration qu'ils avoient fomentée dans la Place ; elle fut découverte, & la flotte fut obligée de ſe retirer, mais ce ne fut pas ſans trouver à s'en dédommager. Il n'y avoit qu'une garniſon très-foible, & un Gouverneur incapable dans Gibraltar. La flotte parut devant cette Place le premier d'Août. Elle débarqua deux mille cinq cent hommes ſur la plage. Le Gouverneur capitula le quatrième jour, & les Anglois l'ont gardée depuis. Les Cours de France & d'Eſpagne furent ſenſibles à cette perte. L'on chargea le Marquis de Villadarias de la reprendre. On lui forma une armée d'environ dix mille hommes, partie aux dépens de celle du Duc de Berwick. Le Comte de Toulouſe, Amiral, vint avec cinquante vaiſſeaux de ligne & vingt-quatre galères, chercher la flotte ennemie, forte de quarante-cinq gros vaiſſeaux, ſept frégates, ſept galiotes à bombes & quatre brulots. Il la ren-

contra

contra le 24 d'Août vers Malaga. Le combat fut fort vif. Les ennemis ſe retirèrent très-maltraités; mais le Comte de Toulouſe l'ignoroit, & ne les ſuivit pas; ce qui rendit l'affaire indéciſe. L'on n'en tira aucune utilité, de part ni d'autre, ainſi qu'il en arrive ſouvent des combats de mer. Les Portugais ayant reçu quelques renforts, recommencèrent leurs opérations, après la ſaiſon des grandes chaleurs paſſées. Le Duc de Berwick, quoique très-affoibli, agit contre les ordres du Roi d'Eſpagne. Il manœuvra ſi bien, qu'il couvrit Madrid, & rompit tous leurs deſſeins. Ainſi ſe termina cette première campagne où le Duc de Berwick eut à lutter contre des intrigues de Cour qui occaſionnèrent ſon rappel. Ce Duc étoit ferme dans ſes réſolutions. La Reine vive, aimable, adorée de ſon mari, le gouvernant ſouverainement, voulut ravoir la Princeſſe des Urſins ſa favorite, dont Louis XIV avoit exigé l'éloignement. Elle deſira un Général qui pût la ſeconder dans ſes vues. Le Duc de Berwick n'y étoit nullement propre. Elle engagea Philippe V à écrire au Roi pour lui demander le Maréchal de Teſſé, pre- 1704.

1704. mier Écuyer & favori de sa sœur la Duchesse de Bourgogne. Cette Princesse avoit alors le plus grand crédit auprès du Roi, par ses grâces naturelles, & sur-tout par Madame de Maintenon qu'elle avoit eu l'adroite politique de séduire. Malgré toute la bonne opinion que le Roi avoit des talens militaires du Duc de Berwick, il céda à d'aussi petites considérations. Il fut envoyé commander en Languedoc, à la place du Maréchal de Villars, que le Roi rappella heureusement cette année, pour aller prendre le commandement de l'armée destinée à agir sur la Mozelle.

1705. Le fort de la guerre devoit se porter sur cette frontière, suivant le plan formé à la Haye, lorsque le Duc de Marlborough y passa. Les Alliés devoient prendre Thionville ou Sarlouis; de-là s'emparer de la Lorraine, où ils supposoient tous les peuples disposés à les recevoir; de-là ils entroient en Champagne, & de cette façon, ils ne doutoient point qu'ils ne parvinssent à établir la guerre dans le cœur du Royaume. Le Duc de Marlborough enflé de ses étonnants succès, avoit annoncé en Angleterre, en Hollande

& en Allemagne, l'exécution certaine de ces grands projets. Un ſeul homme les fit évanouir. 1705.

Le Maréchal de Villars étoit déja au commencement du mois de Mars, à la tête de l'armée qu'il devoit commander. Elle ſe trouva forte de ſoixante-quinze bataillons, & cent dix eſcadrons. Il avoit reconnu & parfaitement jugé de la bonté d'un camp ſur la Mozelle, près le village de Circk. Il s'y établit dès le 15 de Mai. Le Duc de Marlborough paſſa la Sarre, & vint plein de confiance, camper le 3 de Juin, aux villages de Bourg & de Faux, à deux petites lieues de Circk. Le 6, il vint camper à la vue de l'armée Françoiſe, à Perle ſur la Mozelle, ſa gauche étant au château de Manſberg. Son armée étoit de près de cent mille hommes. Cependant il ne put rien entreprendre. La poſition du Maréchal fut jugée inattaquable, & le Duc de Marlboroug, après onze jours de ſéjour dans ſa même poſition, fut obligé de ſe retirer. Il décampa à onze heures du ſoir le 17, avec les troupes à la ſolde de l'Angleterre & de la Hollande, qu'il ramena dans les Pays-Bas.

Il convient d'obſerver ici les grands effets du

1705. talent militaire. Ce même Général arrêta le Prince de Bade en 1703, au moyen de l'excellente poſition qu'il ſçut choiſir ſur le Danube, entre Dilinguen & Lawinguen : il ſçut arrêter de même ſur la Mozelle en 1705, le Duc de Marlborough par ſa poſition de Circk; tandis qu'en 1704, d'autres Généraux, à qui la nature n'avoit pas accordé autant de faveurs, préférèrent la mauvaiſe poſition d'Hochſtet à celle de Dilinguen, & ils y furent battus à plate-couture. S'ils euſſent commandé ſur la Mozelle, ils auroient, ſans doute, encore préféré quelqu'autre ſituation auſſi mauvaiſe; & la France eût été réduite aux dernières extrêmités. Je dirois ici, comme M. de Chamillard, belle leçon pour les Souverains, s'ils ſavoient en profiter !

Le Duc de Marlboroug occupé ſur la Mozelle, avoit laiſſé le Maréchal de Villeroy maître de la campagne dans les Pays-Bas. Il n'en profita que pour prendre, le 10 Juin, Huy, cette bicoque priſe & repriſe tant de fois & qu'il ne put garder. Le 11 de Juillet le Duc de Malborough s'en rendit maître encore une fois, & y fit cinq cent hommes priſonniers de guerre.

L'Électeur de Bavière Généraliſſime & le Duc de Villeroy, furent, après s'être emparé de Huy, attaquer la Citadelle de Liège; mais le retour du Général Anglois leur fit abandonner promptement cette entrepriſe. Ils furent ſe renfermer dans leurs lignes. Ils avoient cent dix-neuf bataillons & cent ſoixante eſcadrons, faiſant près de cent mille hommes. Ces lignes étoient fort étendues, auſſi bonnes cependant que des lignes de cette eſpèce pouvoient l'être alors. Le travail qu'on y avoit fait depuis pluſieurs années, étoit immenſe; mais c'étoient des lignes continues, & la diſpoſition adoptée par le Maréchal de Villeroy, rendoit cent mille hommes foibles par tout. Elles furent attaquées par les Alliés le 18 Juillet, & elles furent forcées avec ſeulement un corps de vingt mille hommes. L'action ſe paſſa près du château de Wauge; les ennemis y eurent d'autant plus de facilité, qu'ils traversèrent un pont, qu'on avoit négligé de rompre, fermé d'une ſeule barrière gardée par quarante hommes. Le Maréchal de Villeroy ſe retira au camp de Parck, où il raſſembla ſon armée. Le Duc de Marlborough, peu de tems 1705.

1705. après, eut cependant un petit échec au paſſage de la Dill, qu'il voulut tenter; il y fut repouſſé par une charge vigoureuſe que l'Électeur fit en perſonne avec beaucoup de valeur. Les ennemis y perdirent cinq à ſix cent hommes. Le reſte de la campagne ſe paſſa à s'obſerver, ſans aucune action remarquable.

Il en fut de même en Alſace, où le Maréchal de Villars avoit pris le commandement de M. de Marſin. Étant plus foible que le Prince de Bade & le Général Tunguen, il ſe borna à s'oppoſer à toutes leurs entrepriſes, & y réuſſit.

En Italie le Duc de Vendôme eut toujours les mêmes ſuccès. Le Prince Eugène d'un côté, & le Duc de Savoie de l'autre, y furent également maltraités. Les forces que le Roi avoit en Italie étoient conſidérables. Elles conſiſtoient en cent dix-neuf bataillons & cent trois eſcadrons François, avec onze bataillons & quinze eſcadrons Eſpagnols. On agit d'abord en Lombardie, contre le Prine Eugène, où le Grand-Prieur prit la Mirandole, & les Impériaux furent obligés de ſe retirer dans le Breſſan. En Piémont, le

Duc de Vendôme attaqua Chivas, mais il abandonna la ſuite de ce ſiège au Duc de la Feuillade, étant obligé d'aller s'oppoſer au Prince Eugène, qui avoit reçu ſes renforts. Le Duc de la Feuillade continua ſon attaque juſqu'au 29 de Juillet; alors le Duc de Savoie, voyant l'extrêmité où la Place étoit réduite, profita de la nuit pour en retirer la garniſon, & vint ſe réfugier ſur les glacis de Turin. Il fut pourſuivi vivement dans ſa retraite. Il y perdit cinq à ſix cent hommes, & une partie de ſes bagages. Le Duc de la Feuillade ſe porta entre la Stura & la Doire, & ſe diſpoſa au ſiège de Turin, de concert avec M. de Chamillard, qui lui deſtinoit ce ſiège; mais bientôt l'entrepriſe l'effraya. Elle étoit en effet fort au-deſſus de ſes talens. Voulant avoir une ſurabondance de moyens qui pût aſſurer ſes ſuccès, il penſa qu'en renvoyant ce ſiège à l'année ſuivante, ſon beau-pere auroit ſoin de le pourvoir, ſuivant ſes deſirs. Ce fut dans cette vue qu'il fit partir pour la Cour le Marquis de Dreux Maréchal de Camp, & le chargea de rendre ſenſibles les difficultés de cette entrepriſe. Le Miniſtre en avoit déja été perſuadé

1705.

1705. ſur les premières lettres qu'il avoit reçu de ſon gendre, & le Roi ne tarda pas à penſer comme ſon Miniſtre. Le Marquis de Dreux eut donc dans ſes négociations, tout le ſuccès que la Feuillade deſiroit. Le ſiège fut renvoyé à la campagne ſuivante. Cette Place étoit en mauvais état alors, ſans approviſionnement, & ſur-tout ſans aucune poſſibilité d'être ſecourue, vu les avantages déciſifs que le Duc de Vendôme avoit remportés ſur le Prince Eugène; mais c'étoit le moment où les mauvais choix alloient porter les coups les plus funeſtes au Royaume.

Le Duc de la Feuillade abandonnant Turin, ſe porta ſur Aſti, où il fut battu par le Comte de Stharemberg, qui l'obligea de ſe retirer ſous le canon de Caſal.

Le Prince Eugène, après différentes tentatives, pour pénétrer en Lombardie & ſecourir le Duc de Savoie, s'étoit déterminé à ſurprendre un paſſage ſur l'Ada, que le Duc de Vendôme ſe diſpoſoit à défendre. Il ſe fit, de part & d'autre, ſur les bords de cette rivière, pluſieurs manœuvres dignes des deux Chefs qui les ordonnoient; mais enfin le Prince Eugène crut avoir trouvé

trouvé le moment favorable; l'armée du Duc de Vendôme étoit en marche & séparée en trois corps, pour surmonter les obstacles que le terrein offroit le long de cette rivière. Le 16 Août le Prince Eugène voyant l'armée Françoise étendue & divisée, fit attaquer le pont de Cassano. Il ne s'y trouva point d'abord de forces suffisantes pour lui résister. Les premiers bataillons perdirent du terrein; mais ils se remirent promptement; ils marchèrent la bayonnette au bout du fusil, & culbutèrent dans la rivière tout ce qui l'avoit passé; cependant une autre colonne des ennemis ayant passé, partie à gué, partie sur un aqueduc, tandis que de nouvelles troupes débouchoient par le pont, les deux armées furent bientôt en présence, & commencèrent un combat d'infanterie des plus sanglants. Le Prince Eugène fut blessé : le Duc de Vendôme ayant eu son cheval tué sous lui, combattit à pied à la tête d'une division, & se précipitant au milieu du plus grand feu, anima tellement les troupes par son exemple, qu'elles renversèrent tout ce qui se trouva devant elles, & forcèrent l'ennemi à leur abandonner le champ de ba-

1705.

1705. taille, après avoir fait une perte très-considérable.

Ce grand combat prouve encore combien l'audace d'un Général sert un jour d'action. Il ne frappe de ces coups extraordinaires, que lorsqu'il y coopère de sa personne. Il ne faut pas prodiguer ce moyen, mais il faut l'employer toutes les fois que la victoire est incertaine, & qu'il s'agit de la fixer.

Le génie fécond du Prince Eugène lui fournit encore plusieurs projets d'attaque en divers points pour pénétrer dans le Duché de Milan, & secourir le Duc de Savoie; mais ils furent sans succès. Le Duc de Vendôme, toujours par-tout, lui opposa, jusqu'à la fin de la campagne, des obstacles insurmontables.

Les difficultés que le Duc de la Feuillade avoit faites pour entreprendre le siège de Turin, firent résoudre celui de Nice, qui avoit alors une citadelle très-forte; & le Duc de Berwick qui commandoit cette année en Languedoc, fut chargé de cette expédition. Il s'en acquitta avec la même intelligence, qu'il sçavoit employer par-tout. Quatorze cent hommes & plus de cent pièces

de canon défendoient cette Place, dont la tranchée fut ouverte la nuit du 17 au 18 de Novembre, & la capitulation signée le 5 de Janvier. De cette manière, le Duc de Savoie se trouva réduit à la seule ville de Turin, avec une étendue de pays peu considérable; mais la fortune lui ménageoit des ressources dans la malhabileté des adversaires qu'elle lui avoit destinés. 1705.

Les affaires avoient mal tourné en Espagne, depuis le départ du Duc de Berwick. On n'y pensa qu'à reprendre Gibraltar; à quoi on ne réussit point, & l'on abandonna tout le reste. Le Maréchal de Tessé, en qui l'on avoit toute confiance, fut envoyé pour relever le Marquis de Villadarias qui conduisoit le siège. Il ne fit pas mieux que lui. On ordonna à M. de Pointis d'aller avec son escadre composée de treize vaisseaux, seconder par mer, les attaques du Maréchal du côté de terre. Il mit à la voile de Cadix le 12 de Mars. Il arriva dans la baie de Gibraltar le 16, où il débarqua beaucoup de canons, de mortiers & de munitions de toute espèce; mais le 21, la flotte Angloise parut forte de trente-cinq voiles. M. de Pointis s'efforçant de gagner le

1705. large, ne put éviter un combat si inégal. Il en fut cependant quitte pour cinq vaisseaux qu'il perdit, & ce siège fut enfin levé le 23 d'Avril; il duroit depuis le commencement d'Octobre de l'année précédente. Le Maréchal de Tessé laissa autour de cette Place quatre mille hommes d'infanterie, & deux mille chevaux qui y furent inutiles. Ces six mille hommes de moins, firent qu'on ne put s'opposer à aucune des entreprises des ennemis. Ils prirent Salvaterra, Valencia, Albuquerque, & plusieurs autres Villes moins considérables. Mais la perte de la Catalogne, des Royaumes de Valence & d'Aragon, fut d'une bien plus grande importance. Le Duc de Berwick dit dans ses Mémoires: « La principale cause de ce » malheur vint de ce que le Ministre le plus » accrédité, sur qui rouloient ces sortes d'affaires, n'avoit ni le tems de prévoir le mal, » ni le sens d'y remédier; aussi par son incapacité » a-t-il mis la France au bord du précipice, d'où » elle ne s'est tirée que par miracle. Dès le mois » de Mai, j'avertis M. de Chamillard, des menées qui se formoient dans cette Principauté, » par les émissaires de l'Archiduc........ Je

» représentai que la perte de la Catalogne 1705.
» entraîneroit celle de l'Aragon & de Va-
» lence »......... Ce Duc proposoit pour y remédier, que le Roi mît garnison Françoise dans Roze & Girone : que l'on formât dans cette partie une armée de dix à douze mille hommes; il donnoit le moyen d'exécuter ce projet, sans toucher aux armées que le Roi avoit sur différentes frontières, en y employant des troupes tirées de la Marine, du Comté de Nice, du Languedoc & du Roussillon, qui auroient été remplacées par des milices. Il y avoit trois régimens de dragons dans ces Provinces, qui pouvoient être employés à cette expédition; il y avoit de même à Perpignan un train d'artillerie tout prêt; de manière qu'en trois semaines, il auroit été en état de former une armée capable d'écraser les Catalans rebelles, & de faire tête à l'Archiduc, quand il auroit voulu débarquer : « J'écrivis sur cela (con-
» tinue le Duc) des lettres très-fortes & très-
» pressantes; j'envoyai même des couriers, mais
» je ne pus jamais faire comprendre au Ministre,
» l'importance de l'affaire. A la fin lassé de mes
» importunités, il me marqua que le Roi n'étoit

1705. » point assez puissant, pour fournir une armée » pour la défense de chaque Province de la » Monarchie Espagnole ».

On a vu ci-dessus, qu'un Ministre de la Marine nous fit à-peu-près la même réponse, au sujet de la ville de Louisbourg, qui n'étoit aucunement en état de défense, & que la perte de cette Colonie fut occasionnée par sa présomption & son ignorance; il en fut ainsi de la Catalogne. L'Archiduc s'étant embarqué à Lisbonne, parut devant Barcelone le 22 Août. Il débarqua à la côte, huit mille hommes, avec lesquels il attaqua cette Ville; mais dès le 3 d'Octobre l'émeute du peuple y fut si grande, que le Vice-Roi, Dom Velasco, ne pouvant la contenir, fut obligé de battre la chamade. Toutes les Places de la Province suivirent l'exemple de la Capitale, ainsi que la ville de Valence, & une grande partie de la Province de ce nom, & de celle d'Aragon. C'est ainsi qu'en six semaines Philippe V perdit un quart de l'Espagne, que le projet du Duc de Berwick eût maintenu sous son obéissance; il lui fallut huit ans de guerre pour le recouvrer.

1706. La première infortune que la France eut à

essuyer cette année, lui vint de son armée de Flandre. On ne sçait à quoi attribuer cette fureur de combattre, qui prit au Maréchal de Villeroy, dès le commencement de cette campagne. Ce Général embarrassé, les années précédentes, des moindres mouvemens de l'armée ennemie, s'étant tenu dans ses lignes avec toute la timidité de l'*inta'ent*, se porta tout d'un coup en avant, sans aucun objet à remplir, sans s'être donné le tems de démêler les projets des Alliés. Il n'avoit point à conquérir; c'étoit à conserver les Pays-Bas Espagnols, qu'il devoit employer tous ses soins; comment pût-il se hâter ainsi de combattre? Quinze bataillons & dix-sept escadrons revenoient d'Alsace pour le joindre, où ils avoient été employés sous les ordres du Maréchal de Marsin: ne devoit-il pas les attendre dans une position avantageuse? Pourquoi donc choisir celle qu'il prit à Ramillies? Ce n'étoit pas pour se ménager les moyens d'aller facilement à l'ennemi, qu'il s'est placé dans un pays ouvert, puisqu'il y est resté immobile. Il a attendu plus de six heures, dans l'inaction, que le Duc de Marlborough eût fait sa disposition, d'après celle qu'il avoit devant les yeux. Cette 1706.

1706. conduite prouve inconteſtablement que ce Maréchal vouloit recevoir le combat, & il n'y a pas d'exemple, qu'une armée n'ait pas cherché, dans ce cas, à tirer quelqu'avantage de la nature du terrein; mais ce qui eſt encore bien plus étrange, c'eſt qu'il ne pouvoit être attaqué que depuis la Mehaine, où il avoit appuyé ſa droite, juſqu'aux ſources de la petite Gette, répondant à-peu-près à ſon centre. Toute l'autre moitié de ſon armée étoit couverte des marais de la Gette; cependant il ſe plaça ſur deux lignes dans toute ſa droite, depuis ſon centre, comme dans toute ſa gauche, la ſeconde ligne fort éloignée de la première, & laiſſant des équipages entre-deux. Voulant attendre l'ennemi, il falloit donc être plus fort dans la ſeule partie où il pouvoit ſe diriger. Ce champ de bataille, regardé comme très-mauvais par la défaite de M. de Villeroy, pourroit devenir excellent pour tout autre Général, qui ſçauroit y faire une diſpoſition convenable; retranchant, comme ils peuvent l'être, les villages de Franqueries, de Ramillies & d'Offus : élevant quelques redoutes dans les intervalles : plaçant de l'infanterie à portée de les ſoutenir : tenant l'armée derrière, formée

formée ſur pluſieurs lignes redoublées; alors on n'attaqueroit pas impunément une pareille poſition; & ſi le Duc de Marlborough en eût trouvé une ſemblable, il eût été infailliblement repouſſé avec perte de la meilleure partie de ſon armée; mais le Maréchal de Villeroy avoit marché ſur la Mehaine, ſans être inſtruit ſeulement de la poſition des ennemis. En y arrivant, il apprit qu'on appercevoit la tête de leurs colonnes, & il ſe mît en bataille, toujours ſur deux lignes, la cavalerie ſur les aîles, l'infanterie dans le centre. C'eſt le Pont aux ânes, qui ſert également pour tous les terreins. Ici la moitié de l'armée ne pouvoit ni attaquer, ni être attaquée: cela n'y fait rien: il faut qu'elle y ſoit placée dans cet ordre, puiſque la longueur de la ligne s'étend juſques-là; c'eſt, on peut le dire, avoir montré le dernier degré d'incapacité. Il eſt fâcheux que le Roi ait eu beſoin d'attendre juſqu'à ce moment pour le reconnoître. Il lui en a coûté cher, pour n'avoir pas été, à cet égard, au niveau de toute la France. 1706.

Nous nous diſpenſerons d'entrer dans le détail humiliant de cette bataille; il ſe trouve par tout.

1706. En moins de deux heures, une armée de plus de quatre-vingt mille hommes fut battue, ou plutôt difperfée, & mife dans une déroute totale. Il y eut encore plus d'incapacité, s'il eft poffible de le dire, dans la fuite de la bataille que dans ce qui l'a précédé. Ce fut la fuite la plus honteufe; & l'abandon fubit de tous les Pays-Bas Efpagnols en réfulta. Ce qu'il y eut de bien extraordinaire, c'eft que M. de Chamillart accourut en pofte pour repaître fes yeux de tant de défaftres. C'étoit fon ouvrage qu'il alloit admirer, car il y avoit plus de part qu'aucun autre. Malgré les étonnants fuccès de Marlborough à Hochftet & à Ramillies, il manquoit à fa réputation d'avoir combattu d'autres adverfaires. Il triomphoit fans gloire, puifqu'il avoit vaincu fans péril. Un géant peut écrafer un nain, mais il ne fçauroit en tirer vanité.

Mais les grands événemens fe jugent par les avantages de leurs effets, & non par le mérite de leur caufe. Ceux de la déroute de Ramillies furent plus grands qu'on n'eût jamais pu l'imaginer. L'Électeur & le Maréchal de Villeroy abandonnèrent Anvers, Louvain, Malines, Bruxelles, Bruges, Gand, Oudenarde, Oftende, Menin,

Dendermonde, &c. Le Maréchal de Villeroy fut 1706.
ſimplement rappellé: & par une ſuite de ce malheur, ou plutôt de cet aveuglement qui conduiſoit tout, on le remplaça en Flandre par le Duc de Vendôme, qui ſervoit avec tant de diſtinction en Italie, & qui y étoit plus néceſſaire que jamais. Il n'y avoit rien à faire en Flandre de toute cette campagne. Voir prendre des villes: changer de camp, juſqu'au tems de la ſéparation des armées, c'étoit tout; & le Maréchal de Marſin y convenoit parfaitement.

En Allemagne, le Maréchal de Villars chaſſa les Impériaux de toute la baſſe Alſace: obligea le Prince de Bade à repaſſer le Rhin, & quoiqu'il eût été beaucoup affoibli par les forts détachemens faits de ſon armée, pour aller réparer les pertes faites en Flandre, il ſçut maintenir le Prince de Bade, toute la campagne, de l'autre côté de ce fleuve.

Les mauvais ſuccès de la campagne dernière en Eſpagne, ne furent pas réparés pendant une partie de celle-ci. Le ſiège de Barcelone entrepris par le Maréhal de Teſſé, fut levé. C'étoit l'objet le plus important à remplir, puiſque de cette

1706. Place feule dépendoit la foumiffion de la Catalogne. Ce fiège fut commencé beaucoup trop tard, conduit fans aucune intelligence, & avec une extrême lenteur. Les Efcadres Angloifes & Hollandoifes eurent le tems de joindre le Vice-Amiral Lenck, qui étoit à Lifbonne, & de former une flotte de quarante-huit vaiffeaux de ligne. Il fe mit auffi-tôt en mer avec un gros convoi de troupes & de munitions. Sur ces nouvelles, le Comte de Touloufe fe retira à Toulon. Le Vice-Amiral arriva le lendemain, & débarqua fix mille hommes, avec une grande quantité de munitions. Le Maréchal de Teffé n'eut que le feul parti de la retraite à prendre: ce qu'il fit le 12 de Mai; mais il le prit beaucoup trop tard; étant certain que ce puiffant fecours alloit arriver, il falloit ne pas attendre qu'il le fût: décamper quelques jours avant; il n'eût pas été obligé, comme il le fut, de laiffer devant cette Place quinze cent malades ou bleffés, cent fix pièces de canon de fonte, quarante mille boulets de canon, cinq cent barils de poudre, &c. fon armée réduite à quinze mille hommes, ne pouvant traverfer l'Aragon

qui s'étoit foulevé, fut obligée de paffer par le Rouffillon, pour faire le tour des Pyrénées, & fe rendre dans la Navarre. 1706.

Le Duc de Berwick devenu Maréchal de France, après la prife de Nice, avoit été demandé par le Roi d'Efpagne pour commander les troupes qui devoient agir fur les frontières de Portugal; il s'étoit rendu à Madrid dès le 12 de Mars, & à Badajos le 27. Il y trouva les ennemis affemblés depuis le 25, tandis que les troupes Efpagnoles étoient encore répandues dans différentes Places. Le Maréchal ne put raffembler, auprès de Badajos, que vingt-fept efcadrons Efpagnols, dix François & trois efcadrons de dragons. Ce fut là toute fon armée. Le peu d'infanterie qui exiftoit, étoit répandue dans les Places. Tant que le Maréchal fut dans ce grand état de foibleffe, les ennemis firent des progrès affez étendus; ils prirent Alcantara, Cora, Ciudad-Rodrigo, Salamanque, & de-là marchèrent à Madrid, où ils arrivèrent le 25 de Juin. Ils y reftèrent jufqu'au 5 de Juillet. Ils y firent proclamer l'Archiduc, Roi d'Efpagne; mais les troupes envoyées de France, étant arri-

1706. vées le 28 de Juillet à Sirouete, le Maréchal se trouva à la tête de quarante-neuf bataillons & soixante-dix-huit escadrons, dont à la vérité les trente bataillons François n'avoient pas plus de trois cent hommes chacun. Ayant ramassé ses forces, le Maréchal jusques-là poursuivi, changea de rôle & devint poursuivant. Il marcha aux ennemis: les força d'abandonner Madrid, ainsi que toute la Castille, & par différens mouvemens, il empêcha que cette armée ne pût se retirer en Portugal. Il remporta sur elle nombre d'avantages qui lui firent perdre plus de six mille hommes; ensuite il pénétra dans le Royaume de Valence, où il prit Origuéla & Cárthagène. Ces succès, auxquels on n'eût pas dû s'attendre après les pertes faites devant Barcelone, le Roi d'Espagne les dut au zèle de ses peuples, & à la sage conduite du Maréchal de Berwick.

Les commencemens de la campagne d'Italie avoient été très-brillants. Le Duc de Vendôme, ayant attaqué le 17 d'Avril trois quartiers de l'armée ennemie, sous les ordres du Comte de Reventlau, les défit entièrement; les Impériaux y perdirent six mille hommes, tués, blessés

ou prisonniers, six pièces de canon, & presque tous leurs équipages. On reprocha au Duc de n'avoir pas poursuivi, comme il l'auroit pu faire, le corps qu'il avoit mis dans un si grand désordre. Le Prince Eugène, qui arrivoit de Vienne, eut le tems de rassembler les fuyards à Roveredo, où il fut joint par de nouvelles troupes qu'on lui envoyoit d'Allemagne. Après cette victoire, le Duc de Vendôme n'eut pas les mêmes succès, dans la défense qu'il entreprit du passage de l'Adigé. M. de Catinat y avoit échoué : il n'y réussit pas mieux. Le Prince Eugène avoit encore reçu différens renforts qui l'avoient rendu supérieur à l'armée des deux Couronnes. Il passa l'Adigé le 12 de Juillet, & le Pô le 16 à Polesella. M. de Vendôme avoit à garder le haut Minciò, qui couvroit le Milanois, menacé par un corps considérable resté sur l'Adigé, aux ordres du Landgrave de Hesse ; il ne put être suffisamment en force de l'autre côté du Pô. Le Duc d'Orléans arriva dans ces circonstance, le 14 avec le Maréchal de Marsin, & M. de Vendôme partit le 15 pour se rendre à la Cour. Malgré tous les talens naturels dont le Duc d'Or-

1706.

1706. léans étoit doué, il n'avoit aucune connoiſſance du pays; le Maréchal de Marſin ne le connoiſſoit pas plus que lui; le moment étoit des plus critiques; la plus petite erreur dans les combinaiſons, ne pouvoit être réparée. Il falloit empêcher l'ennemi de pénétrer dans le Mantuan, le Crémonois, le Milanois, &c. Il falloit s'oppoſer à la marche d'une grande partie de l'armée du Prince Eugène qui traverſoit, le Parmeſan, le Plaiſantin, pour pénétrer en Piémont. Peut-être M. de Vendôme eût eu des reſſources que la connoiſſance du terrein lui eût ſuggérées, pour attaquer le Prince Eugène dans ſa marche; mais le Duc d'Orléans n'eut point d'autre parti à prendre que celui de gagner quelques marches ſur l'armée Impériale, & réunir les troupes qu'il put tirer du Milanois, à celles faiſant le ſiège de Turin. Alors, cette réunion faite, il projettoit de s'avancer ſur le Pô, au-devant du Prince Eugène, & le combattre à ſon paſſage. Il effectua de ce plan ce qui dépendoit de lui, d'arriver devant Turin deux jours avant les troupes Impériales; mais il fut forcé d'y reſter, ainſi que nous le dirons, après avoir parlé de toutes les

les opérations du Duc de la Feuillade, ſoit avant 1706.
l'ouverture de la tranchée devant Turin, ſoit après.

SIÈGE DE TURIN.

Ce ſiège eſt le plus mémorable, qui ait été entrepris depuis pluſieurs ſiècles, ſoit par ſes préparatifs immenſes, ſoit par les grandes ſuites qu'il eut. Le Duc de la Feuillade, Lieutenant-Général, fut chargé de ſon exécution. Il étoit fils du Maréchal d'Aubuſſon de la Feuillade, qui érigea la Statue de Louis XIV dans la Place des Victoires. Il étoit très-aimable, très-faſtueux, de l'ambition, de l'eſprit, gendre de Chamillart enfin. On peut juger s'il y eût rien de négligé pour le ſuccès d'une entrepriſe, qui devoit valoir le bâton de Maréchal de France à ce gendre chéri. On ne peut porter plus loin la prodigalité des approviſionnemens. Il s'en trouve des états imprimés dans pluſieurs Ouvrages.

Le ſiège de Turin, qui auroit été entrepris dès l'année précédente, ſi le Duc de la Feuillade eût eu autant de courage d'eſprit que d'ambition,

1706. étoit prévu par le Duc de Savoie. Il sçut de plus que les attaques avoient été décidées dans le Conseil du Roi, du côté de la Citadelle. Il y avoit peu de secrets pour lui dans ce Conseil. Il se hâta d'ajouter à ce front déja le plus fort, des contre-gardes en avant de ses bastions, des lunettes & un avant-chemin couvert, avec des galeries de mines, poussées fort avant sous les glacis. La Ville étoit fort étendue; son enceinte avoit seize bastions irréguliers, & d'une assez mauvaise défense. Il n'y avoit, du côté de la Doire, qu'un simple chemin couvert, & aucune mine à rechercher. C'étoit donc le côté très-foible de cette Place, tandis que celui de la Citadelle réunissoit tous les dégrés de force qu'il est possible de donner à une Place dans les systêmes bastionné : Trois enceintes à emporter avant d'entamer le corps de la Place. Ces enceintes, peu étendues, exigeoient peu de monde pour leur défense. La fortification en étoit si rasante, que les parapets des ouvrages avancés, se confondoient avec ceux du corps de la Place : avantage qu'on ne peut apprécier. Cinq cent pièces de canon contre des ouvrages ainsi disposés, ne font qu'écrêter des

parapets. Chaque rempart de chaque ouvrage, 1706.
reſte tout entier : on ne peut les ouvrir que par des batteries en brèche, placées ſur les crêtes des glacis, & ſur les contreſcarpes des foſſés. Enfin ce côté offroit un terrein élevé dans tout le front de la Citadelle, ſuſceptible d'être traverſé, de tous les ſens, par des galeries de mines très-redoutables. M. de la Feuillade choiſiſſant ce côté-là pour ſon attaque, prouva bien qu'il ne s'y connoiſſoit point du tout; mais il ne s'en tint pas à cette ſeule faute, ainſi qu'il ſera facile de s'en appercevoir, en ſuivant les opérations de ce ſiège.

L'armée du Duc de la Feuillade étoit de ſoixante-huit bataillons & quatre-vingt eſcadrons, faiſant quarante-cinq mille hommes d'infanterie & douze mille chevaux. Six compagnies de bombardiers, ſix d'ouvriers, ſix cent canonniers, ſix cent mineurs, cent huit pièces de gros canons & cinquante mortiers. M. Tardif, Ingénieur en chef, conduiſoit les attaques. Le Duc de la Feuillade aſſembla ſon armée à Chivas le 12 de Mai; il alla camper le même jour à la Vanerie, & le 14 il fit commencer les lignes de circonvallation.

1706. Il employa huit mille pionniers qu'il tenoit à la ſuite de ſon amée; ce ne fut cependant que la nuit du 2 au 3 de Juin qu'il fit ouvrir la tranchée, & il en continua les travaux ſans avoir inveſti totalement la Place. La hauteur des Capucins, de l'autre côté du Pô, étoit libre, & le fut pendant plus d'un mois; ce qui rendit bien extraordinaire l'offre qu'il fit faire au Duc de Savoie, de la part du Roi, de donner des paſſeports aux Princeſſes, pour ſe retirer où elles voudroient. Ce Duc lui fit répondre, que les paſſages de la porte du Pô étant libres, il remercioit le Roi de ſes paſſe-ports. Cependant le Duc de Savoie craignant qu'à la fin le Duc de la Feuillade ne fît occuper la hauteur des Capucins, pour bloquer la Ville de l'autre côté du Pô, fit ſortir le 16 toute ſa famille de Turin, qui ſe retira à Quieraſque. Le Duc de Savoie en ſortit lui-même le lendemain, pour n'y plus rentrer pendant tout le ſiège. Ce Prince ſe rendit à Montcalier, où il avoit ſa cavalerie, conſiſtant en trois mille chevaux.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque le Duc de la Feuillade ſe détermina à laiſſer la con-

duite du ſiège à M. de Chamarante, Lieutenant-Général, avec cinquante bataillons & trente eſcadrons, & à ſe mettre à la tête de dix-huit bataillons & cinquante eſcadrons, pour aller chercher le Duc de Savoie, & attaquer le peu de troupes qui lui reſtoient. Il marcha en conſéquence le 17 à Montcalier; mais ce Prince ne jugea pas à propos de l'attendre, comme il étoit facile de le prévoir, & ſe retira avec ſa cavalerie à Villeſtellon. 1706.

La garniſon que le Duc de Savoie avoit laiſſée dans Turin, étoit compoſée de ſix régimens d'infanterie de l'Empereur, de dix-ſept bataillons de ſes troupes, de ſix cent chevaux & mille cavaliers à pied: ce qu'on ne peut évaluer à moins de treize à quatorze mille hommes; c'étoit à-peu-près la moitié de l'armée qui reſtoit chargée du ſiège. Une garniſon pareille dans une Ville comme Turin, auſſi-bien fournie de toutes ſortes de munitions, valoit bien la peine que M. le Duc de la Feuillade l'attaquât en perſonne, avec toutes ſes forces, & n'allât pas en emmener plus du tiers, pour courir après le Duc de Savoie, qu'il ne joignit jamais. Il crut encore ſurprendre ce

1706. Duc, d'abord à Carmagnole, ensuite à Quierasque, où il s'étoit retiré avec les Princesses; mais sa Cour étoit partie de la veille pour Mondovi, & lui, à la tête de sa cavalerie, étoit allé à Saint-Alban; sur quoi M. de la Feuillade fit un gros détachement avec du canon, aux ordres du Comte d'Estaing, pour aller attaquer Asti dont il ne put être maître qu'au bout de trois semaines; ainsi le Duc ne trouvoit pas que l'entreprise du siège de Turin fût assez grande pour l'occuper tout entier.

Ce ne fut que le 24 au matin, que les assiégeants commencèrent à faire usage de leur artillerie. Ils avoient établi en une seule batterie placée sur la troisième parallèle, soixante pièces de canon & deux autres de dix pièces chacune. Ces quatre-vingt pièces tirèrent toutes à la fois, mais les assiégés y répondirent par un feu encore plus considérable. Ils avoient placé cent trente pièces de canon & vingt-quatre mortiers sur les remparts du front attaqué; de manière qu'une des batteries des assiégeants, placée vis-à vis d'un bastion, appellé Beat-Amedée, fut entièrement ruinée par vingt-quatre pièces de canon des enne-

mis. Elle ne put continuer ſon feu. Les autres batteries faiſoient peu d'effet ſur les défenſes de la Place, à cauſe que les ouvrages n'étoient élevés que de deux pieds les uns ſur les autres ; ce qui faiſoit que les boulets ne pouvoient qu'effleurer les parapets & paſſoient par-deſſus. Ils alloient dans la Ville, où ils abattirent une grande quantité de maiſons. Le 30, voyant que les batteries des aſſiégeants ne faiſoient aucun effet ſur les défenſes de la Ville, on les jugea trop enterrées. On prit le parti d'en élever les plate-formes. On refit en même-tems les épaulemens & les embraſures, qui étoient dans le plus grand déſordre. Ce travail fut même peu utile. Les anciennes batteries ſe trouvèrent bientôt maſquées par les ſappes, & il fut néceſſaire de les porter plus avant. Toutes ces opérations mal combinées, retardèrent beaucoup les travaux. 1706.

Le Duc de la Feuillade revint enfin devant Turin le 6 de Juillet, ayant laiſſé au Comte d'Aubeterre le ſoin de continuer ſes conquêtes dans le Piémont. Il trouva les tranchées peu avancées. Les troupes qui furent occupées à pourſuivre ſi inutilement le Duc de Savoie, retar-

1706. dèrent beaucoup, par leur absence, les opérations de ce siège. La grande quantité de bombes que les assiégeants jettèrent dans les ouvrages, en boulversoient les remparts & les parapets; mais les bras ne manquoient pas dans cette Ville; tous les habitants secondoient la garnison & valoient des soldats; de façon qu'à la pointe du jour le désordre de la veille étoit entièrement réparé.

La nuit du 11 au 12, les assiégeants parvinrent à se loger sur un des angles saillants du chemin couvert. Le Duc de la Feuillade étoit retourné dès le 10, à la poursuite du Duc de Savoie. Le 18, les ennemis réussirent à faire entrer dans la Place quarante charges de mulets de poudre; d'où l'on peut juger comment elle étoit investie. Le 21 une batterie des assiégeants, qui avoit été rétablie, commença à tirer sur les contre-gardes, couvrant les deux batteries de la Citadelle. Ce même jour, on attaqua l'avant-chemin couvert & trois lunettes qui le protégeoient, & l'on y établit un logement. Le 31, la cavalerie de la Place fit un fourrage, entre Cartillon & Saint-Maur, & favorisa l'entrée de plusieurs mulets chargés de poudre. Le 3 d'Août, il entra également un

un convoi de cent mulets chargés de poudre ; 1706.
ce qui détermina enfin le Duc de la Feuillade à investir totalement la Ville, au moyen de quatre bataillons qu'il tira des garnisons qu'il avoit mises dans plusieurs petites Villes du Piémont. On ne peut donc dater que du 4 d'Août, l'entier investissement de Turin, plus de deux mois après que le Duc fut arrivé devant la Place. Il est impossible de justifier une pareille négligence. Ce fut dans la nuit du 5 au 6 d'Août, que nous parvinmes à nous emparer du chemin couvert, & à nous y loger, & le 7, que nous commençâmes à battre en brèche, la face de la demi-lune par une batterie établie, non sur la contrescarpe, mais sur un terrein d'où on découvroit la face de cet ouvrage. Le 14, les assiégeants ayant achevé une batterie de quatre pièces de canon sur le glacis, pour battre en brèche le bastion Saint-Maurice, elle commença à tirer à la pointe du jour ; mais avant midi une pièce de cette batterie étoit déja démontée par le canon de la Place, les assiégés en ayant toujours un grand nombre, & très-bien servi. Celui de l'assiégeant ne put l'éteindre, malgré la prodigieuse quantité d'artil-

1706. lerie, conduite à ce siège. La nuit du 19 au 20, les assiégeants se logèrent dans les Places d'armes, rentrantes du chemin couvert, & en occupèrent les traverses que les ennemis avoient abandonnées. Deux batteries de quatre pièces chacune, placées sur les branches du chemin couvert de la Place d'armes de l'angle saillant de la demi-lune, commencèrent à battre en brèche les épaules des deux bastions opposés. Le 24, les assiégés firent jouer quatre fourneaux, qui enterrèrent onze pièces de canon. Le lendemain ils en firent jouer un autre qui enterra deux pièces. Il paroît qu'en établissant les batteries en brèche, on n'avoit point creusé en avant de leur épaulement, une tranchée assez profonde pour être maître des galeries des assiégés; ce qui est sujet aux plus grands inconvéniens, comme les événemens de ce siège le prouvent. L'attaque des deux contregardes & de la demi-lune, fut faite en même tems, la nuit du 26 au 27; elle réussit pour le moment. Les logemens furent faits sur les angles saillants de ces trois ouvrages; mais on y laissa si peu de monde, lorsque le jour parut, que les ennemis y rentrèrent, taillèrent en pièces tout

ce qui se trouva dans ces logemens, & les détruisirent en entier. Il est à propos d'observer ici que ces contre-gardes, qui furent si utiles à la conservation des bastions qu'ils couvroient, n'étoient que des ouvrages de terre, revêtus d'un simple fascinage, avec un rang de pallissades dans le fond de leur fossé. 1706.

Le 28 au soir, le Duc d'Orléans & le Maréchal de Marsin arrivèrent au camp devant Turin; ils visitèrent sur le champ les tranchées. Le Duc d'Orléans fut surpris de les trouver si peu avancées. En effet, il n'y avoit point encore de logement sur les contre-gardes, ni sur la demi-lune, & les bastions de la Citadelle étoient restées dans leur entier. On allégua pour justification, la nécessité où l'on avoit été de détacher une partie de l'armée pour l'employer contre le Duc de Savoie; mais comment prouver cette nécessité? Il étoit bien plus facile d'en prouver l'absurdité. Le Duc d'Orléans blâma aussi beaucoup le choix du front de l'attaque. Il fut de l'avis de tous ceux qui l'avoient dit inutilement tant de fois, qu'il falloit commencer par se rendre maître de la Ville. Le 31 le Duc de la Feuillade fit don-

1706. ner un second assaut en plein jour aux deux contre-gardes & à la demi-lune qui furent prises d'abord, mais bientôt reprises par la garnison qui les attaqua avec la plus grande vigueur. Cette action qui n'eut aucun succès, nous occasionna une grande perte d'hommes, & sur-tout d'Officiers. Les travaux des assiégeants continuèrent les jours suivants de la même manière. La nuit du 4 au 5, ils achevèrent de rétablir une batterie de quatre pièces de canon à la gauche de la demi-lune, qui tirèrent contre le bastion de Saint-Maurice, par le vuide qui étoit entre la contre-garde & la demi-lune. La nuit du 5 au 6, les batteries continuèrent & renversèrent une partie assez considérable du revêtement du rempart de la Citadelle. Le siège en étoit-là, quand le Prince Eugène passa la Doire, & attaqua la partie des lignes qui étoit entre la Doire & la Stura.

Lorsque le Duc d'Orléans fut arrivé au camp devant Turin, il assembla un Conseil de Guerre, composé du Maréchal de Marsin, du Duc de la Feuillade & autres Officiers généraux, dans lequel il exposa son sentiment. Ce Prince étoit d'avis

qu'en laiſſant ce qui étoit néceſſaire pour garder les tranchées & un corps de l'autre côté du Pô, pour contenir les milices qui paroiſſoient dans cette partie, on marchât avec le reſte de l'armée au-devant des ennemis. L'avis du Maréchal de Marſin fut contraire. Il opina pour reſter dans les lignes, & cet avis paſſa. On a dit dans le tems, & depuis tout le monde a répété, que ce Maréchal avoit des ordres ſecrets qu'il montra dans ce moment, pour qu'on déférât à ſon ſentiment. Si ce fait n'eſt pas appuyé de preuves inconteſtables, nous le combattrons par des raiſonnemens fort plauſibles. Quoi qu'il en ſoit, le parti de ſe renfermer dans les lignes étant pris, il y avoit à pourvoir aux ſubſiſtances; première obligation à laquelle toute autre devoit céder. L'armée manquoit de farines; circonſtance bien étrange pour un moment ſemblable! On ne pouvoit les tirer que de Suze. On crut, ſans doute, avoir pourvu à un beſoin ſi urgent, ayant ordonné un grand convoi qu'on attendoit d'un jour à l'autre; mais depuis que les ennemis eurent paſſé le Pô, le 4 de Septembre, pour venir à Bienaſco, ſur le Sangon, il falloit ſonger à la 1706.

1706. sûreté de ce convoi, qui avoit dix lieues de France à faire entre la Doire & la Stura, & penser que l'escorte aux ordres de M. de Bonnelle, ne feroit plus suffisante. Delà il se présentoit naturellement de faire marcher en avant une division de l'armée pour le recevoir. Ce mouvement eut opéré deux grands effets: de conserver le convoi, & d'empêcher l'ennemi de passer la Doire, ou du moins de le forcer à la remonter pour tenter un autre passage. Dans cette situation, on eût eu plus de tems pour démêler le véritable projet de l'ennemi. S'il eût persisté dans son dessein, & qu'il eut passé plus haut cette même rivière, il se feroit trouvé un gros corps de plus dans cet espace, entre la Doire & la Stura: il eût fallu dans ce cas, deux jours de marche à l'ennemi, au lieu d'un, pour se mettre à portée d'attaquer les lignes : ces lignes auxquelles on travailloit dans cette partie, eussent été plus perfectionnées, & l'ensemble de tous ces avantages eût pu faire changer totalement l'événement du combat; mais personne n'imagina cette manœuvre, que le plus simple raisonnement devoit suggérer. Le convoi fut attaqué le 5 par un gros corps de

l'armée ennemie qui paſſa la Doire. M. de Bonnelle & les trois quarts de l'eſcorte furent pris. Il ne s'en ſauva que l'avant-garde & une centaine de mulets du convoi, qui parvinrent juſqu'au camp. Il falloit de même, dans l'inſtant que le Conſeil de Guerre eut décidé d'attendre l'ennemi dans ſes lignes, y faire travailler entre les deux rivières, où elles avoient été ſimplement commencées. On n'y ſongea que le ſoir même, veille de la bataille; de manière que ni l'une ni l'autre de ces diſpoſitions préalables n'eut lieu. 1706.

Le Duc de Savoie & le Prince Eugène s'étant déterminé à faire leur attaque entre la Doire & la Stura, ils paſsèrent la Doire le 6 de Septembre; ils appuyèrent leur droite à Pianeza, & leur gauche à la Vénerie, à une demi-lieue de notre camp. Ce mouvement ne permit plus de douter que l'attaque ne fût décidée entre les deux rivières, & ce parti devoit fixer toutes les incertitudes ſur celui que nous avions à prendre. Rien n'étoit plus avantageux pour nous, que ce projet d'attaque dans un eſpace auſſi reſſerré. Il nous permettoit d'oppoſer des forces conſidérables, puiſque nous n'avions plus rien à crain-

1706. dre pour nos tranchées. Elles se trouvoient entre la Doire & le Pô. Les ennemis ne pouvoient repasser la première de ces rivières, assez promptement pour que nous ne les y eussions pas devancé.

S'il nous est permis de nous expliquer, nous dirons que le Duc de Savoie & le Prince Eugène firent choix du côté qui leur étoit le moins avantageux. Ils trouvèrent, dit-on, nos lignes point achevées entre les deux rivières, & ils y virent un corps de troupes peu considérable; mais en deux jours de tems, une armée a bientôt transformé de mauvaises lignes en de bonnes, lorsque l'espace est peu étendu; & quant à la quantité de troupes, elle peut changer d'un moment à l'autre. D'aussi petits avantages, même d'aussi incertains, n'auroient pas dû l'emporter dans l'esprit de pareils Généraux, sur d'autres avantages bien plus réels qui se présentoient d'un autre côté. Leur armée passa le Pô le 14 de Septembre, & fut camper à Bienasco. Ils tenoient un corps de huit à neuf mille hommes de milices, avec deux régimens Allemands, de l'autre côté de cette rivière. Ils pouvoient le lendemain 5, faire

faire paroître une tête vis-à-vis de nos lignes, 1706.
entre la Doire & la Stura, & marcher avec toutes leurs forces, en descendant le Pô à cheval sur cette rivière, menaçant également nos retranchemens à la rive droite du Pô, & nos lignes du Valentin, à la gauche de cette rivière. Nos tranchées étant à portée de cette dernière attaque, eussent exigé plus de troupes pour les garder. Ce côté avoit encore deux avantages bien considérables : l'un de pouvoir secourir la Place, le 5 au lieu du 7, & l'autre de n'avoir rien à craindre pour la retraite, en cas de mauvais succès ; remontant le Pô, si l'on n'avoit pas le tems nécessaire pour le passer plus près, on avoit tout le haut Piémont de libre ; tandis qu'en attaquant entre les deux rivières, si l'armée eût été battue, elle se fût trouvée sans retraite. Elle n'auroit eu que le seul parti de tenter de vive force de repasser la Doire ; & l'on sçait qu'une armée battue est peu propre à exécuter de pareilles manœuvres. C'est en balançant toutes ces considérations, qu'on peut juger le mérite du parti que le Duc de Savoie & le Prince Eugène ont pris pour exécuter cette grande entreprise, & non en

1706. en admettant des éloges dictés par l'événement.

Il convient de même d'examiner ſi nous avons dû ſortir de nos lignes pour donner le combat, ou y reſter pour le recevoir.

Nous avons été battus en y reſtant; c'eſt peut-être la ſeule raiſon qui en a déterminé le blâme public. Le ſiège d'une Place de la conſéquence de Turin, eſt la plus grande entrepriſe qui puiſſe être exécutée à la guerre: celle qui demande plus de combinaiſons juſtes, plus d'art & plus de ſcience. Ceux qui en jugent autrement ne la connoiſſent pas. La conduite des travaux a ſans doute ſes difficultés; mais lorſqu'il faut ſe défendre d'un côté contre une garniſon forte & nerveuſe, & de l'autre, contre une armée qui menace pluſieurs points, c'eſt alors qu'on ſe trouve embarraſſé pour démêler le meilleur parti à prendre. On a deux objets principaux, qu'il ne faut pas perdre de vue: de battre ſon ennemi & d'empêcher le ſecours d'arriver; or la façon la plus sûre de s'oppoſer au ſecours, eſt de ſe tenir le plus près de la Place qu'il eſt poſſible. Toutes les fois que vous vous en éloignerez, vous pouvez être tourné par le détachement deſ-

tiné à s'introduire dans la Place, à moins de laisser des forces suffisantes pour pouvoir la tenir exactement investie. Alors c'est le cas de deux armées: l'une de siège & l'autre d'observation, & c'est le plus sûr, sans contredit; mais quand on n'en a qu'une, est-il sage de la diviser, partie pour continuer le siège, partie pour aller au-devant de l'ennemi? Si l'une est battue, que devient l'autre? Le plan de campagne que le Roi avoit fait pour cette année en Italie, étoit fort au-dessus des forces qu'il y avoit fait passer. 1°. Parce que celles de l'Empereur étoient plus considérables qu'elles n'avoient encore été les années précédentes; & 2°. Parce que le siège de Turin demandoit à lui seul une armée plus forte que n'étoient celles de Piémont & du Milanois réunies. Celle du Milanois avoit encore à se diviser, d'une part, pour garder le haut Minciò & couvir le Milanois, & de l'autre pour empêcher la marche du Prince Eugène, par delà le Pô, qui devoit aller en Piémont. On ne peut garder une aussi grande étendue de pays, qu'au moyen d'une armée très-nombreuse. De même pour une grande Ville assiégé, il faut une armée d'observation supérieure, & une destinée uni-

1706. quement au siège; & les lignes de circonvallation n'ont été imaginées que pour suppléer à l'armée d'observation. Le seul tort qu'on ait eu, en les adoptant, c'est de n'en avoir pas imaginé de meilleures. Ce tort là ne peut se réparer dans celles mêmes qui ont été le mieux exécutées, puisqu'il tient à la méthode; mais on l'a eu au dernier degré à Turin, où elles ont été à peine tracées dans certains endroits ; & il faut convenir que dans la situation où étoient les choses, à l'approche du Duc de Savoie, le parti étoit difficile à prendre. Aller au devant de l'ennemi ? Avec combien de troupes auroit-on pu y marcher ? dix à douze mille hommes de milices ou autres, se présentoient de l'autre côté du Pô. Il falloit y laisser un gros corps : il en falloit un considérable, en s'éloignant pour la garde de la tranchée. On sçait que le Comte de Thaon avoit disposé douze bataillons, quatre cent grenadiers & cinq cent chevaux, avec six pièces de canon, pour favoriser l'attaque du Duc de Savoie, non compris huit bataillons de milices de la Ville, qui devoient garnir le front attaqué de la Citadelle. Si l'on n'eût pas réussi dans le combat qu'on

eût été chercher en avant; qu'eſt-ce qu'on auroit dit? Il n'y a pas à douter qu'on ne ſe fût recrié contre cette manœuvre, qui eût été traitée d'extravagance. L'armée n'avoit point de pain: il falloit aſſurer l'arrivée du convoi: il falloit, ſans y perdre un inſtant, travailler aux lignes entre les deux rivières: il falloit y placer derrière deux lignes d'infanterie, autant de cavalerie: il falloit faire à la hâte, nombre de ponts ſur la Doire, tenir une forte réſerve prête à paſſer cette rivière ſuivant le beſoin; & le Duc de Savoie ſe fût mal trouvé de s'être enfourné dans un pareil entonnoir; il eût été battu à plate-couture & ſans aucune retraite. Qu'on ſe donne la peine d'examiner ſur la carte du pays, ſa poſition entre ces deux rivières, & l'on jugera ſi tout ce que nous avançons n'eſt pas dans l'ordre des choſes les plus vraiſemblables. 1706.

M. de Voltaire, qui parle de tout, & ne parle de guerre qu'en homme d'eſprit, dit, dans ſon Siècle de Louis XIV: « Que l'avis de M. le Duc » d'Orléans & du Conſeil de Guerre, avoit été » de marcher en avant; qu'alors le Maréchal de » Marſin tira de ſa poche un ordre du Roi, par

1706. » lequel on devoit déférer à ſon avis, & ſon avis » fut de reſter dans les lignes ». Cette anecdote ſe trouve à-peu-près de même par-tout. Elle s'eſt débitée alors, & s'eſt perpétuée depuis. Les partiſans du Duc d'Orléans, & les ennemis de Chamillard, ſont peut-être les ſeuls qui en aient parlé; mais M. de Voltaire y met du ſien, comme il ſe l'eſt tant de fois permis. Il cite ce que Méthuin, Ambaſſadeur d'Angleterre, lui a dit, comme le tenant du Maréchal de Marſin, qu'il avoit vu mourir, *que c'étoit contre l'avis de ce Maréchal, que nous étions reſtés dans nos lignes.* Si M. Méthuin ne l'a dit qu'à M. de Voltaire, il faut donc l'en croire ſur ſa parole; mais il y ajoute ſon explication : « C'eſt, dit-il, que le Maréchal de » Marſin, en prenant congé à Verſailles, avoit » repréſenté au Roi, qu'il falloit aller aux ennemis, en cas qu'ils paruſſent pour ſecourir » Turin; mais que Chamillard, intimidé par » les défaites précédentes, avoit fait décider » qu'on devoit attendre, & non préſenter la » bataille ». Le Maréchal de Marſin n'étoit point un donneur de batailles; il en avoit reçu une ſeule dont il s'étoit très-mal tiré: Quelle

apparence que, dès Verſailles, il ait dit ſon avis 1706.
au Roi, ſur un événement auquel perſonne ne croyoit! Quelle apparence que M. de Chamillard ait voulu lier les mains au Maréchal de Marſin ſa créature, à ſon gendre le Duc de la Feuillade qu'il chériſſoit, & à tous les Généraux de cette armée! Mais s'il étoit poſſible que les malheurs paſſés lui euſſent donné cet excès de timidité : qu'il eût fait enfin ſigner un pareil ordre au Roi, en eût-il fait un ſecret à ſon gendre, que cet ordre intéreſſoit ſi fort? Pouvoit-on même le lui laiſſer ignorer? Ne lui auroit-on pas, au contraire, dépêché un courier pour le lui apprendre, & lui recommander de ſe retrancher juſqu'aux dents? Mais le Duc a prouvé qu'il n'en a jamais rien ſçu, par la négligence avec laquelle il a fait faire ſes lignes. Il n'imagina point d'en avoir jamais beſoin. Il croyoit prendre cette Ville avec la plus grandre facilité, & il ne s'y eſt négligé que parce qu'il étoit frappé de cette opinion. Son peu de connoiſſance dans ce genre : celles de ſon beau-pere, qui ne valoient pas mieux, leur avoient fait penſer, qu'avec beaucoup de canons, de poudre, de bombes & de boulets, on prenoit

1706. une Ville. Ainsi, il est démontré que rien de ce qui arriva n'avoit été prévu. Il ne faut point donner à M. de Chamillard ce qui ne lui appartient pas; il ne fut que trop riche d'ailleurs.

Cette défense de nos lignes, si mal préparée, n'en fut pas moins des plus vigoureuses de la part de nos troupes. Elles y firent des prodiges. Huit à dix mille hommes, attaqués par trente-cinq à quarante mille, semblent ne pas devoir tenir un instant. Elles n'étoient point assez nombreuses pour garnir tout l'espace; la droite n'alloit point jusqu'à la rivière; les ennemis repoussés de tous côtés, apperçurent cet intervalle, y portèrent une colonne d'infanterie, suivie de la plus grande partie de leur cavalerie, qui prit en flanc & à dos, les brigades qui résistoient avec tant de succès, à ceux qu'ils avoient en face. Il fallut céder. Le Duc d'Orléans y reçut deux blessures, & le Maréchal de Marsin s'y fit tuer. La valeur ne suffit pas dans les Généraux; il faut de la tête, sçavoir disposer avec prudence & exécuter de sang froid.

Cette première défaite étoit cependant susceptible des plus grandes ressources; nous n'avions le

pas perdu plus de deux mille hommes ; ſi l'on 1706.
eût tiré de l'armée qui gardoit les lignes, depuis le Pô juſqu'à la Doire, un corps qui ſe fût porté ſur cette rivière : qu'une partie l'eût bordé & l'autre l'eût paſſé : que M. d'Albergotti, avec les vingt mille hommes qui gardoient la hauteur des Capucins, eût fait un détachement pour border la Stura, cette armée victorieuſe eût eſſuyé un feu terrible ſur ſes flancs, & ſe fût trouvée chargée, dans la confuſion où elle étoit, par des troupes fraîches. Eût-elle entré toute dans Turin ? La poſſibilité n'y étoit vraiſemblablement pas ; mais, en le ſuppoſant, la faim eût ſous peu de jours, réduit la Ville & l'armée. Se ſeroit-elle jettée dans les Alpes ? Comment y auroit-elle vécu ? Nous en tenions toutes les Places : Suze, Feneſtrelle, Exilles, Pignerol. Le Roi de Pruſſe à Torgaw avoit été bien plus complettement défait, lorſqu'il r'attaqua les Autrichiens le ſoir même, & les força de repaſſer l'Elbe. Ce fut peut-être l'effet d'un heureux haſard ; mais nous étions à Turin dans une poſition bien-autrement avantageuſe. M. de la Feuillade malheureuſement étoit fort éloigné d'avoir les qualités néceſſaires pour

1706. frapper de pareils coups. Il n'imagina point autre chofe que de fe retirer, en abandonnant tout: cent quarante pièces de canon, dont cent de vingt-quatre, foixante mortiers, trente-cinq mille boulets, cent foixante-douze mille cartouches, cinq mille bombes, &c. Il marcha à Pignerol, où il arriva le 8, ainfi que le Comte d'Albergotti qui s'étoit retiré en très-bon ordre: il eut à paffer le Pô, la Stura & la Doire. Le Duc de Savoie le fit obferver dans fa marche, mais il n'y fut point inquiété.

On fait encore de cette retraite du côté des Alpes, un grand fujet de critique. Qu'on eût critiqué la retraite, cela étoit jufte; mais qu'on ait condamné de l'avoir fait du côté de nos frontières & non en defcendant le Pô, pour aller dans le Milanois fe joindre à M. de Médavi, c'eft encore un jugement qui ne part d'aucune raifon folide. Il eft, au contraire, l'effet de la préférence qu'on eft toujours difpofé à donner à ce qu'on n'a pas fait, quand on a fait mal: il eft encore l'effet des efpérances non réfléchies, de pouvoir fe maintenir en Italie, qu'avoit fait naître la bataille de Caftiglionne, gagnée par le Comte de Médavi

le 8 Septembre, ſur le Prince de Heſſe. Ce Prince faiſoit le ſiège du château de Caſtiglionne, s'étant déja rendu maître de la Ville. Il ſçut que M. de Médavi étoit en marche pour ſecourir le Château : il laiſſa un détachement de ſon armée pour continuer le ſiège, & fut au-devant de l'armée Françoiſe pour la combattre. Il fit exactement ce qu'on auroit voulu que M. le Duc d'Orléans fît à Turin ; mais le Prince de Heſſe fut bien battu, & perdit dans cette action ſept mille ſix cent hommes, tués, bleſſés ou priſonniers. Il perdit entièrement tout ce qu'il avoit laiſſé pour continuer le ſiège ; d'où l'on voit que ce n'eſt pas un moyen aſſez certain, pour avoir de ſi grands regrets de ne l'avoir pas vu employer à l'occaſion du ſiège de Turin. Cette nouvelle de la bataille de Caſtiglionne, au milieu de tant d'autres accablantes, fut reçue avec tranſport, & de-là on fit un tort de plus à cette armée battue, de ne s'être pas retirée dans l'intérieur de l'Italie ; mais l'on a vu que ſon convoi de Suze ayant été pris, elle n'avoit pas pour vingt-quatre heures de pain. En eût-elle trouvé une quantité ſuffiſante pendant une ſi longue marche ? Pouvoit-on, dans cette incertitude, 1706.

1706. l'entreprendre? Arrivée dans le Milanois, d'où auroit-elle tiré ses recrues? Les bataillons n'étoient pas à plus de trois cent: elle se fût entièrement ruinée, & les restes n'auroient pu sortir d'Italie, que par une capitulation. Sa retraite dans les gorges du Piémont dont toutes les Places fortes étoient à nous, la mettoit au contraire, dans le cas d'y rentrer plus puissante qu'elle ne l'étoit, si le Roi l'avoit jugé à propos. On fut au moment d'y faire rentrer tout de suite vingt mille hommes sous les ordres de M. de Bezons; mais la Cour ne persista pas dans ce dessein. Elle remit à l'année suivante à recommencer ses opérations. Dans cet intervalle, elle se dégoûta de cette guerre, & au lieu d'y faire rentrer l'armée, on signa le 13 Mars un traité de suspension d'hostilité dans la Lombardie, par lequel il fut arrêté que les troupes, aux ordres du Comte de Médavi, qui montoient encore à vingt mille hommes, évacueroient toutes les Places qu'elles occupoient, & rentreroient en France. Elles rendirent ainsi Milan, Crémone, la Mirandole, &c. & mirent l'Empereur en possession d'une grande étendue de pays. Ce traité occasionna la perte de tout le Royaume

de Naples, ainſi que le ravage du Dauphiné, de 1706.
la Provence, qui finit par le ſiège de Toulon. Il fallut une armée plus forte pour chaſſer les ennemis hors du Royaume, qu'il n'en eût fallu pour ſe remettre en Italie ſur le même pied, où le Roi étoit au commencement de la campagne précédente; mais la conſtance n'étoit pas la vertu des Miniſtres de France.

Les détails dans leſquels nous venons d'entrer, ſur les lignes de Turin, & ſur le malheureux combat qui en a été la ſuite, font appercevoir évidemment que ſi le ſiège eût été bien conduit, ou du moins que les lignes de circonvallation euſſent été d'une bonne défenſe, nous euſſions eu des ſuccès brillants, à la place des plus funeſtes revers. A l'égard de la réduction de la Place, c'étoit une grande & difficile entrepriſe. Par le côté où on l'a attaqué, elle réuniſſoit tous les avantages connus, dans l'art de fortifier, mis en uſage juſqu'à nos jours. Elle avoit une garniſon nombreuſe qui ſe défendoit comme il eſt naturel de défendre la Capitale des États de ſon Souverain. Toutes les fortifications en étoient raſantes, nous l'avons déja obſervé; on ne peut

1706. point détruire ce qu'on ne voit pas. Le contraire ſe trouve dans nombre de villes de guerre qui paſſent pour bonnes, & qui ſont intrinſéquement très-mauvaiſes. Tout le front de l'attaque étoit miné. On y a été en tâtonnant; & malgré cette circonſpection, on n'a pas pris les précautions néceſſaires, avant d'établir les logemens, & ſur-tout les batteries en brèche; ce qui a occaſionné de grandes pertes & de grands retards; on a emporté des ouvrages où l'on n'a pas tenu des forces ſuffiſantes pour les conſerver; mais les fautes capitales, & que rien ne peut excuſer, ſont, d'abord d'avoir employé vingt jours devant cette Place, en préparatifs pour ouvrir la tranchée. Il faut ſept à huit jours au plus, & il en falloit moins à un Général autant favoriſé que le Duc de la Feuillade, ſi les combinaiſons & la prévoyance euſſent été ſon genre; enſuite de n'avoir pas fait ſur le champ l'inveſtiſſement total de cette Place. Elle eût été obligée de ſe rendre, un mois avant l'attaque du Duc de Savoie, s'il lui eût ôté toute communication extérieure; de façon qu'il a été quatre mois cinq jours devant cette Place, & il l'eût réduite en

deux mois & demi au plus, ſans le tems qu'il y a perdu, qu'il pouvoit ne pas perdre. 1706.

Mais enfin, s'il ſe fût occupé à faire faire de bonnes lignes, ou du moins d'auſſi bonnes qu'on les pouvoit faire, huit mille payſans aidés des travailleurs & de l'armée, en trois mois euſſent exécutés des travaux que l'ennemi eût été forcé de reſpecter, ou bien il eût payé cher ſes tentatives. C'eſt donc dans des cas ſemblables où nos méthodes deviennent précieuſes, ſi nous oſons le dire; des lignes conſtruites dans le genre de celles dont nous avons donné un exemple, Planche x, n'ont point de parties foibles. Elles ne peuvent être attaquées que par des points connus, qu'on ſoutient avec des avantages ſi grands, qu'il eſt au-deſſus de la poſſibilité de les emporter de vive force. Trois ou quatre de nos redoutes à flèche, eſpacées dans le terrein qui ſe trouve entre les deux rivières de la Doire & de la Stura, euſſent arrêté l'ennemi, quelqu'effort qu'il eût pu faire, ſans qu'il y eût aucune inquiétude à avoir pour les autres parties de la circonvallation, puiſque le propre de cette méthode, eſt d'être à l'abri de toute entrepriſe, par un petit nombre

Planche x.

1706. de troupes placées dans les redoutes non attaquées; ainſi, l'on peut ſans aucun danger, entreprendre un ſiège conſidérable, avec une ſeule armée, en ſe couvrant par de ſemblables lignes. On peut être sûr qu'elle n'aura rien à craindre des armées qui pourroient ſurvenir dans le deſſein de la combatre.

RÉSUMÉ.

Que nous préſente donc le règne que nous venons de parcourir ? Un Roi doué des plus éminentes qualités, & ſemblant craindre d'en faire uſage: une ſuite d'événemens heureux & malheureux: ſous le même Prince, de grands Hommes, & des hommes les plus communs chargés ſucceſſivement des mêmes fonctions: un éloignement aſſez marqué pour les Généraux d'un talent diſtingué: un penchant très-viſible pour les plus médiocres. Comment expliquer cette bizarrerie apparente? C'eſt que Louis XIV étoit né jaloux de la grandeur d'autrui, comme ſi elle ne pouvoit être acquiſe qu'aux dépens de

la

la ſienne; ainſi dominé par cette paſſion pour la grandeur, il voulut être à la fois conquérant & juſte. Pour obtenir l'encens dû à des qualités ſi oppoſées, il fit la guerre ſur les moindres prétextes, & la paix ſans en tirer d'avantages; il ſe fit ſur-tout illuſion, ſur ſes principes politiques; il crut pouvoir acquérir des Alliés, plutôt par la terreur de ſa puiſſance, que par la fidélité dans ſes engagemens. Le premier pas qu'il fit dans cette fauſſe route, influa ſur le reſte de ſon règne. Il fit continuellement de vains efforts, pour en effacer le ſouvenir; il en porta la peine juſqu'à la fin de ſes jours. Nous voulons parler de ſa conduite avec la Hollande, immédiatement après la mort du Cardinal Mazarin. Nous avons dit comment il avoit accepté l'offre faite par les États-Généraux, du partage des Pays-Bas Eſpagnols, en trois parties. Un certain nombre de Places devoit lui être cédé, pour aſſurer d'autant mieux ſes frontières; quelques autres cédées aux Hollandois pour le même objet, & le reſte devoit être reconnu République indépendante, ſous la protection de l'une & l'autre Puiſſance.

A la mort du Roi d'Eſpagne Philippe IV,

l'ambition du jeune Monarque, animée par des Miniſtres jaloux de le gouverner, lui fit préférer des avantages illuſoires, aux avantages réels dont il étoit déja certain. Il prit, d'après leur tableau, une fauſſe idée de ſa puiſſance. Pour flatter ſon amour propre, ils lui perſuadèrent qu'il n'avoit qu'à vouloir; l'Europe entière, ſelon eux, ne pouvoit lui réſiſter. Quelle vertu n'eût pas ſuccombé à tant de pièges, dans un âge auſſi tendre? Ils préparèrent la rupture avec la Hollande, en ne lui fourniſſant pas contre l'Angleterre, les ſecours portés par les traités & tant de fois promis. Cette première infidélité laiſſa des traces profondes. Une ſeconde, plus alarmante encore, acheva d'aliéner les eſprits. L'Ambaſſadeur du Roi aſſura, par ſes ordres, aux États-Généraux, le 29 d'Avril 1667, qu'il n'entreprendroit rien pour les droits de la Reine dans les Pays-Bas, ſans leur en donner avis. Cependant, dès le 16 de Mai, ce Prince entra en Flandre avec deux corps d'armées: il s'empara de pluſieurs Places, mais il ne fit pas, à beaucoup près, tout ce qu'il pouvoit y faire. Les Hollandois profitèrent habilement des ménagemens qu'on conſerva pour

eux, & du tems que le peu de vigueur des opérations en Flandre, leur donna pour former la triple alliance le 28 Janvier 1668, avec l'Angleterre & la Suède; & ce foible obſtacle ſuffit pour arrêter l'impétuoſité des premiers effets de l'ambition du Roi. Il conſentit à la paix, qui fut ſignée à Aix-la-Chapelle, le 2 de Mai de la même année. Il ne fut armé qu'un an.

Ayant auſſi facilement cédé, il ne ſemble pas qu'il eût dû en conſerver un reſſentiment ſi vif. Cependant depuis ce traité, il ne reſpira que vengeance. Punir les Hollandois de s'être oppoſé à ſes deſſeins, étoit le vœu de ſon ame, & le cri de ſon Conſeil. Louvois le dominoit alors. La tête ardente de ce Miniſtre animoit continuellement les diſpoſitions du Roi. On reprit les armes en 1672; on entra en Hollande, ne trouvant que de légers obſtacles. Le Roi avoit ſous lui les plus grands Généraux de l'Europe, les Turenne, les Condé; mais ils n'étoient que les inſtrumens que Louvois faiſoit agir, ſuivant ſes paſſions & ſuivant ſes idées. Elles n'étoient pas d'un homme de guerre, il s'en falloit de beaucoup; mais ce qu'il y avoit de plus contraire aux ſuc-

cès, c'eſt que c'étoit lui qui préparoit les moyens; il en jugeoit mal, & ils furent toujours inſuffiſants. Le Roi parvenu à Utrecht le 20 de Juin, s'y trouva à la tête d'une armée peu conſidérable. Louvois n'avoit pas pourvu aux troupes de garniſon, néceſſaires à laiſſer dans les Places. Ces troupes euſſent dû être à la ſuite de l'armée conquérante. Une grande partie de cette armée fut obligée d'y ſuppléer. Elle ſe trouva très-affoiblie au moment où il eût été néceſſaire qu'elle fût la plus forte. L'avis de M. de Pomponne au Conſeil, ſuppoſé vrai, n'étoit pas praticable. Raſer les enceintes des Villes conquiſes, & n'y point tenir de troupes; comment ſoutenir une armée à cette diſtance des frontières, ſans aucun point d'appui? Comment communiquer? Comment ſubſiſter? On n'eſt maître d'un pays, que quand on y a des établiſſemens ſolides. Les Tartares ont traverſé l'Aſie de tous les ſens, & n'ont jamais ſoumis l'Aſie. Les forces du Roi n'étoient pas ſuffiſantes: c'eſt-là le vice fondamental du projet; mais Louvois, emporté par des idées auſſi vaſtes que peu réfléchies, ne connut pas le danger de la ſituation. Il fut inſenſible aux ſoumiſſions des Hol-

landois, qui vinrent ſe mettre à la merci du Roi. Ce Prince inflexible comme ſon Miniſtre, ne voulut pas les entendre. Réduite au déſeſpoir, la République trouva des reſſources, & la guerre la plus animée fut réſolue. Ils la firent avec tant de ſuccès, aidés de leurs puiſſants Alliés, qu'ils forcèrent bientôt le Roi à abandonner toutes les conquêtes qu'il avoit faites ſur eux, & le mirent dans le cas de ſoutenir ſeul la guerre, contre la plus grande partie des Puiſſances de l'Europe. Ce Prince combattoit avec avantage de tous les côtés. M. le Prince, M. de Turenne, avec de petites armées firent les plus grandes choſes. MM. de Luxembourg & de Créqui, après eux, ſoutinrent la ſupériorité du Roi qui ne ceſſoit cependant depuis pluſieurs années, d'offrir la paix à ſes ennemis. Ils la refuſoient conſtamment; mais les Hollandois cédant aux ſollicitations que le Roi leur fit faire & aux avantages qu'il leur fit offrir, obligèrent les autres Puiſſances, leurs Alliés, de ſigner avec elle la paix à Nimègue, le 10 Août 1679.

Ce traité fut à peine conclu que Louvois, dont l'intérêt étoit de tenir le Roi armé, l'entraîna

encore dans de nouvelles entreprises qui ne pouvoit manquer de rallumer la guerre. On connoît toutes ses infractions aux conditions de la paix qui venoit de se faire. Cette déférence du Roi aux volontés de ce Ministre, est inexplicable, en considérant l'empressement avec lequel il avoit desiré la paix. Ce fut l'effet de cette même ambition qui vouloit toujours par-delà ce qu'elle avoit obtenu. Il l'eut enfin cette guerre qu'on peut dire qu'il avoit bien cherchée. Il vit réunir contre lui en 1688, toutes les Puissances de l'Europe.

Si le Roi, en n'acceptant pas le partage des Pays-Bas & leur érection en République, offerte par la Hollande, avoit adopté une fausse politique, il prit des mesures tout aussi nuisibles à ses intérêts, en ne commençant pas cette guerre par une invasion en Hollande. Il n'avoit que ce seul coup à frapper, pour faire échouer les grands projets du Prince d'Orange sur la Couronne d'Angleterre, & l'assurer sur la tête de Jacques II, son Allié & son ami. Ce fut l'avis de tous les Membres de son Conseil, à l'exception de M. de Louvois. Ce Ministre craignit qu'en contenant

les Hollandois. & en empêchant l'invaſion en Angleterre, la guerre n'eût pas lieu ; il fut d'avis de commencer les hoſtilités par le ſiège de Philiſbourg. Le Roi, par une foibleſſe inconcevable, y déféra ; c'étoit attaquer l'Empire & le forcer à ſe déclarer pour l'Empereur ; c'étoit laiſſer la Hollande libre d'aider, de toutes ſes forces, ſon Stadhouder à devenir Roi d'Angleterre, & réunir ſous l'autorité d'un ſeul, la puiſſance des deux États ; c'étoit enfin perdre le ſeul Allié que le Roi eût ; mais une guerre ſanglante devoit en réſulter : Louvois le vouloit ainſi : ſon avis prévalut, & Monſeigneur le Dauphin partit au mois de Septembre 1688, pour aller aſſiéger Philiſbourg.

On ne peut, ſans reſſentir une véritable peine, voir faire de pareilles fautes à un Prince ſi digne d'être diſtingué parmi les Rois. Il avoit alors cinquante ans. Comment pouvoit-il, dans la force de ſa raiſon, adopter les idées d'un Miniſtre, ſi viſiblement contraires à ſes intérêts. On n'a pas la reſſource, pour le laver d'une telle foibleſſe, de révoquer en doute, ce fait atteſté d'ailleurs par l'accord de tant d'Hiſtoriens, parce qu'en le faiſant l'auteur de ce mauvais projet, ce ſeroit

le ſuppoſer dénué des ſeules lumières du bon ſens; & l'on ſçait combien il en étoit éloigné. Non; c'étoit un effet de l'habitude qu'il avoit contractée, de ſe laiſſer décider dans chaque Département, par celui à qui il l'avoit confié. Les Mémoires de Berwick nous en fourniſſent une preuve qui ne permet pas d'en douter. « En l'année 1708 (dit ce Maréchal) M. de » Chamillard fit un projet magnifique; il ne » s'agiſſoit pas moins que de pénétrer en Alle- » magne avec une armée formidable: de faire » ſoulever la Bavière, & de ſe rendre maître de » tout le pays entre Munich & l'Alſace... Après » l'avoir examiné à fond, je le trouvai imprati- » cable en tout point. Ainſi je crus qu'il falloit » diſcuter l'affaire ſérieuſement avec le Roi, » afin de ne point m'attirer enſuite le blâme de » ne l'avoir pas exécuté. Je ſuppliai Sa Majeſté » que lorſque j'aurai à en raiſonner avec elle, » Saint-Frémont y fût préſent, comme étant » mieux inſtruit que perſonne, tant du projet » que du pays. Je menai donc Saint-Frémont » avec moi dans le Cabinet du Roi à Marly; » nous eûmes une longue converſation, dans » laquelle

» laquelle je fis voir clairement, de l'aveu même » de Saint-Frémont, le ridicule du projet. Le Roi » en fut ſi convaincu, qu'il me dit que j'avois » raiſon, & qu'il me laiſſoit le maître de faire » ce que je jugerois à propos pour ſon ſervice. » Il ajouta de plus, avec un viſage riant : *Cha-» millard croit en ſçavoir plus qu'aucun Général,* » *mais il n'y entend rien du tout.* Ce diſcours me » ſurprit d'autant plus, que M. de Chamillard » étoit le Miniſtre favori, & qui avoit toute la » confiance du Roi. Je gardai ſur cela le ſilence; » mais je compris de-là, que le Roi connoiſ-» ſoit parfaitement l'inſuffiſance de ſon Miniſtre. » Toutefois durant le cours de cette campa-» gne, il ne laiſſa pas que de ſe laiſſer aller à » ſes idées extraordinaires».

Le Roi avoit donc inconteſtablement adopté le projet de ſon Miniſtre, qu'il trouvoit mauvais, mais ſur-tout d'un Miniſtre qu'il croit qui n'y entend rien. Car le Roi a fort bien pu ne le trouver mauvais qu'après que le Maréchal le lui a démontré; cependant il ſe laiſſe encore aller, dans le cours de la campagne, *aux idées extraordinaires de ce même Miniſtre.* Il ne peut

exifter de preuves plus claires que le Roi étoit décidé dans les affaires les plus importantes, par les hommes du génie le plus commun. Ce même projet avoit été envoyé d'abord à l'Électeur de Bavière qui l'avoit approuvé. Il devoit commander l'armée d'Allemagne chargée de fon exécution, le Maréchal de Berwick fous lui. On peut juger de-là quel Militaire c'étoit que cet Électeur, qui a fçu fi bien fe faire battre à Hochftet, à Ramillies, & qui a été fi long-tems le Généraliffime de nos armées en Allemagne & en Flandre. Qu'il eût eu cette année fous lui, un Maréchal de Boufiers, ou de Marfin, ou de Villeroy, ou de Tallard, &c. au lieu du Maréchal de Berwick, le projet du Miniftre Chamillard eût été adopté, fans difficulté. L'on juge aifément ce qu'il en feroit arrivé; & quand on fçait que les chofes ont été menées ainfi, on ne s'étonne que de ce qu'elles n'ont pas encore été plus mal.

Il eft donc bien démontré que cette guerre de 1688 eft l'ouvrage de M. de Louvois. Il l'avoit occafionnée par fes réunions injuftes, des Chambres de Metz & de Brifack, & il l'a rendue très-

grande en favoriſant l'invaſion du Prince d'Orange en Angleterre. On ſçait que M. de Seignelay avoit offert d'envoyer quarante vaiſſeaux dans la Manche, pour combattre la flotte Hollandoiſe, qui paſſoit le Stathouder en Angleterre, & que M. de Louvois s'y oppoſa, non-ſeulement par les raiſons déja dites, mais par la jalouſie qu'il concevoit contre tout Miniſtre qui avoit à exécuter quelqu'opération importante.

Nous avons rendu compte de la guerre commencée en 1688. Le Maréchal de Luxembourg, le Maréchal de Catinat & M. le Duc de Vendôme qui commandoient, ſoutinrent l'honneur des armes du Roi; nous avons vu également l'inutilité dont elle fut: que le Roi rendit, ſuivant ſes offres, ce qui avoit fait le ſujet de cette guerre; mais ce qu'elle eut encore de plus nuiſible, ce fut la connoiſſance définitive qu'elle donna de la puiſſance effective du Roi. Après la priſe de Philiſbourg & de quelques autres Places ſur le Rhin, exécutée avant que ſes ennemis fuſſent raſſemblés, il avoit été forcé de ſe tenir ſur la défenſive pendant toute la campagne ſuivante. Ce Prince avoit excité la guerre depuis

huit à neuf ans, & ne ſe trouvoit pas en état de la faire; il ne put oppoſer à ſes ennemis, pour empêcher leur progrès, que l'incendie du Palatinat. Toute ſon argenterie & les meubles précieux, de ce métal, qui décoroient Verſailles, furent envoyés à la Monnoie. Rien ne peut indiquer plus certainement une mauvaiſe adminiſtration. Il reprit la ſupériorité les campagnes ſuivantes; mais ſes ſuccès furent toujours accompagnés de ſes inſtances pour obtenir la paix. Le Duc de Savoie ſur-tout eut lieu de connoître le peu de riſques qu'il courroit, en ſe déclarant contre la France. Malgré toutes ſes défaites, le Roi le faiſoit ſolliciter continuellement; il lui offroit, chaque année, les plus grands avantages, pour l'engager à faire une paix particulière. Ce Duc s'y détermina enfin en 1695, quoique le traité ſoit daté du 4 de Juillet 1696. Il portoit une reſtitution entière de toutes les conquêtes faites ſur lui, pendant huit campagnes, & aſſuroit le mariage de ſa fille avec M. le Duc de Bourgogne, héritier préſomptif de la Couronne. On lui cédoit Pignerol, & on accordoit à ſes Ambaſſadeurs, le rang de ceux des

Têtes couronnées. Un ennemi traité ſi favorablement, eſt juſtement tenté de le redevenir bientôt.

Les autres Puiſſances ayant ſigné, l'année ſuivante à Riſwick, chacune leurs traités, la paix devint générale.

Mais cette paix ne fut pas de longue durée. La mort du Roi d'Eſpagne ralluma la guerre plus vive que jamais. Le Roi, en acceptant le teſtament de Charles II pour le Duc d'Anjou, ſe flatta de n'avoir à combattre qu'un petit nombre d'ennemis. C'étoit mal juger des diſpoſitions générales. Les meſures qu'il prit pour ſe préparer à une auſſi grande guerre, ſe ſentirent de cette confiance peu placée. L'accord de toutes les Puiſſances étoit fait, avant même qu'elles ſe fuſſent expliqué. Leur façon de penſer & leurs ſentimens leur étoient connus d'avance: Depuis long-tems le Roi étoit l'ennemi commun. Le Roi de Portugal & le Duc de Savoie, que leur poſition expoſoit davantage, ſe couvrirent dans les premiers momens, par des traités faits avec les deux Couronnes. Le Duc de Savoie en retira d'abord l'avantage de marier ſa ſeconde fille au Roi

d'Eſpagne; mais les grandes Puiſſances de la ligue ſçurent à quoi s'en tenir, & n'en comptèrent pas moins ſur ces deux Princes L'Angleterre & la Hollande qui n'étoient pas prêts, reconnurent Philippe V pour gagner du tems. Ces actes de mauvaiſe foi, ſont un jeu pour les Souverains. Ce principe connu rend inexcuſables ceux qui s'y confient. Cependant le Roi, malgré toute ſon expérience, ne ſçut pas les réduire à leur juſte valeur. Il attendit tout de ſa modération, tandis qu'il n'avoit à eſpérer que dans la force de ſes armes. Dans ce ſyſtême, il ne fit point les levées qu'il auroit dû faire. Il ſe tint dans une inaction totale en Flandre & en Allemagne, pendant toute l'année 1701, il ſe borna à faire paſſer des troupes en Italie à la faveur du traité fait avec le Duc de Savoie, mais il ordonna au Maréchal de Catinat, qui en eut le commandement ſous le Duc de Savoie, nommé Généraliſſime, d'obſerver la défenſive la plus exacte derrière l'Adigé. On a vu que cette retenue fut cauſe du mauvais ſuccès de cette première campagne, & que ce début déſavantageux détermina les petites Puiſſances à ſe réunir aux grandes.

Cette union générale étoit l'effet naturel des haines, des vengeances, des ressentimens, que les événemens précédens avoient fait naître; mais elle étoit bien plutôt l'effet des certitudes qu'on crut avoir d'humilier le Roi, & de démembrer une portion considérable de ses États. Ce Prince avoit résisté à tous les efforts de ses ennemis pendant la dernière guerre, mais il l'avoit fait, en employant toutes ses forces. Elles sembloient s'y être épuisées. Le Maréchal de Luxembourg, l'ame de tous ces succès, étoit mort. Un Contrôleur-Général, M. de Chamillard, reconnu pour un homme médiocre dans cette seule place, venoit d'avoir de plus, par la faveur de Madame de Maintenon, celle du Département de la Guerre. Le Roi étoit dans un âge avancé: Madame de Maintenon dirigeoit tout en femme d'esprit, mais en femme souvent plus occupée des petites choses que des grandes. Elle dissimuloit soigneusement au Roi ce qu'il étoit le plus important qu'il sçût, quand il pouvoit en être affecté désagréablement. La conservation de ce Prince lui étoit bien plus précieuse que la conservation du Royaume. Toutes ces considé-

rations furent pesées à une balance qui s'est trouvée des plus justes par l'événement ; & si la Providence n'eût ménagé à cet État si dangereusement attaqué, quelques nouveaux défenseurs : des Vendôme, des Villars & des Berwick, il fût infailliblement devenu la proie de ses ennemis.

De trois alliés que le Roi put intéresser dans sa cause, deux le trahirent, & le troisième, le Duc de Bavière, lui fit plus de mal qu'aucun de ses ennemis. Rien ne fut plus mal conçu que les plans formés relativement à cette union. Il semble que le hasard & le moment décidèrent de tout. Rien n'avoit été prévu : tout étoit resté dans le même état jusqu'au mois de Septembre 1702. L'Électeur alors se déclara ; il s'empara d'Ulm & de quelques autres Villes dans l'Empire. On s'occupa seulement alors à le faire joindre par une armée Françoise. Cette armée ne pouvoit aller jusqu'à lui, qu'en forçant des passages dans la Forêt-Noire, retranchés avec le plus grand soin, & défendus par des troupes nombreuses. Le Marquis de Villars, malgré la bataille qu'il gagna à Fridlingue, n'y put pénétrer la même année. Ce ne fut que l'année d'ensuite qu'il y parvint

parvint, par des opérations très-heureuſes, & qui pouvoient manquer de bien des manières. Que ſeroit devenu l'Électeur? Devoit-il ſe déclarer & agir offenſivement dans l'Empire, qu'il ne fût en état de le faire? Il n'avoit point d'autre convention à faire avec la France, s'il eût entendu ſes intérêts, que celle de recevoir des ſubſides, tels qu'il les falloit pour entretenir une armée Allemande de cinquante mille hommes, dans le cœur de l'Allemagne. Alors, tel qu'un Duc de Weimar, il falloit que tout l'Empire devînt indifféremment le théâtre de ſes opérations. Qu'il cherchât à les diriger de manière que la Bavière fût couverte: cela étoit naturel; mais qu'il ne ſe tint pas enchaîné ſur ſes frontières, ſi la conſervation de ſon armée, ou la deſtruction de celle de ſes ennemis demandoit qu'il s'en éloignât. Il ne faut point entrer dans une telle carrière, quand on attache toute ſon exiſtence à la conſervation intacte de ſes foyers. Munich, Scheleſſeim & Nienphinbourg, ſes beaux tableaux, ſes meubles précieux, étoient ce qu'il avoit de plus cher; comment la France a-t-elle pu former une alliance qui lui faiſoit une obligation de défendre

Munich, avec le même ſoin que Paris? d'avoir autant d'attention à empêcher les ennemis d'entrer dans la Bavière, que dans la Champagne? Il n'y a pas de raiſon à nous d'y avoir conſenti, & il y a de la folie à l'Électeur d'y avoir compté. Le parti qu'on prit d'y envoyer une armée, dont ce Prince devoit être le Généraliſſime, paſſoit toutes les bornes de la prudence. Que pouvoit-on s'en promettre? ſi ce n'eſt une méſintelligence entre l'Électeur & le Général François, ou des complaiſances de la part de ce dernier, abſolument contraires aux intérêts du Roi. Cloué, d'un côté, dans la partie du haut Danube pour conſerver, d'une manière quelconque, une communication indiſpenſable avec la France, tandis que les troupes de l'Électeur & une partie de celles de France, ſeroient continuellement employées à couvrir, tantôt une frontière, tantôt une autre des États de l'Électeur; c'étoit entreprendre ce ce que deux fortes armées auroient eu de la peine à exécuter. Avec les forces qui y étoient deſtinées, cette commiſſion étoit auſſi impoſſible à remplir qu'abſurde à tenter. L'événement n'a-t-il pas vérifié la juſteſſe de ces obſervations? Un

Allié pareil étoit le plus grand fardeau, dont la France pût ſe charger. Elle eût dû préférer de lui payer plutôt deux millions pour ne rien faire, que de lui en donner un, pour le rôle qu'il a entrepris de jouer. Ce Généraliſſime éternel qu'elle a eu à la tête de ſes armées pendant tant d'années : qui lui a fait manquer la campagne de 1703 en Italie & conſommé la défection du Duc de Savoie : qui lui a fait perdre les batailles d'Hochſtet en Allemagne, & de Ramillies en Flandre, avec tous les Pays-Bas, avoit été donné à ce Royaume, par Dieu dans ſa colère. Il avoit perdu ſes États : c'étoit bien par ſa faute ; mais n'en étoit-ce pas aſſez? Falloit-il lui donner encore la Flandre à perdre? Il méritoit, ſans doute, toute ſorte de ſecours dans ſes malheurs ; c'étoit un valeureux & eſtimable Prince ; il falloit lui donner de l'argent & une habitation à Saint-Germain, *aſyle ordinaire des Princes dépouillés.* Alors le Maréchal de Villars, avec lequel il étoit incompatible, confiné à l'armée d'Allemagne, auroit eu le commandement de celle de Flandre, à la place de Villeroy ; la bataille de Ramillies n'eût pas été perdue : le Duc de Ven-

dôme fût resté en Italie, & nous n'eussions pas été défaits devant Turin.

Le Roi, malgré toutes ses lumières, n'a jamais senti l'importance du choix des hommes, pour leur confier les grandes Places. De ce choix seul cependant dépend la prospérité des États. Un bon Ministre prend de justes mesure. L'étendue de la prévoyance, dépend de l'étendue des lumières. Les hommes bornés sont toujours surpris par les événemens, & jamais prêts à rien. Il en est de même des Généraux; les uns trouvent des moyens de vaincre, où d'autres ne trouvent que des moyens d'être battus. On conviendra, sans doute, assez facilement de ces vérités, mais on dira comment les connoître ces hommes supérieurs? S'il est impossible de juger exactement d'avance de l'étendue du génie, il est très-facile de distinguer ceux qui en annoncent; mille traits le décèlent à ceux qui s'appliquent à le discerner; en ne se négligeant pas sur les épreuves, on parvient à des connoissances suffisantes, pour n'employer que des sujets capables, plus ou moins; & par ce qu'ils font, on juge de ce qu'ils pourront faire.

Mais c'eſt au Roi ſeul à qui il appartient de s'occuper de pareilles recherches, parce que lui ſeul peut être affranchi de tout intérêt particulier. Ses Miniſtres ne doivent point en être exceptés. Il doit choiſir des hommes ſages, d'un âge mûr, ayant l'eſprit droit, ſolide, & ſur-tout la conception facile. Avec cette dernière qualité, on eſt promptement au niveau de tout ce qu'on doit ſçavoir. Il doit s'attacher à démêler ceux les plus propres à les remplacer. L'attention qu'il portera à cette partie, lui évitera une infinité d'autres attentions. Les Miniſtres ſont la baſe de ſon adminiſtration. Si cette baſe eſt mal fondée, quelque ſoin qu'il y prenne, il ne pourra que retarder & non empêcher le bouleverſement général.

La ſûreté de ſes États, la ſplendeur de ſon règne, exigent auſſi de ſa part, l'attention la plus ſuivie ſur les Officiers deſtinés au commandement de ſes armées. Il n'y a rien à attendre des forces réunies du plus puiſſant État, ſi elles ſont confiées à un Chef ſans talent. La nature ſeule en donne le germe. Rien ne peut y ſuppléer; on ne devient point blond quand on eſt né brun.

Il faut, par l'attention la plus ſuivie ſur l'eſpèce des ſervices, diſtinguer le bon Officier : il faut ſaiſir le premier indice & le mettre à même d'en fournir un ſecond : de-là à un autre. Si l'étendue eſt courte, on en atteindra bientôt l'extrêmité. En comptant tout, on ne peut manquer de connoître ſi le total eſt conſidérable ; mais dans cette eſpèce d'arithmétique, il faut que la plus grande naiſſance ſoit comptée pour zéro. A mérite égal, elle doit avoir la préférence ; mais c'eſt une erreur de croire que ſon éclat puiſſe inſpirer aux hommes un degré de ſoumiſſion plus grand, que celui qu'obtient le mérite diſtingué. Une armée qui a confiance en ſon Général, exécutera ſur le champ tout ce qu'il ordonne. Le Roi lui-même ne pourroit eſpérer d'être mieux obéi. Que la Nobleſſe qui a ſervi toute ſa vie de ſon mieux, avec zèle & avec courage : que celle de la Cour, agréable au Roi qui a ſervi de même, parvienne au dernier grade militaire, rien n'eſt plus convenable. Ils ſont faits pour être décorés des plus hautes dignités. Il faut qu'elles ſoient la récompenſe de leur zèle ; mais que jamais le commandement des armées ne ſoit confié qu'à ceux qui

ont marché dans la route diſtinguée qui y doit conduire. Cette route diſtinguée eſt une ſuite de faits, de nature à indiquer le génie néceſſaire à ces grands emplois, & cette même route doit être la plus courte de toutes, pour arriver au commandement. Les grades doivent être accordés à meſure que les talens ſe découvrent. L'ordre du tableau ne peut régler l'avancement que de ceux qui n'ont fait paroître rien qui les diſtingue. Objectera-t-on que ce ſeroit ouvrir une porte à la faveur? De quelle conſéquence ſeroit-il pour l'État, qu'on eût employé un poids différent pour juger le mérite d'un Officier ſingulièrement protégé, & qu'il ait obtenu un grade, en même-tems que ceux qui le méritent mieux que lui? Il ne tardera pas à être reconnu pour ce qu'il peut valoir; ſon avancement même le faiſant obſerver avec plus d'attention, l'illuſion, s'il a eu l'art de la faire naître, ſera bientôt diſſipée. Nous ne prétendons pas d'ailleurs prévenir tous les abus, mais nous avons cherché à réveiller l'attention des Adminiſtrateurs, ſur le choix des ſujets, en leur peignant l'importance majeure dont il eſt. Nous avons tâché de rendre

fenfible, par l'Hiftoire du plus beau règne que la France puiffe compter dans fes faftes, tous les malheurs dont les mauvais choix ont été les feules caufes. Un Roi plein de lumières & de talent, a eu le malheur d'être entouré de Miniftres ambitieux & de Courtifans paffionnés de lui plaire. Tous ont concouru à l'enivrer de l'encens de leurs louanges. Plus ce poifon a paru flatter ce Maître, plus ils l'ont prodigué. De cette façon, il a vécu, pour ainfi dire, hors de lui-même. Entièrement dominé par fes alentours, ils l'ont entraîné loin de la route qu'il eût tenu naturellement, s'il eût eu la force de fecouer un joug qui lui étoit rendu agréable: la force enfin de rompre ces liens, dans lefquels il étoit retenu par l'attrait de l'habitude: partage ordinaire des ames fenfibles, qui s'attachent à tout ce qui les approche & les foigne; mais enfin l'Être-Suprême, qu'il a toujours fi pieufement fervi, l'a fecouru au milieu des plus grands dangers: l'a fait fortir avec gloire d'une guerre auffi malheureufe qu'injufte; & lui a donné affez de vie, pour laiffer fon Royaume dans un état de paix, qui lui a rendu toute fa fplendeur.

Ce

Ce grand Prince, malgré tout ce qu'une analyse impartiale des événemens de son règne, a pu y montrer de défectueux, jouira dans tous les siècles de la réputation d'un des plus grands Rois que l'Europe ait vu régner, depuis qu'elle a cessé d'être barbare.

Il étoit indispensable, pour que l'objet de cet Ouvrage fût rempli, de faire connoître toutes les circonstances de cet événement mémorable d'une armée forcée dans des lignes, devant Turin, afin de détruire le préjugé établi qu'on n'y a été battu que parce qu'on a entrepris de défendre ces lignes. Le récit des faits prouve incontestablement qu'on n'a point forcé des lignes à Turin, parce qu'il n'en existoit à peine que le tracé, entre la Doire & la Stura; & si nous avons remonté jusqu'aux guerres du commencement du règne de Louis XIV, c'est qu'il n'est pas moins important que les causes premières des malheurs de ce règne soient connues, afin qu'on n'attribue pas à l'insuffisance des principes de l'art, ni à des hasards, supposés inséparables des bonnes méthodes, les mauvais succès de nos armées, & donner, par-là,

plus de confiance dans l'utilité de la ſcience.

On lit l'Hiſtoire aſſez généralement, ſans s'appliquer à démêler les rapports des événemens entr'eux. On retient les faits principaux. Ceux qui ſont extraordinaires étonnent, & laiſſent dans l'eſprit, des idées vagues d'infortunes inévitables dans les guerres que les Nations ont à ſoutenir. Ces idées tendent à admettre une eſpèce de fatalité, qui affoiblit le mérite des connoiſſances à acquérir. Les Hiſtoriens favoriſent auſſi ces ſortes d'impreſſions, par le peu de ſoin qu'ils prennent de recueillir ce qui peut faire diſparoître la ſingularité des événemens; car ils ſont toujours une ſuite naturelle du dégré d'intelligence, de capacité, de talent des agens chargés de les opérer; c'eſt ce que nous avons tâché de développer, dans l'analyſe ſuccinte que nous venons de faire de ce beau règne. Un eſprit patriotique que rien ne peut affoiblir, nous a fait eſpérer qu'en dévoilant les principes de ces grands déſaſtres, ce pouvoit être un moyen de les prévenir. Jaloux de l'honneur de la Nation, nous avons voulu ſur-tout, la laver de la honte dûe ſeulement à ceux qui l'ont ſi mal conduite: faire voir qu'elle eſt toujours

la même, dans les mêmes circonſtances, & ne pas ſouffrir que l'on faſſe un tort général, des torts de quelques particuliers. Cet objet intéreſſant, pour être bien rempli, eût demandé d'être traité avec beaucoup plus d'étendue, que nous n'avons pu lui en donner ici; mais il eût ſurtout demandé bien plus de talent. Au reſte ceci n'eſt qu'une eſquiſſe de ce qui pourroit ſe faire dans ce genre, que quelque main plus habile, pourra développer mieux un jour; & nous n'aurons point à regretter nos ſoins, ſi cette ébauche, telle qu'elle eſt, peut produire quelques bons effets.



CHAPITRE QUATRIÉME.

Des Lignes de Circonvallation en terrein irrégulier.

L'EXEMPLE que nous avons donné, Planche X, des lignes de circonvallation, étant pour un terrein ſuppoſé régulier, nous avons cru devoir en donner un ſecond dans un terrein irrégulier, & nous avons choiſi Philiſbourg, Place très-connue, ainſi que ſes environs. Nous l'avons priſe de préférence, afin de pouvoir comparer notre projet avec les lignes qui y ont été réellement exécutées en 1734, pendant le ſiège. Nous ſervions à ce ſiège, & c'eſt par nos propres yeux que nous avons eu connoiſſance de tout ce qui s'y eſt fait.

Les lignes qui furent exécutées devant cette Place, alloient du Rhin au Rhin, comme on le voit Planche XI, dans une étendue de huit mille ſix cent, à neuf mille toiſes courantes de parapet, meſurées ſuivant toutes leurs ſinuoſités. Les quatre redoutes marquées *a*, appartenantes

Planche XI.

aux anciennes lignes, y ont été comprises. Ces lignes étoient à bastions, avec fossé, avant-fossé & puits en dedans & en dehors de l'avant-fossé. Le travail en étoit très-considérable. La ligne avoit un profil, au-dessus du premier profil de M. le Maréchal de Vauban, & donnoit environ trois toises cubes de déblai par toise courante; mais les puits qui étoient des cônes tronqués de sept pieds de profondeur, donnoient chacun plus de trois quarts de toises cubes de terre. Il y en avoit deux dans trois toises; ce qui fait une demi-toise de déblai par toise. Dix rangs de puits, cinq entre les deux fossés & cinq en avant (dans des endroits il y en avoit douze), font cinq toises; l'avant-fossé de deux toises de déblai, donne avec les puits, sept toises cubes; lesquelles jointes aux trois toises de la ligne, donnent un total de dix toises de déblai par toise courante; ce qui fait pour les huit mille six cent toises quatre-vingt-six mille toises cubes de déblai de terre.

L'enceinte de nos lignes du Rhin au Rhin, suivant notre projet, sans y comprendre les redoutes à flèche, l'enveloppe extérieure du Quar-

tier général, le retranchement extérieur de la droite, avancé dans le bois, ni les lignes & redoutes intérieures contre la Place, contient fept mille huit cent, à huit mille toifes courantes de parapet. Seize redoutes à flèche, font deftinées au foutien de ces lignes. Nous avons fait voir ci-deffus, Chapitre I[er], que chaque redoute à flèche étoit de fix cent quatre-vingt-feize toifes cubes de déblai; ce qui feroit pour les feize redoutes onze mille cent trente-fix toifes cubes; mais les lignes qui les lient, étant appuyées par de femblables redoutes, & fi bien défendues; ne doivent être que d'un profil fort au-deffous de celui indifpenfable pour les lignes continues. Il y aura même une partie, d'un & d'autre côté de l'angle flanqué du milieu des lignes, entre les redoutes, qui ne doit être que fuivant le fixième profil de M. de Vauban; mais comme les parapets formant cet angle flanqué, feront un peu au-deffus de fon quatrième profil, qui eft d'une toife un tiers, par toife courante, nous fuppoferons ce dernier profil pour toutes les lignes. Elles ont huit mille toifes d'étendue : elles donneront donc douze mille toifes cubes de fouille;

ce qui ne fait que vingt-trois mille cent trente-ſix toiſes cubes, compris les ſeize redoutes à flèche. C'eſt plus de ſoixante mille toiſes cubes de terre de moins à remuer, qu'il n'y en a eu dans les lignes exécutées devant Philiſbourg; d'où il ſuit qu'on pourra exécuter la double enveloppe du quartier général, le retranchement de la droite, & les retranchemens contre la Place, avec les petites redoutes qui les ſoutiennent, ſans avoir, à beaucoup près, un remuement de terres auſſi conſidérable à faire. Ces parties d'augmentation, ſont compoſées de cinq redoutes à flèche, faiſant trois mille quatre cent quatre-vingt toiſes cubes, douze petites redoutes, qui ne ſont pas indiſpenſables, de trois cent toiſes chacune, font trois mille ſix cent toiſes cubes; enfin en ajoutant aux lignes des retranchemens extérieurs, celles qui ſont placées dans l'intérieur, on les trouvera de ſix mille toiſes de longueur; à une toiſe un tiers par toiſe courante, donne huit mille toiſes cubes; de façon que le total de ces trois objets donne quinze mille quatre-vingt toiſes encore de déblai; d'où l'on voit qu'en ajoutant cette quantité à celle ci-deſſus, on aura que trente-huit mille

deux cent ſeize toiſes cubes de déblai, en faiſant exécuter la totalité du projet qui ſe trouve, Planche XI, au lieu de quatre-vingt-ſix mille toiſes, qui ſont contenues dans les lignes qui ont été exécutées en 1734.

Cependant quelle différence, pour la force, de l'une à l'autre méthode! En quelqu'endroit que l'ennemi eût percé les lignes de 1734, il devenoit le maître de tout l'eſpace renfermé dans ces lignes. Une ſeule attaque réuſſiſſant, toutes les autres auroient réuſſi, puiſqu'il eſt impoſſible que des troupes qui bordent une ligne continue ſur quatre de hauteur, plus ou moins, ſe tiennent à leurs poſtes après que l'ennemi y a pénétré. Elles ſeroient priſes en flanc, chargées par derrière & culbutées les unes ſur les autres en un inſtant. Toute l'armée Françoiſe derrière ces lignes, étoit, il faut l'avouer, dans une ſituation des plus dangereuſes ; le Rhin derrière elle, débordé pendant une partie du ſiège : il avoit une lieue de large : pas un pont n'avoit pu tenir, & les abords en furent impraticables long-tems après le débordement. Il n'eſt pas concevable comment le Prince Eugène a pu ne pas tenter cette

cette grande fortune. Le côté du bois lui étoit on ne peut pas plus avantageux. Nous lui avions laissé faire un retranchement le long du côteau à notre droite, qui n'étoit pas à trois cent toises du nôtre. Toutes les nuits les patrouilles se fusilloient. Nous avions ridiculement placé nos abattis. Ils n'étoient pas à cent toises de plusieurs endroits de nos lignes; il pouvoit faire derrière telle disposition qu'il lui auroit plu ; il eût bientôt franchi un si foible obstacle. Le Prince Eugène avoit le fonds de cent dix mille hommes; Nous en avions beaucoup moins, & nous avions à garnir plus de huit mille six cent toises de retranchement. Il faut douze hommes par toise à quatre de hauteur seulement : ce qui feroit cent trente-deux mille hommes d'infanterie. On trouve dans les Mémoires de Berwick, que le Maréchal de Luxembourg avoit été d'avis, au siège de Mons en 1691, d'attendre l'ennemi dans les lignes. M. de Berwick fait parler ainsi ce Maréchal : « Lorsqu'on n'a qu'une petite armée, » & que par conséquent on ne peut être égale- » ment en force dans tout le tour de la circon- » vallation, il vaut mieux sortir de ses lignes,

» pour aller combattre ; mais *lorſqu'on a ſuffi-*
» *ſamment de troupes pour être ſur deux lignes*
» *autour de la Place*, il vaux mieux profiter *de*
» *l'avantage* que donne un bon retranchement ».

Ce ſentiment ſuppoſe d'abord un retranchement capable de donner de l'avantage à ſes défenſeurs, & nous ſommes entièrement de l'avis qu'ils doivent être abandonnés, toutes les fois qu'ils ne ſont pas de cette eſpèce ; mais il ſuppoſe encore une autre condition qui ſe trouve ordinairement impoſſible ; *d'avoir aſſez de troupes, pour être ſur deux lignes tout autour de la Place.* Nous venons de voir qu'il eût fallu cent trente-deux mille hommes d'infanterie pour border, ſur une ligne, les retranchemens de Philiſbourg. Comment pourroit-on les border ſur deux ? une armée qui peut employer cinquante mille hommes à défendre ſes lignes, indépendamment de l'infanterie deſtinée à la garde des tranchées, parc d'artillerie, &c. eſt une armée de ſoixante à ſoixante-dix mille hommes ; cependant étant de cette force, elle ne pourra les border que de deux hommes de hauteur. A la vérité ces lignes à baſtions, compoſées de faces, de flancs & de

courtines, ont dans le même eſpace, une longueur de parapet plus grande que les lignes à ſimples redens; & celles de Philiſbourg, dont les baſtions étoient près les uns des autres, ſe ſont trouvées avoir une étendue de plus, & en valoient moins; car le feu des courtines, plus en arrière de quarante à cinquante toiſes, eſt de peu d'effet. Il n'y a, à proprement parler, que celui des faces; & le ſeul parti qu'il y ait à prendre dans une conſtruction pareille, c'eſt de ne mettre que des grenadiers & piquets, ſur les faces des baſtions, l'artillerie ſur les flancs, & tenir ſes bataillons en bataille à vingt toiſes de la ligne, prêt à charger les têtes des colonnes qui auront franchi le retranchement; mais quelle foible reſſource, qu'un bataillon à oppoſer à une colonne de dix ou douze bataillons de profondeur! Comment ſe flatter d'empêcher que cette groſſe colonne ne pénètre toute entière dans l'intérieur de la ligne? Toutes les autres deſtinées à l'attaque en auront fait autant. Cependant en ſuppoſant que les troupes défendantes ne ſe débandent pas, & qu'on puiſſe obtenir que pluſieurs bataillons réunis, chargent chacune de ces co-

lonnes, la bayonnette au bout du fusil, peut-être leur audace en imposera-t-elle; peut-être les colonnes attaquantes se tiendront-elles immobiles, dans l'étonnement de voir que des troupes percées, qu'elles comptoient avoir mis en fuite, se disposent à les attaquer. Toute colonne qui s'arrête, la crainte la domine. Alors ils peut arriver, que par plusieurs charges, ces troupes déja ébranlées, soient chassées des retranchemens; mais on ne peut se dissimuler que ce seroit un succès peu vraisemblable. Cette forme bastionnée est donc désavantageuse à la défense, en ce qu'elle ne peut plus consister dans le grand feu de la ligne, & les puits faits en avant de celle-ci, conviendroient infiniment mieux devant une ligne à redens bien plus favorable au feu de mousqueterie. Ce seroit s'abuser étrangement que de compter, en défendant des lignes continues, sur d'autre obstacle à opposer à l'ennemi, que celui du feu; mais peut-il durer assez long-tems, être assez vif & assez bien dirigé pour écraser la tête de ces colonnes. S'il n'opére pas une destruction des premières troupes assez grande pour inspirer la terreur aux troupes qui les suivent, la ligne sera indubitablement

forcée; car le ſoldat attaquant, parvenu juſqu'au retranchement, après avoir couru de ſi grands riſques, ne reſpire que vengeance; ſa fureur le rend capable de tout; tandis que le ſoldat défendant, ſe regarde vaincu. Il croit avoir fait tout ce qu'il pouvoit faire, & ne ſonge plus qu'à ſa conſervation perſonnelle. Les exemples du contraire ſont des plus rares. C'eſt en quoi conſiſte le vice intrinſèque de toute ligne continue. Il faut des points d'appui néceſſairement. Il faut une ſeconde défenſe pour arrêter l'ennemi, celle du feu n'étant jamais ſuffiſante; & cette ſeconde défenſe eſt bien au-deſſus de la première. Il faut qu'il attaque les redoutes à flèche. On a vu la réſiſtance dont elles ſont capables. On n'emporte point de vive force, des pièces ſemblables, ſoutenues comme elles peuvent l'être.

L'on voit par l'exemple donné, Planche XI, comment cette méthode ſe plie à tous les terreins. L'objet auquel il faut s'attacher, eſt de profiter des irrégularités du local, pour former de l'emplacement total des lignes, des parties ſéparées & indépendantes les unes des autres, de manière qu'elles puiſſent réciproquement ſe

protéger. Il eſt eſſentiel de même de ſe ménager hors des lignes, ſur les droites & les gauches, un retranchement qui puiſſe prendre des revers, & avec lequel on ait une communication aſſurée. Le village d'Oberhauſen nous a ſervi à la gauche. Il étoit en dedans des lignes en 1734. Nous avons préféré de le laiſſer en dehors, afin que l'ennemi ne puiſſe ſonger à l'attaquer; car outre qu'il eſt très-fort, c'eſt que quand il en ſeroit le maître, il lui faudroit encore attaquer la ligne; mais de ce que ce village ainſi retranché, ſera néceſſairement reſpecté des ennemis, il réſulte qu'il prend un revers ſur toute la gauche des lignes, qui ne permet pas de diriger aucune attaque dans cette partie. La droite, le long du côteau, étoit la partie la plus favorable à l'ennemi. N'y ayant point de village, nous y avons porté un retranchement en avant, tel qu'on le voit diſpoſé avec deux redoutes à flèche liées à une troiſième qui en eſt comme la Citadelle, puiſqu'elle donne entrée dans le retranchement, & en même tems ſert au double uſage d'aſſurer la communication des lignes au retranchement, laquelle communication eſt double à cauſe du

côteau découvert qui donne ſur le marais. On trouve une redoute ſemblablement placée à la tête de la communication des lignes au village d'Oberhauſen qui remplit le même objet. Cet exemple fait voir qu'on peut employer de ſemblables moyens, dans quelque terrein que ce ſoit; & ces moyens ſont d'une grande conſéquence par l'avantage qu'ils procurent de ſortir en force ſur l'ennemi, dans le moment de ſes attaques, ce qui eſt la manœuvre la plus certaine de les rendre infructueuſes. Nous avons formé des rentrans le long des ruiſſeaux, pour aſſurer les communications, en couvrant leurs ponts; & ces rentrants ſervent à former les diviſions de l'emplacement total. L'objet des redoutes, & des lignes intérieures eſt de fermer chaque partie, ſuivant la diviſion que nous en avons faite; afin d'établir une défenſe, ſoit contre la garniſon, ſoit contre un ennemi qui auroit pénétré dans quelqu'une des parties retranchées. Et cette méthode eſt d'autant plus avantageuſe qu'elle peut être élevée au degré de force qu'on jugera néceſſaire, en augmentant les dimenſions des profils. On n'objectera point la quantité du

travail, puifqu'il n'eft pas la moitié de celui fait en 1734; & fi on alléguoit que ce feroit encore trop, fi l'armée étoit foible, & qu'on eût peu de tems à difpofer avant l'arrivée de l'ennemi, il y auroit à répondre définitivement: fi votre armée de fiège eft petite: que vous ne puiffiez point avoir à fa fuite un nombre fuffifant de payfans pionniers: que l'ennemi foit à portée de vous attaquer promptement, & que vous n'ayez point d'armée d'obfervation, n'entreprenez pas de fiège, ou bien attendez-vous à être battu. L'entreprife feroit alors du nombre des entreprifes extravagantes, dont il eft jufte de porter la peine.

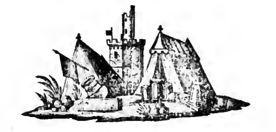
Mais ce moyen de réfifter à tous les efforts d'un ennemi très-fupérieur, quel eft-il intrinféquement? Un ordre ni étendu ni continu; c'eft un ordre partiel, rapproché, refufant des parties dans la ligne même: ne préfentant que des points où toutes les forces font réunies; & cette difpofition qui forme notre ordre défenfif dans des lignes de circonvallation, eft générale; elle eft applicable à tous les cas. Toutes les fois qu'une armée aura une pofition à conferver: toutes les fois qu'elle aura le combat à recevoir & non à

le

le donner, c'eſt cet ordre qu'elle doit prendre. Une multitude de travailleurs, telle qu'elle en peut fournir, a bientôt élevé ſur tout ſon front, des redoutes à-peu-près ſemblables aux nôtres. Les plaçant, ainſi que nous l'avons fait, à cinq cent toiſes les unes des autres, il n'en faudra qu'une petite quantité, qui s'éléveront à la fois. Derrière ces points d'appui, l'armée attendra tranquillement que l'ennemi dirige ſes attaques, afin d'y conformer ſa défenſe : ce qu'il lui ſera toujours libre de faire, ainſi qu'on a dû s'en convaincre par ce qui précéde. Ses droites, ſes gauches, ſon centre, ſeront également aſſurés. Où l'effort de l'ennemi ſe préparera, elle y portera la réſiſtance. Le feu ſi dangereux aux armées déployées ſur un grand front, ne le ſera ici que pour l'attaquante que rien ne peut couvrir; & cette dernière, fût-elle de beaucoup ſupérieure, ne pourra plus eſpérer de vaincre, ſi l'art perfectionné ne lui fournit de nouveaux moyens.

Le développement de ce ſyſtême défenſif, propre aux armées, tenant aux grandes opérations de la guerre, ne peut trouver place ici,

par ſon étendue; mais le principe étant connu; les applications en ſeront faciles, & nous penſons pouvoir nous diſpenſer d'en donner d'autres exemples.



CHAPITRE CINQUIÉME.

Nouvelles Lignes propres à la défenſe des Frontières.

CES ſortes de lignes ne ſont pas de même nature que celles de circonvallation. Ces dernières ſont deſtinées à être défendues par une armée, tandis que la défenſe des premières n'eſt confiée le plus ſouvent qu'à quelques milices, & quelquefois ſeulement à de ſimples payſans. Mais on a des années pour préparer celles-ci, & les autres doivent être exécutées en quelques ſemaines.

De-là il eſt aiſé de ſentir la différence qui doit être obſervée dans leur conſtruction. Quoique le même principe doive y être employé, il faut, ce que nous appellons des points d'appui, dans les unes comme dans les autres; mais ceux applicables aux lignes frontières doivent être de petites Places fortes, capables de ſoutenir un ſiège, tandis que les autres ont beſoin d'être ſoutenues

par un gros corps pour n'être pas enlevé de vive force.

Nous avons donné des Forts quarrés, des Forts triangulaires, des Forts ronds, dans le cours de cet Ouvrage. Ils offrent à cet égard tout ce que l'on peut defirer; peu de dépenfe à faire pour les faire conftruire: de petites garnifons pour les défendre: & une force capable de foutenir un fiège en règle, plus ou moins de tems, fuivant ceux de ces Forts qu'on voudra faire conftruire. Ces Forts étant connus, il ne nous refte qu'à donner la manière dont ils doivent être difpofés pour former ces lignes.

Nous avons pris pour exemple, la rivière de Lauter, qui fépare la baffe Alface du Palatinat.
Planche XII. La Planche XII offre la Carte du cours de cette rivière, depuis la montagne jufqu'au Rhin, paffant par Weiffembourg & Lauterbourg. C'eft une des frontières les plus importantes du Royaume. Il y a eu de tout tems des lignes abandonnées en tems de paix, rétablies en tems de guerre, toujours très-mal rétablies, toujours très-mauvaifes en elles-mêmes, & ne pouvant jamais être défendues avec fuccès, même par

une armée. Nous nous proposons de donner ici un exemple des lignes permanentes qu'on y pourroit construire, pour obtenir une défense sûre & facile.

Toute rivière, quoique peu considérable, peut devenir une excellente barrière, par le moyen des retenues ; mais pour que ces retenues aient un effet certain, il faut qu'elles soient inaccessibles à l'ennemi. De-là résulte la nécessité d'être maître de la rive extérieure, comme de la rive intérieure ; & de cette façon, on remplira un autre objet très-important : celui d'avoir des débouchés sûrs dans toute l'étendue de la ligne.

Nous plaçons donc sur la rive extérieure, nos forts quarrés, à onze cent toises, environ, de distance les uns des autres. Nous avons fait choix ici de celui exprimé sur la Planche III du second Volume, & nous plaçons sur la rive intérieure, des Forts ronds à la même distance entr'eux ; de manière que chaque Fort rond réponde au milieu de l'intervalle, qui se trouve entre les deux Forts quarrés ; ce qui réduit à cinq cent toises l'espace qui se trouve entre les Forts. L'on peut voir sur la Planche XII, *figure* 1ère, Planche XII, *figure* 1ère.

la disposition de ces Forts. Ils se communiquent les uns & les auttes, par des lignes qui paroissent plus distinctement *figure* 2, où l'échelle est plus sensible. On y voit partie de ces lignes continues, du côté intérieur de la rivière, tandis qu'elle se prolonge de l'autre côté, pour aller communiquer aux Forts qui y sont placés; de manière qu'elle est composée de saillants & de rentrants, formés par des Forts d'un & d'autre côté de la rivière, & cette rivière se trouvant, entre les uns & les autres, enflée par des retenues couvertes, devient, sous la protection de ces Forts, une barrière impénétrable; tandis qu'elle n'oppose aucun obstacle pour pénétrer dans le pays ennemi.

Figure 2.

Cette méthode est générale, soit que la ligne soit droite ou angulaire; elle se plie dans tous les angles saillants, suivant qu'il est nécessaire, pour être adaptée au terrein. Les rentrants sont immuables, devant être toujours droits. L'on en voit un exemple, *figure* 1ère, d'abord à Lauterbourg qui se trouve enveloppé par des lignes semblables, soutenues de quatre Forts ronds; mais à Weissembourg, les hauteurs qui domi-

nent la Ville, & dont il eſt important de ſe rendre maître, ont rendu ſon enceinte très-étendue & très-irrégulière, conſtruite cependant toujours ſur les mêmes principes. C'eſt-à-dire que les lignes & les Forts ſe lient & ſe ſoutiennent mutuellement. On voit qu'avec ſix Forts ronds, la Ville & ſes hauteurs environnantes ſont enveloppées par une enceinte qui exigera le ſiège de chacun de ces Forts. Ils ne peuvent être inveſtis : ils ſe communiquent toujours entr'eux, & avec la Ville. Ce ne ſera pas une ſi petite affaire que de les réduire. Ce ſont nos tours angulaires qui en forment le noyau. Nous avons fait connoître la réſiſtance dont elles ſont capables. Cette enceinte eſt de huit cent toiſes quarrées. Elle égale les plus grandes Villes : Strasbourg n'a pas plus de ſurface. Avec quelle autre méthode pourroit-on renfermer un pareil eſpace, dans un terrein auſſi irrégulier, & quelle dépenſe une enceinte à baſtions de cettte étendue n'occaſionneroit-elle pas ?

Le grand avantage de cette diſpoſition, c'eſt qu'aucun de ces Forts avancés en dehors de la ligne, ne peut être inveſti, puiſque leurs feux

ſe croiſent à cinq cent cinquante toiſes, & ils ſe croiſent à deux cent cinquante, avec les Forts intérieurs. Une communication couverte d'un Fort à l'autre, étant aſſurée par les lignes, il ſuffira d'une très-petite garniſon pour leur défenſe. Qu'il y ait cent hommes, moitié milices & moitié payſans dans chacun, dont cinquante dans la tour, & cinquante dans les dehors, ces Forts ſeront en ſûreté. En tems de paix, ces garniſons réduites au quart ſuffiront; mais ſi l'on veut, en tems de guerre, tenir dans toute l'étendue de ces lignes ſeulement un corps de trois mille hommes de troupes réglées, infanterie & dragons, il ſera impoſſible à une armée de forcer ces lignes autrement qu'en ouvrant la tranchée devant pluſieurs de ces Forts avancés; & comme ils ne peuvent être inveſtis, ainſi qu'il vient d'être dit, leur garniſon augmentée & rafraîchie ſera en état d'y faire une longue défenſe; ce qui donnera le tems à des corps conſidérables de ſe raſſembler & de ſe mettre en force derrière ces lignes; de ce moment l'on ſent que la réduction de ces Forts devient impoſſible. Il y a dans toute cette étendue, qui eſt de douze mille

mille toiſes, ou ſix lieues de France, dix Forts quarrés extérieurs, & dix-huit Forts ronds intérieurs, en y comprenant ceux qui forment l'enceinte des deux villes de Lauterbourg & de Weiſſembourg; à cent hommes de garniſon chacun, cela ne fera que deux mille huit cent hommes. Il eſt impoſſible, ſans de pareils moyens, de garder avec autant de ſûreté, une pareille étendue, & d'y employer ſi peu de force.

Mais ſi ces moyens ont l'avantage d'employer peu de troupes, ils auront de même celui d'être peu coûteux. Il ne s'agira point ici de la dépenſe à faire pour les lignes, parce qu'elle eſt commune à toutes. Nous ferons mention ſeulement de celle des Forts qui eſt particulière à celles-ci. Les dix Forts quarrés employeront huit mille toiſes cubes de maçonnerie, & les dix-huit Forts ronds dix mille huit cent. Le total des vingt-huit Forts ſera donc de dix-huit mille huit cent toiſes cubes. Le ſeul Fort de Kell, à quatre baſtions, en contient davantage; tandis qu'ici cette quantité ſuffit pour former deux grandes enceintes de ville, & garder une frontière de

ſix lieues d'étendue. Dans la conſtruction de Landaw qui ne couvre rien, il eſt entré plus de quatre-vingt mille toiſes cubes de maçonnerie.

Cette méthode peut être employée également dans les parties des Frontières où il ne ſe trouve point de rivières. Nous penſons qu'il eſt avantageux, dans tous les cas, de placer les Forts alternativement en avant & en arrière, afin d'occuper plus de terrein, de ſe ménager des débouchés avancés, & de former des rentrants qui réduiſent l'ennemi à la néceſſité d'attaquer les faillants. On pourroit ſeulement, pour remplacer l'obſtacle oppoſé par la rivière, placer ſur la ligne, de diſtance en diſtance, des Redoutes qui aſſureroient la communication entre les Forts & qui égaliſeroient les forces de l'une & l'autre poſition.

Nous avons, dans le ſecond Volume, formé des vœux pour voir conſtruire une Forteresse imprenable ſur cette Frontière du Royaume. Nous l'avons appellée *Louis-Ville*, du nom auguſte de notre jeune Monarque. On la trouvera en projet, Planche XII, dans l'emplacement que

nous croyons le plus favorable. Il ſeroit impoſſible qu'une armée pût pénétrer dans la baſſe Alſace, laiſſant derrière elle une Place de cette conſéquence. Mais le tems viendra, ſans doute, où l'on conſidérera avec plus d'attention, tout ce qui manque à nos Frontières, à nos Côtes, à nos Colonies, pour que les Sujets du Roi puiſſent, à l'ombre de ſa puiſſance, être garantis des dévaſtations, que chaque guerre ne manque pas de leur occaſionner. Les Sujets doivent au Prince, de concourir à la ſplendeur de ſon règne, en y ſacrifiant, & leurs biens & leurs vies; mais le Prince doit à ſes Sujets la tranquillité de leurs familles, & la ſûreté de leurs poſſeſſions. Une défenſive ſolidement établie ſur toutes nos Frontières, eſt le plus beau préſent que le Roi puiſſe faire à ſes Peuples, & le plus digne de lui. Ce ſeroit en même-tems élever ſa puiſſance au plus haut point qu'elle puiſſe atteindre. Ses armées libres d'opérer par-tout où la ſageſſe de ſes projets pourroit les diriger, ſeroient d'autant plus redoutables que, même après des défaites, elles trouveroient un aſyle aſſuré, à l'abri

des barrières que sa prévoyance leur auroit ménagées. L'ennemi ne pouvant les franchir, n'auroit aucuns moyens pour empêcher qu'elles ne reprissent de nouvelles forces, & ne fussent bientôt en état de lui porter de nouveaux coups. Ce seroit comme les têtes de l'hydre. Il faudroit que toutes les armées pussent être détruites à la fois. Heureuse situation! Ne sera-t-elle jamais sentie?

Mais ne nous livrons point à des doutes si affligeants. Nous ne les avons jamais formés. La preuve en existe dans l'Ouvrage dont nous nous sommes occupés si long-tems, & que nous venons de terminer. C'est l'espérance qui nous a soutenu dans notre travail. Nous avons traité avec autant de soin qu'il nous a été possible, toutes les parties qui nous ont paru demander d'être perfectionnées. Nous nous flattons que notre exemple sera suivi, & que quelque génie supérieur au nôtre, mettra la dernière main à ce que nous n'avons pu qu'ébaucher. C'est le devoir de tout Citoyen né avec quelqu'aptitude pour ces sortes de matières. L'art conservateur,

ce présent précieux de la Divinité, mérite le ſoin de tous les hommes. Heureux encore ſi nos efforts peuvent être comptés pour quelque choſe, dans tout ce qui reſte à remplir de cette vaſte carrière !

Fin du quatrième & dernier Volume.



TABLE

DES CHAPITRES DU QUATRIÉME VOLUME.

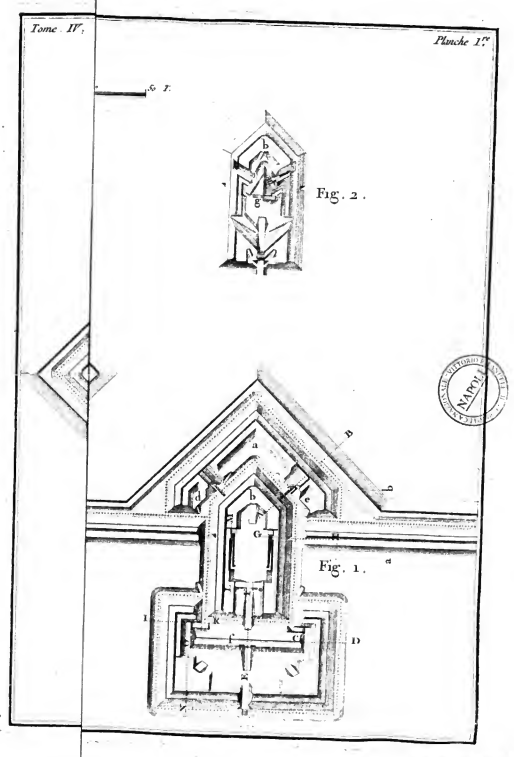
Fin de la Table.

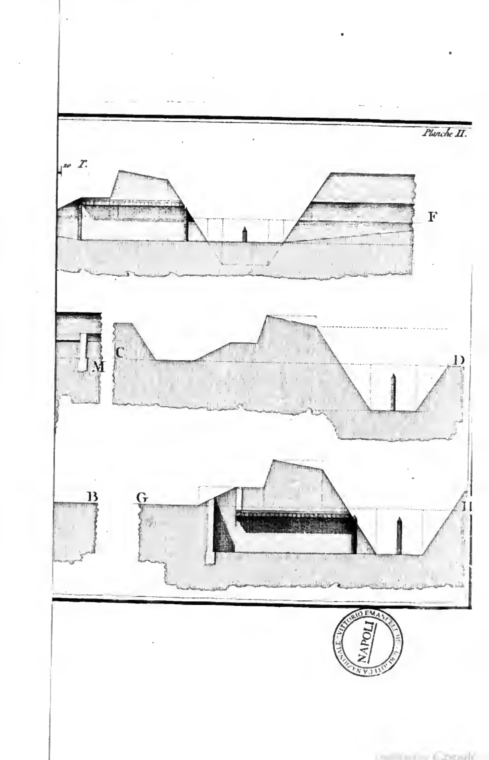
ERRATA.

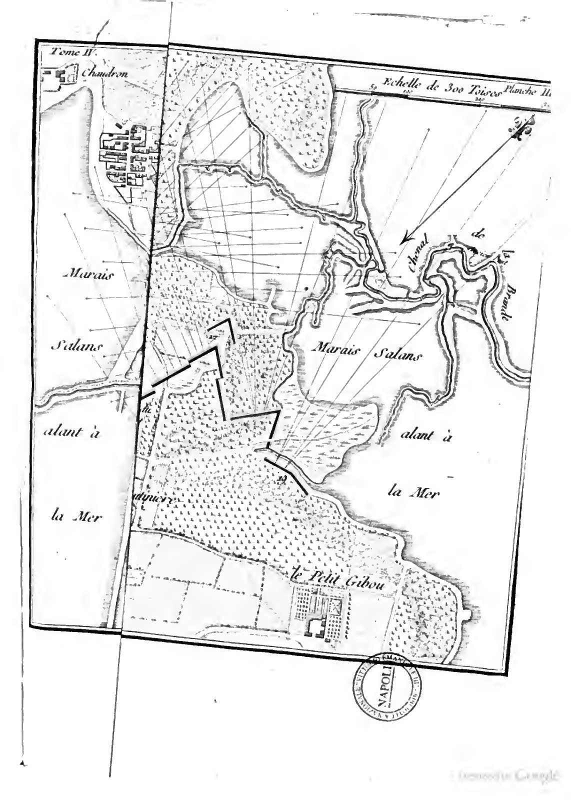
Pages.	*Lignes.*	
14	2	de ce Volume, *lisez* du troisième Volume.
144	1 ère	de porte en porte, *lisez* de poste en poste.
320	18	batterie, *lisez* bastions.
327	2	après *Castiglionne* il y a une virgule, mettez un point à la place de la virgule.
ibid.	3	après *de la ville* il y a un point, mettez une virgule.

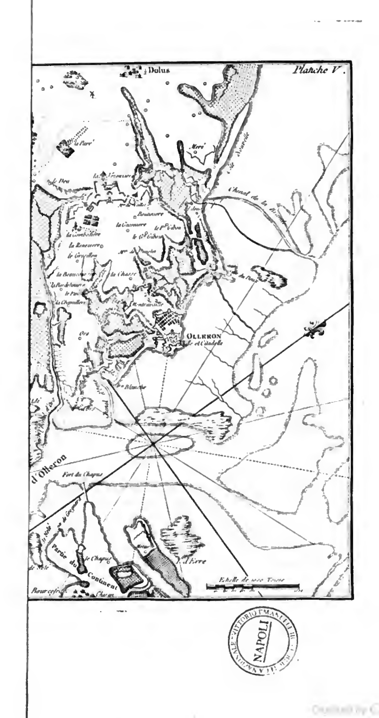
AVIS AU RELIEUR.

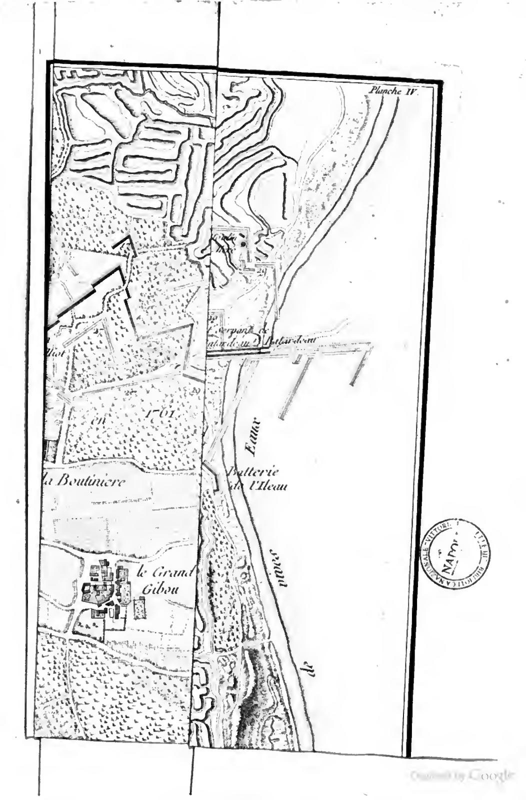
Le Relieur placera toutes les Planches à la fin des Tomes III & IV; & il aura attention de placer la Planche V du tome IV, entre la Planche III & la Planche IV, pour voir plus commodément les deux Planches V & IV à la fois.

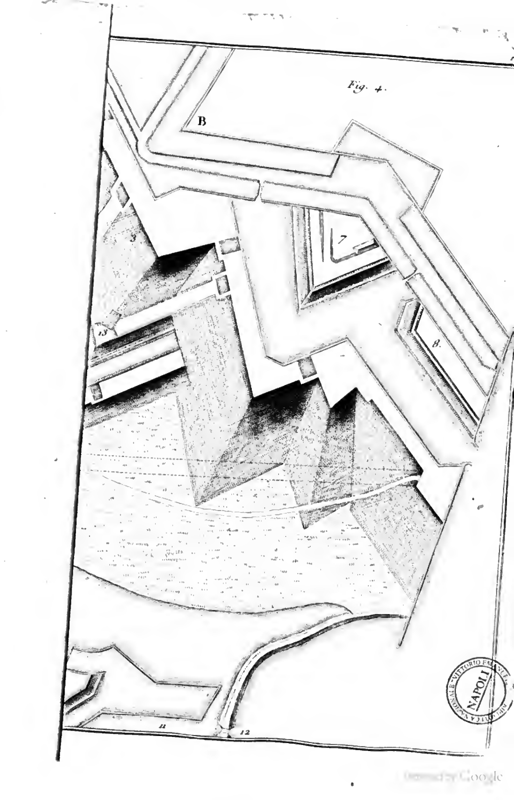

Fig. 2 .
b
g
Fig. 1 .
a
b
d
e
B
b
G
H
a
I
K
f
c
D
E

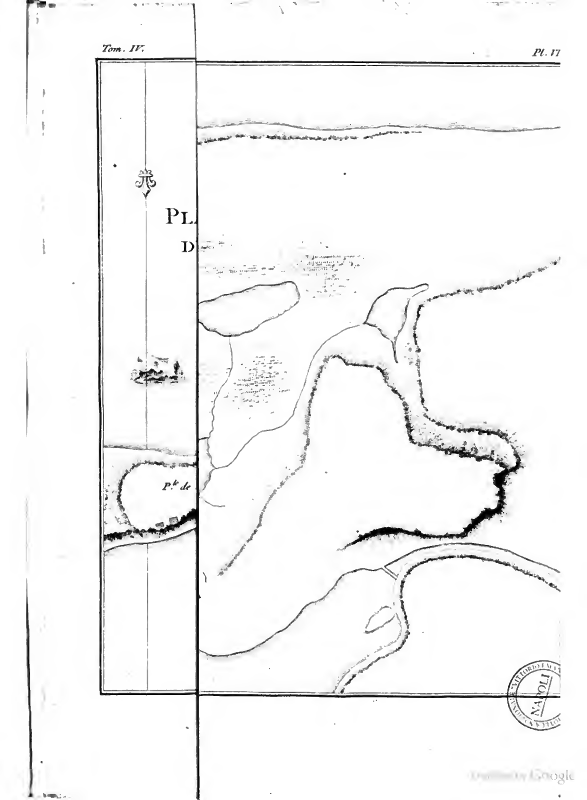

Planche II.
20 T.
F
C
M
D
B
G
H

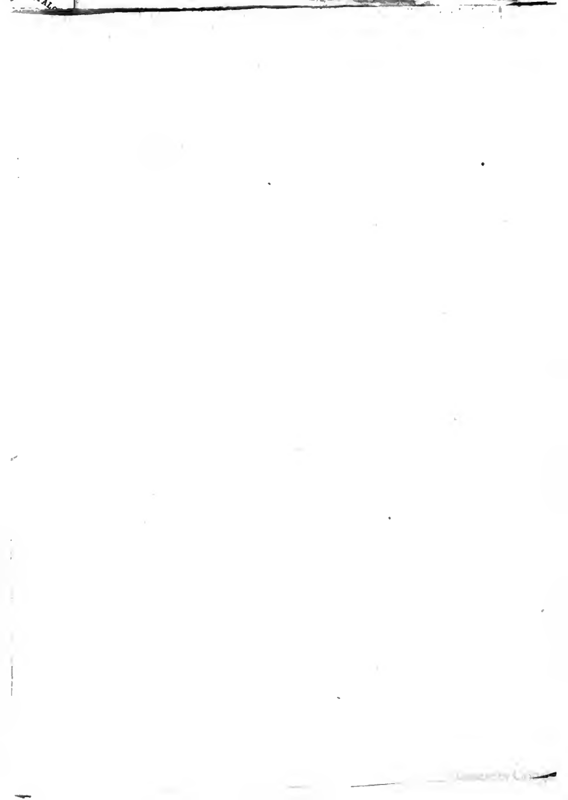

Tome IV.
Chaudron
Echelle de 300 Toises
Planche III
Chenal
de
la
Brande
Marais
Salans
Marais Salans
alant à
la Mer
alant à
la Mer
le Petit Gibou

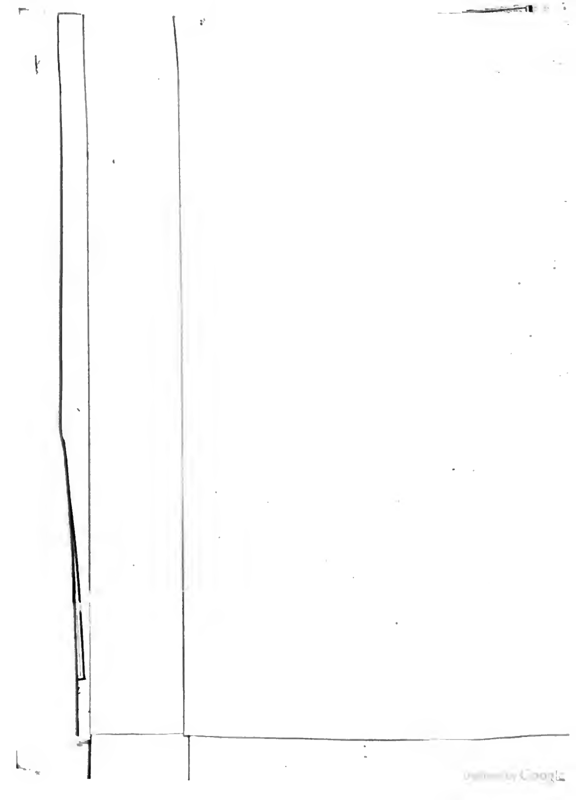

Planche V.
Dolus
la Pare
Meré
Chenal de la Brande
la Boissière
la Cassonière
le Gd Gibou
le Pt Gibou
la Renaudière
le Grosillon
la Chasse
la Combelière
la Chapellière
Montravaille
Ors
OLLERON
Ville et Citadelle
Fort du Chapus
d'Olleron
Partie du Continent
le Chapus
Bourcefranc
Echelle de 1000 Toises


Planche IV.
la Boutiniere
le Grand
Gibou
Batterie
de l'Ileau
Eaux
1761
Batardeau
29
20

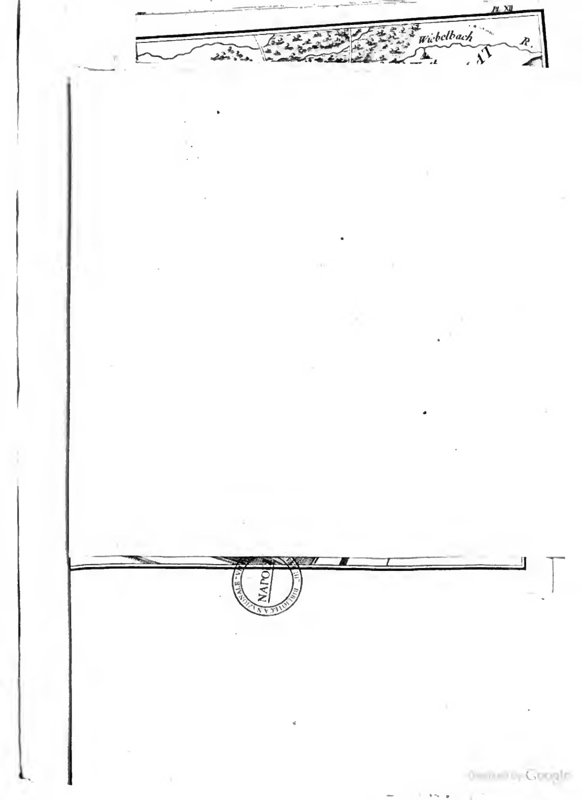

Fig. 4.
B
7
8.
3
13
11
12

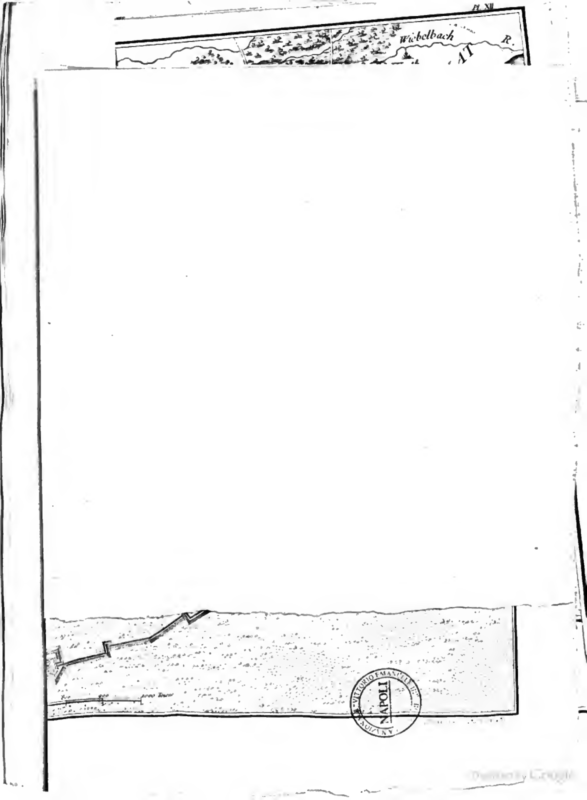

PL
D
P.te de

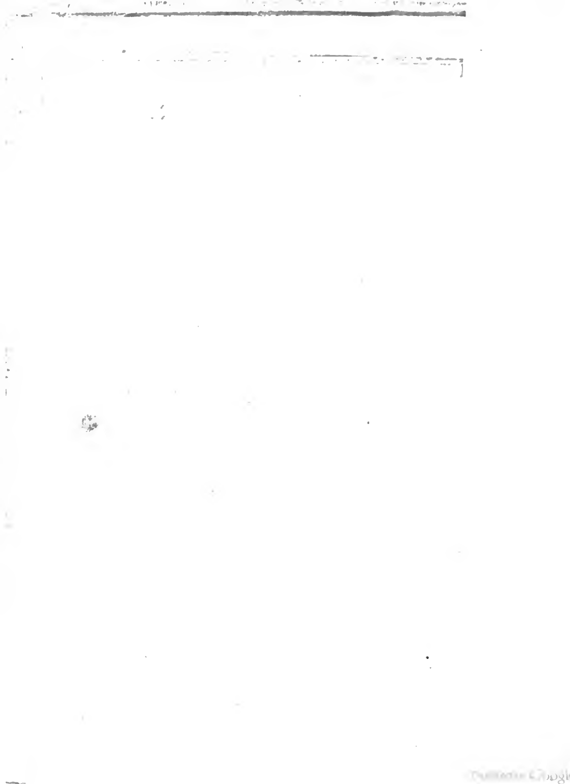


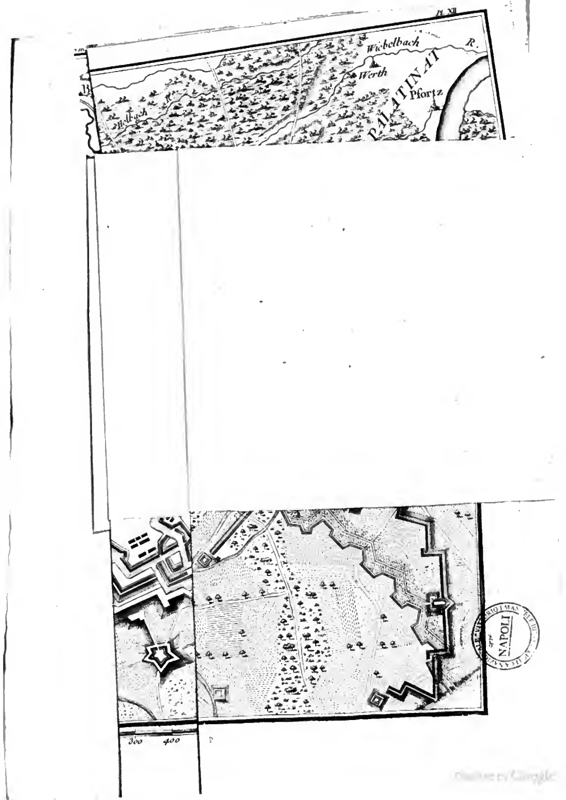


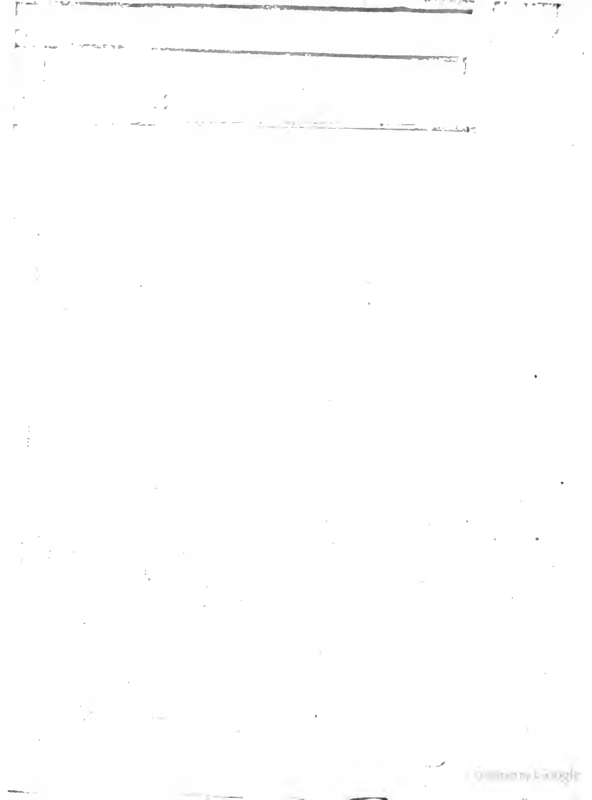


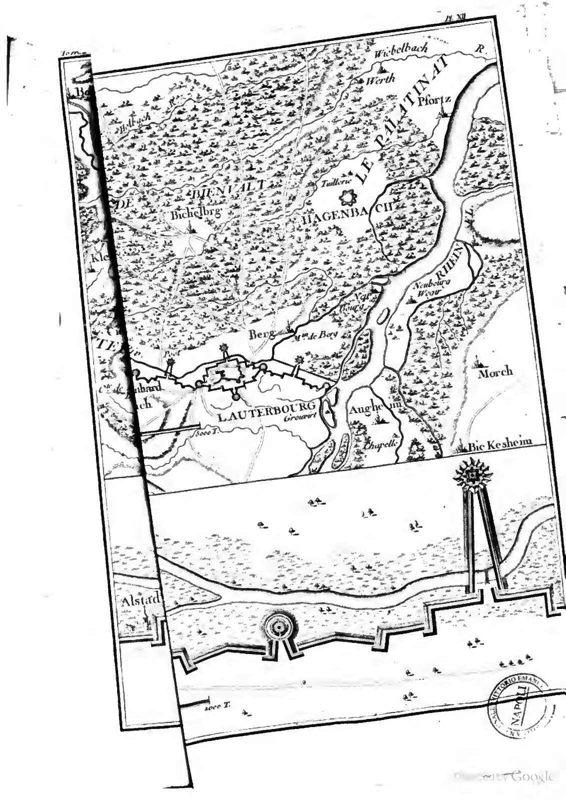

Pl. XII
Wiebelbach
R.


Pl. XII
Wiebelbach
R.
1000 Toises




Pl. XII
Wiebelbach
R.
Werth
PALATINAT
Pfortz
Helbach
300
400





Pl. XII
Wibelbach
R.
Werth
Pfortz
LE PALATINAT
Tuillerie
DE BIENVALT
Bichelbrg
HAGENBACH
FL.
RHEIN
Neubourg Weyer
Berg
Mᵗⁿ de Berg
Morch
LAUTERBOURG
Grouwert
Aughenum
Chapelle
Bic Kesheim
5000 T.
Alstad
1000 T.


IZZOFALO

